

WALDEN TROIS. De Rubén ARDILA, traduit du castillan par Raphaël Villatte.

À la mémoire de Bertrand Russell
A Antonio J. Restrepo.

*Avec une seule vie
je n'apprendrai pas assez.
Avec la lumière d'autres vies
vivront d'autres vies dans mon chant.*
Pablo Neruda

*Tu dis que rien ne se crée?
Peu t'importe. Avec la boue
de la terre, fais un verre
pour que boive ton frère.*
Antonio Machado

*Il n'y a qu'un seul homme sur terre
et il s'appelle Tous les Hommes.
Il n'y a qu'une femme sur la terre
et cette s'appelle Toutes les Femmes.
Il n'y a qu'un enfant sur terre
et le nom de l'enfant est Tous les Enfants du Monde.*
La Famille de l'Homme.

1.

Harvard

Visages tristes, visages gais, visages souriants, visages sérieux, visages qui passent, visages qui regardent et s'en vont, visages qui restent pour toujours dans ma vie sans qu'ils le sachent, visages beaux, visages laids, visages vieux, visages jeunes, visages, visages...

Pendant que l'avion volait au-dessus du Canal je pensais à tous ces visages. Je pensais à mes quatre ans à Harvard, à cette période si importante de ma vie qui s'en était allée pour ne jamais revenir. Je pensais au monde qui m'attendait au Panama et au monde que j'avais laissé à Harvard. Quatre ans... Ça ressemblait à un mensonge: Un beau jour mon directeur de recherches avait dit que ma thèse de doctorat avait été approuvée, et que nous devions fixer la date de la soutenance qui s'effectuerait quelques semaines après. L'image suivante dont je me souviens fut un long défilé, jeunes gens vêtus de toges et barrette (*birrete*), tout cela très formel, tout cela très artificiel, tout cela très faux, tout cela très dans le style de Harvard.

Ce que je regrettais le plus en abandonnant Harvard, ce fut ma petite chambre qui donnait sur un parc, dans laquelle j'avais passé nuits et jours, jours et nuits, à essayer de trouver dans les livres tout ce qui avait été écrit sur la psychologie expérimentale et que j'étais supposé savoir avant d'obtenir mon doctorat. Docteur en psychologie de Harvard. Quelque chose d'un peu pédant, d'un peu étrange, d'un peu fantastique. Et maintenant, qu'allais-je faire en Amérique du Sud avec mon doctorat? Un chemin me faisait rester aux Etats-Unis; pas à Harvard, bien entendu, mais en Alabama ou au Dakota du Sud ou dans une quelconque université où l'on aurait besoin de moi. Il y avait toujours la possibilité de parvenir à être un "professeur", de découvrir pourquoi les rats de laboratoire suivent les principes de Skinner et pas les principes de Hull, d'écrire pour les revues de l'Association Psychologique d'Amérique du Nord (APA) et de présenter mes travaux aux réunions annuelles de cette si érudite société.

Je ne voulais pas quitter ma chambre de Harvard. Les Etats-Unis pouvaient aller au diable, comme ils allaient sûrement le faire tôt ou tard, peu m'importait. Mais Harvard était un mythe, un halo de merveille, une espèce de mirage qui s'était évanoui quelques semaines après être arrivé à Cambridge, Massachussets, près du fleuve et près de Boston. Même si les Etats-Unis se fondaient dans l'oubli, ma chambre resterait toujours, cette chambre dans laquelle j'avais étudié quatre années durant, dans laquelle je buvais de la bière avec mes amis et dans laquelle j'avais essayé de coucher avec Karen, une jeune fille aux yeux bleus et au sourire d'idiote, qui, lorsque je l'embrassai et lui passai la main sur les seins, eut un regard d'horreur, s'arracha à moi, courut dans l'escalier et s'échappa pour ne jamais revenir.

Ma chambre avait été le point de repère de ma vie. C'est là que se trouvaient mes livres, ma musique, mes tableaux, une photo de mes parents prise en Amérique du Sud, il y a de nombreuses années, avant de venir à Harvard. Je me trouvais dans cette chambre, un jour quelconque, à regarder dans le vide quand Pierre, un Français qui vivait dans la pièce d'à-côté et travaillait également à un doctorat de Psychologie, entra en m'apportant un exemplaire d'une revue psychologique.

-David, regarde, au Panama, ils ont besoin d'un professeur de psychologie pour l'Université Centrale. Tu ne viens pas du Panama? Pardon, je sais que tu n'en viens pas. Mais pourquoi est-ce que tu ne sollicites pas ce poste? Il est fait pour toi; bon Dieu, j'irais moi-même si je savais parler Espagnol. Tu sais bien que si ça a été toute une odyssée pour moi d'apprendre l'Anglais, ce serait encore plus difficile d'apprendre l'Espagnol. Mais toi, mon vieux, tu es l'homme adéquat pour ce poste.

-Panama?

-Oui, Panama, là où se trouve le Canal, là où se trouve la porte de l'Amérique du Sud. Je crois, mon vieux, que là-bas tu te sentirais comme chez toi. C'est un contrat de deux ans, ils t'offrent le billet aller et retour pour toi et ta famille, une indemnité pour le climat tropical... Je ne sais pas trop ce que ce sera, ça. Je crois qu'il devraient nous donner une indemnité à nous autres pour être venus sur ces terres gelées, mais pour aller à Panama... *Mon Dieu (en français dans le texte, à placer en note de bas de page)*, le monde est fou!

-Panama, Panama...

-La terre où les Américains ont fait et défait, où ils ont construit une zone pour eux, avec des parcs, des écoles, une télévision, des panneaux de signalisation en Anglais, et le tout avec des

barrières électrifiées pour que les Panaméens n'entrent ni ne salissent une telle beauté. Panama, où la monnaie est à parité avec le dollar, où il y a plus d'analphabètes que dans le reste de l'Amérique Latine, où tu peux obtenir des voitures américaines dernier modèle et où la moitié de la population marche pieds nus. Tout un pays, pour un homme comme toi, mon vieux, qui t'intéresse tant à la sociologie. Je t'ai déjà dit que tu aurais dû faire sociologue et pas psychologue expérimental? En tous cas les problèmes sociaux t'intéressent, bien que tu sois un homme silencieux qui donne l'apparence de l'indifférence... Tu brûles intérieurement quand tu vois que certaines choses se passent... Mon vieux, je me souviens quand tu me rapportais tes impressions de Washington le jour où ils ont tué le Dr. King, et que tu as vu comment les Noirs brûlaient la capitale des Etats-Unis d'Amérique, de haut en bas, la belle ville brûlait, les immeubles, les arbres, les gens, jusqu'aux lacs et aux monuments, tout se consumait, et il y avait une tache rouge à l'horizon, comme si c'était du sang. Je me souviens que tu as dit que c'était la poussière qui reflétait la couleur des incendies, mais je suis sûr, mon vieux, que tu croyais que c'était le sang, le sang du Dr. King, le sang des Noirs assassinés par les Blancs et des Blancs assassinés par les Noirs. Tu brûlais, comme brûlait Washington, et je me suis dit, bon sang, tout ce merdier intéresse Dave, les Noirs qui demandent une vie meilleure et les Blancs qui font leur possible pour ne pas la leur donner... Toi... Enfin, bon Dieu, tu dois satisfaire les impulsions et les intérêts sociaux qui te poussent à te préoccuper de l'énorme bordel qu'est le monde du vingtième siècle. C'est pour ça que je te conseille d'aller à Panama. Là-bas, les Noirs ne demandent pas justice et les Blancs ne tuent pas les Noirs. Mais les Gringos sont en train de sucer le sang des Panaméens et le jour viendra où tout ça explosera... Ca ne te paraît pas amusant?

-Amusant! Et pourquoi tu n'y vas pas toi-même?

-Je te l'ai déjà dit, mon cher, la langue. Quand mon directeur de recherches m'a donné les résultats du Test d'Aptitudes Différencielles, il m'a dit que j'étais très bon pour beaucoup de choses, entre autres les mathématiques, la psychologie, la physique, toutes les sciences, mais que les langues n'étaient pas mon fort, alors tu sais, *c'est la vie!* (*en français dans le texte*)... Moi, j'irais dans le Tiers-Monde. C'est une poudrière, c'est un laboratoire, beaucoup mieux équipé que les laboratoires coûteux que nous avons ici, dans le William James Hall de l'Université de Harvard.

-J'y penserai, Pierre. Je ne sais pas trop quoi faire. J'ai été enterré au milieu des livres pendant quatre ans et je ne sais pas ce qui se passe dans le monde extérieur.

-Oui mon vieux, tu as cru que venir à Harvard voulait dire quelque chose comme nous enfermer dans une tour d'ivoire, sans fenêtre; que ça voulait dire étudier matin, midi, soir et nuit, ainsi que les samedis et les dimanches. Pour moi, l'idée de venir en Amérique était merveilleuse... En Amérique du Nord, pardon mon cher, je sais que vous, les Américains du Sud, vous êtes aussi des Américains et que vous vous sentez offensés quand les Gringos, que le diable les emporte, se réservent le nom d'Américains pour eux seuls... Enfin, en France, quand j'ai reçu la lettre d'acceptation de Harvard j'ai cru que je touchais le ciel de la main. Tout ça, c'était il y a pas mal d'années. De nombreuses années! Je ne me rappelle pas combien, cinq ou plus je crois. J'ai rencontré ici quelques bons professeurs, beaucoup de gens médiocres, des snobs, des pédants, des gens simples, des gens biens, de tout. J'ai rencontré des étrangers comme toi, j'ai rencontré le fils du Shah de Perse, le neveu du roi de Grèce, et d'autres bestioles semblables. Harvard a été toute une expérience. Je n'ai même pas encore récupéré du choc.

-Pour moi, Harvard a été agréable, et pas trop difficile.

-C'est sûr. Le plus difficile est d'entrer. Après, la roue tourne, tu passes des examens, tu écris ce que les professeurs veulent que tu écrives, tu fais quelques recherches, de celles qui ne contribuent en rien à l'avancée de la science mais qui sont méthodologiquement parfaites, avec des résultats significatifs à hauteur de un pour cent, et un beau jour tu reçois ton titre de Master et des années plus tard, presque sans t'en rendre compte, ton doctorat. Ph.D. en Psychologie, par tous les saints! Ça sonne vraiment *great!* Je ne vais pas rentrer en France, je pense rester en Amérique, je changerai mon prénom en Peter, je me marierai avec une Américaine et j'aurai quelques enfants gringos. La France m'a déçu, mon cher ami.

-Je ne sais pas quoi faire, mais j'aimerais retourner en Amérique Latine, dans le Tiers-Monde.

-Tu as un monde à construire. L'Europe, en revanche, est morte et enterrée, c'est un musée et on ne vit pas dans les musées. L'avenir est de ce côté de l'Atlantique, à Cuba, en Colombie, au Brésil énorme et vert, au Canada... Et même aux Etats-Unis dont le diable peut bien se charger. Je ne vais pas retourner en France. Je me souviens de ma mère, de mes frères buvant du vin tous les jours au déjeuner et passant la moitié de la journée bourrés, je me souviens de mon père, il y a des années, discutant dans un café en faveur du gouvernement et cognant sur la table en bois. Nous sommes des

paysans, tu sais. Je suis venu en Amérique grâce à une bourse, tout comme toi, nous sommes une paire de pauvres diables, au milieu du pays le plus riche du monde. Mon père continue de travailler de l'aube au crépuscule. Je voudrais les revoir, tu sais? Je me souviens des yeux tristes de ma mère, me disant au revoir à l'aéroport quand l'avion qui m'a conduit de Paris à Boston allait partir. Ça fait presque une éternité de cela. Maintenant j'appartiens à cette partie du monde. Peut-être que j'irai au Québec, ou que je resterai en Amérique.

-En Amérique du Nord, tu veux dire.

-Bien sûr.

-Panama. Je n'ai jamais pensé à ce pays comme un lieu de travail, je ne sais pas s'il serait meilleur d'y réfléchir plus. Ça a l'air d'une bonne idée, Pierre...

Quelques semaines après je fis mes adieux à tous mes camarades et partis des Etats-Unis en destination du Panama. Ce furent des adieux cordiaux et simples, parce que la culture anglo-saxonne ne permet pas l'expression de sentiments à fleur de peau. Par ailleurs il était logique que je m'en aille, il ne faisait pas bon rester à Cambridge après avoir terminé mon doctorat, à passer mon temps à me remémorer le passé et à marcher dans les laboratoires du William James Hall en pensant aux expériences heureuses que j'avais eues à Harvard.

L'avion fit une boucle au-dessus de Panama City et j'étirai le cou pour voir autant que possible. Là se trouvait mon nouveau foyer pour les années à venir. Une cité tropicale, relativement grande, capitale d'un pays d'Amérique Centrale d'importance mondiale grâce à son Canal. Le Panama, le Panama, qu'est-ce qui m'attendrait ici? J'étais heureux et triste à la fois. Je pensais à ma chambre de Harvard, à mes amis, aux visages tristes, aux visages gais, aux visages souriants, aux visages préoccupés, aux visages, aux visages, que j'avais laissés derrière moi, dans mon passé, et aux nombreux visages que j'allais trouver dans mon nouveau monde. Dans le Tiers-Monde.

2.

Martin Lutero Rey

La salle principale était pleine de fumée et on n'y voyait presque rien. On entendait des voix qui parlaient en anglais et en espagnol avec un fort accent anglais, des chants, des rires. J'étais arrivé tard à cette fête parce que ça ne m'intéressait pas beaucoup d'y aller, mais je m'étais décidé à la dernière minute. Les professeurs nord-américains de l'Université centrale donnaient une fête et comptaient sur ma présence parce que j'arrivais à peine des Etats-Unis, que je ne connaissais personne en ville et qu'ils souhaitaient être aimables avec moi. Il y avait beaucoup de monde dans cette salle, pas seulement des professeurs de l'Université. Il faisait nuit, plus de minuit, et tout le monde était assez éméché, comme je pus m'en rendre compte rapidement. Les uns donnaient l'accolade aux autres, beaucoup chantaient, riaient à gorge déployée...

-David Gonzalez! *Welcome*, c'est formidable de vous avoir ici. Suivez-moi, mon cher, voici monsieur Duffy, le docteur Swanson, madame Campbell. Mettez-vous à l'aise, Dave, même si vous arrivez tard, nous sommes contents de vous compter parmi nous.

-Pardonnez toute la confusion qui règne ici, David. Je peux vous appeler par votre prénom?

-Bien sûr, madame.

-Vous savez comment sont les Américains. Ils profitent d'une fête comme celle-ci pour se saouler et s'amuser jusqu'à plus soif. Aujourd'hui, vendredi soir, ou plutôt samedi matin, parce qu'il est bien tard, *by the way*, c'est "leur" jour, tout le monde donne libre cours à ses bas instincts. Nous sommes comme ça, nous les Américains. Je suis venue au Panama avec mon mari -je ne sais d'ailleurs pas où il se trouve, il doit être dans une autre salle- il y a de nombreuses années! Nous pensions rester ici seulement un ou deux ans au maximum, mais j'ai perdu le compte.

-Ca ne vous plaît pas, ici?

-Non, c'est un pays de nègres. Tout est désorganisé, je déteste la chaleur, les gens, les problèmes politiques, je veux retourner dans le Wisconsin. Vous êtes déjà allé dans le Wisconsin?

-Non, jamais.

-Je comprends que vous êtes nouveau ici, mais que vous venez d'arriver des Etats-Unis, et que vous essayez d'éduquer les bourricots qui travaillent dans cette Université. Vous auriez dû rester aux Etats-Unis. Là-bas tout est propre, fonctionnel, ordonné. Je vais y retourner un de ces jours...

Dans l'autre salle un groupe était en train de chanter des chansons de la Guerre Civile Espagnole, quelques-unes en anglais et les autres en espagnol avec un accent horrible. Je regardai les autres participants à la fête, il ne semblait pas qu'il y eût aucun Panaméen. La langue prédominante était l'anglais, et presque tous paraissaient nord-américains. Je me sentis un peu mal à l'aise, surtout parce que je ne connaissais que deux ou trois personnes, et parce qu'il n'y avait personne de ma culture. On entendait un groupe d'hommes ivres qui chantaient:

*"Quand Dieu sera au ciel, que la tortilla revienne!
Quand Dieu sera au ciel, que la tortilla revienne!
Que les pauvres mangent du pain, que les pauvres mangent du pain
et les riches, de la merde! De la merde!
Que les pauvres mangent du pain, que les pauvres mangent du pain
et les riches, de la merde! De la merde!"*

C'était tout un désordre, qui paraissait de fait assez amusant. Je me servis un double whisky-soda, puisqu'il y en avait au bar de la maison, et continuai à marcher dans les divers groupes. Un des professeurs racontait une histoire en anglais à propos d'un de ses élèves particulièrement stupide et je m'approchai pour l'écouter.

-...Donc j'ai cru que le mieux pour le pauvre Pérez était de lire un livre de Gamow, puisqu'il avait été incapable de comprendre les principes basiques de la physique moderne. Je crois qu'ils sont trop difficiles pour le cerveau des Latino-américains. Ha! Ha! Ha! Donc je lui donne un livre de Gamow, je ne me rappelle plus lequel, dans sa traduction espagnole bien entendu. Il y avait là-dedans une description historique des problèmes que les scientifiques avaient résolus pour découvrir le principe de l'entropie croissante. Il y avait un petit poème qui disait, à moitié en plaisantant:

*"Décrois, crois,
crois, décrois,
que m'importe ce que fait l'entropie."*

Bon, bref, ce bourricot de Pérez a lu le livre. Ça lui a beaucoup plu, et quelques jours plus tard il me raconte que ce qui lui a plu le plus, c'était ce poème qui disait:

*"Crois, décrois, décrois, crois,
que m'importe ce que fait l'électrothérapie!"*

Tout le monde rit de bon coeur et moi aussi. Il me semblait impossible de confondre entropie et électrothérapie, mais les choses étaient ainsi.

-Chaque peuple mérite sa chance -disait une voix dans un coin, dans le meilleur anglais du Midwest-. Nous, nous méritons Nixon, Johnson, Carter, et autres idiots du même genre. Et ces latinos méritent leurs dictateurs, leurs militaires, leurs Peron...

-J'ai la solution pour Panama: le convertir en le 51ème Etat des Etats-Unis d'Amérique, ou 52ème, après Puerto Rico. Comme ça ils seront américains et ils pourront se sentir fiers du fait que nous soyons ici, avec le Canal et tout le reste.

-Il y a un problème, mon vieux:, la race baissera de niveau. Ici, il y a trop de gens de couleur, presque tous le sont. On a assez d'ennuis avec l'Alabama, Chicago, les Noirs qui s'excitent et prétendent brûler l'Amérique du Nord au Sud, depuis la frontière canadienne jusqu'à la frontière mexicaine... Pauvre Amérique. Brûlée par ses mauvais fils adoptifs venus d'Afrique pour travailler dans les plantations de coton du Sud...

-Quelles brutes, mais quelles brutes...

-Que la tortilla revienne... Et que nous mangions de la merde et qu'eux vivent dans la zone du canal, avec des écoles propres, des rues pavées, des palmiers, des supermarchés, l'abondance, des dollars, des Cadillacs... Pendant que nous autres serons dans les rues sales de Panama ou de Colon, pieds nus, brûlés par le soleil, cherchant du travail, avec la femme enceinte, un enfant malade et sans argent pour payer le loyer.

-Je me souviens du *thanks-givings* que j'ai lu dans un journal américain, qui se moquait du sous-développement. Il disait que les latins devraient prier comme ça, le jour d'Action de Grâce: "Je te rends grâce, Seigneur, pour ma femme malade, pour mon père ivrogne, pour mon frère mort de maladies *curables*, pour mon fils rachitique, pour ma mère qui prie toute la journée *au lieu de*

travailler, pour les enfants qui dorment dans les rues, pour les rats qui courent dans ma maison et pour les cafards qui partagent avec moi ma ration de riz.. Merci, Seigneur..."

-A présent il y a quelques Panaméens qui ont décidé de devenir communistes. Tout le monde le sait. Le premier pas a été de brûler le drapeau américain et de lapider les maisons des braves gens. Parce que les braves gens sont comme nous, tu sais. Ces fils de pute sont des étudiants et qui plus est des communistes et ils sont en train de s'organiser pour rejoindre les guerillas. Ils veulent aller s'entraîner en Chine pour nous mettre dehors, nous les américains, une fois pour toutes du territoire panaméen. Mais ils sont tellement abrutis qu'ils seront seulement capables de parler et de ne rien faire. Les Panaméens parlent, et parlent, et parlent. A la fin ils grandissent et se trouvent un poste dans une firme américaine et même alors, ils gardent l'esprit révolutionnaire. Ce sont d'éternels adolescents, les pauvres...

-Je les plains, Swanson. Je ne les crois pas si mauvais.

-Les plaindre! La vie est un combat, c'est la survie du plus apte. Je suis bourré, je sais. Je suis furieux, et je déteste les Panaméens et je déteste mon travail et je déteste ce pays de nègres. Je veux retourner en Amérique avec les gens civilisés. Mais bien que je sois bourré je suis suffisamment honnête pour reconnaître qu'ils sont forts et qu'ils faut en avoir peur. Le leader des gauchistes est un gamin de 21 ans Martin Lutero Rey. Quelle coïncidence, n'est-ce pas? C'est un noir. Plus noir que le cul du diable. Je crois qu'en plus d'étudiant il est militaire. Et il est noir. Noir comme la conscience des communistes. Et très dangereux.

-Martin Lutero Rey...

-Je crois que c'est un pseudonyme, personne ne peut s'appeler comme ça. Et que ce soit son nom ou pas, je veux que quelqu'un ait un jour la bonne idée de l'effacer de la carte.

Beaucoup de monde écoutait cet homme d'âge indéfini et aux yeux injectés de sang. Beaucoup continuaient à boire et chanter.

Rapidement, je ne sais comment, je me retrouvai au milieu d'un groupe de jeunes gens, dans une autre salle de la maison. Je crois que le matin était proche et nous avions tous trop bu. Dans cette énorme maison, à ces heures, avec tant d'invités, je ne sais comment il y avait assez de whisky pour tout le monde. J'avais faim, je crevais de chaleur, sans cravate et suffoqué. Mon interlocuteur était un jeune homme, qui avait apparemment environ 25 ans -comme j'en avais l'air également- et qui ressemblait à un athlète noir, une espèce de champion de boxe. Mais il avait des traits fins, des yeux intelligents et un beau sourire viril.

-Psychologue de Harvard? -me disait-il-. Tu es au moins l'homme qu'il me faut pour changer le monde. Tu connais Skinner, pas vrai? J'ai beaucoup lu sur lui, ses livres, ses idées, les idées étranges qu'il a sur la liberté et la dignité. Je crois que Skinner a le pouvoir réel et qu'il ne l'a jamais utilisé. C'est un scientifique, le seul homme qui connaît la manière de diriger les êtres humains. J'ai un grand respect pour la psychologie scientifique. Souvent, dans les cours de psychologie que j'ai pris, quand j'étais étudiant en Sciences Politiques aux Etats-Unis, j'ai parlé en faveur de Skinner. Je crois qu'en réalité personne ne l'a compris, et qu'avec ses idées il est possible de changer le monde.

Je le regardai sans rien dire. Il parlait avec une grande passion, avec une espèce de ferveur religieuse. Mes relations avec Skinner avaient été très minces, en réalité le demi-dieu du béhaviorisme était à cette époque plus un philosophe qu'un chercheur de laboratoire, et à Harvard presque personne ne le prenait au sérieux. Il était respecté, bien entendu, mais on pensait qu'il avait fait son temps.

-La Psychologie est la plus importante de toutes les sciences, c'est la science du futur -continua mon interlocuteur-. J'aurais étudié la psychologie si j'avais eu les couilles pour ça. Mais je crois que les problèmes de la science politique sont plus urgents et plus importants, et décisifs, et terribles... Que les problèmes de la Psychologie. Soyons amis, professeur. Je vais faire une carrière politique qui fera vibrer cette planète. Je vais changer le monde, faire varier le cours de l'histoire. On parlera de moi, aux quatre coins de la planète, comme on parler de Castro, de Lénine, de Khomeiny, et même de Jésus-Christ. Je veux, tu sais... Je...

-Et quel est le rôle souhaitez-vous que joue la Psychologie?

-La Psychologie? Ou plutôt toi? Le rôle...? Quel rôle? Oui, pardon, c'est ce foutu whisky. Je crois que la Psychologie opérante a les principes et les lois pour changer le monde mais elle n'a pas le pouvoir. Moi, en revanche, je crois que je vais avoir le pouvoir très bientôt. Je veux que tu sois avec moi. Je veux que tu m'aides à changer le monde, avec l'aide de ta science, que nous fassions une société parfaite, une utopie, un *Walden Deux* supérieur aux rêves de Skinner, de Platon, de Thomas More. J'ai tous les défauts du monde, je suis un frustré, je suis un assassin en puissance, je suis...

non, je préfère ne pas te dire. Mais j'ai aussi des qualités, professeur. J'ai ce qui vous manque, des couilles, et vous avez ce qui me manque, la science, les connaissances...

-Où avez-vous étudié?

-A l'école de la vie, petit frère. Je suis sorti de la boue et je me suis levé, j'ai voyagé, étudié, obtenu des titres, grimpé les échelons. J'ai un poste élevé dans l'armée. Bien que je sois Noir je suis arrivé très haut. Je suis jeune, petit frère, comme toi. Quel âge tu as?

-Je vais avoir 27 ans.

-Tu as l'air plus jeune, en tous cas. De toutes façons je veux que tu sois mon ami. Tu t'appelles David, c'est ça? Docteur David Gonzalez, Ph. D. en Psychologie béhavioriste, de Harvard, obtenu avec Skinner. Ensemble nous pouvons faire la plus grande expérimentation scientifique et sociale de l'histoire. Je suis Noir mais je suis fort, intelligent, je veux arriver très haut, je veux... Sers-moi encore un verre, David, je ne me sens pas bien... tu sais, il est tard...

-Comment vous appelez-vous?

-Martin Lutero Rey.

3.

La révolution

Le temps passa, et je réintérai mes activités à l'Université. Je continuai à lire et à étudier. J'essayai d'organiser un laboratoire de psychologie expérimentale, avec des colombes, des rats et des enregistrements automatiques de programmation, mais je n'y parvins pas. Le doyen croyait que les étudiants allaient s'y opposer parce que c'était "impérialiste" ou "fasciste". Les étudiants se moquaient totalement du laboratoire, mais je crois que je parvins à acquérir une bonne réputation de professeur. Je me préoccupai beaucoup de mes étudiants. Apprendre et enseigner des choses élémentaires, que je croyais que les gens savaient déjà.

Les livres n'arrivaient pas. Personne ne recevait de revues. Dans le pays il n'y avait ni congrès ni psychologues scientifiques. Les gens voyageaient beaucoup, mais pas dans des buts académiques, et il est probable que personne ne croyait qu'ici on pouvait faire de la science. Je ne perdais pas mes espoirs, mais le temps passait, presque en vain.

Lentement j'étais en train de perdre la notion de psychologie comme science de laboratoire. Je perdais le contexte de ma discipline, de mon université, de tout ce qui était important pour moi auparavant. C'était comme se laisser emporter par un fleuve sans savoir où j'allais arriver, mais de toutes façons je n'allais pas vers le bras approprié. Je me sentis perdu, je flottais dans l'espace, dans un monde étrange. Où vivais-je? En Ouganda, au Paraguay, aux Philippines? Je ne sais pas, je ne sais pas. De toutes façons c'était le Tiers-Monde. Et je l'avais choisi, conscient de ses limites et de ses possibilités.

Les années passèrent. Je ne sais pas combien, mais en tous cas beaucoup. Mes parents vinrent me voir quelques fois. Un jour ma mère mourut et mon père s'en fut vivre avec ma soeur et son mari. Je voyais ma famille de moins en moins, même si je souhaitais rester en contact avec eux. Je voyageais de moins en moins, j'allais à de moins en moins de congrès, je lisais de moins en moins de revues scientifiques. Mes contacts avec le passé se perdaient et je devenais aussi médiocre que mes camarades d'université, pour lesquels la seule chose importante était le salaire et éviter les problèmes étudiantins.

Le pays avait un gouvernement démocratique, mais les choses allaient très mal. Il y avait beaucoup de problèmes sociaux et économiques, beaucoup de chômage. Les militaires menaçaient de prendre le pouvoir et d'établir une dictature de droite. Les étudiants détestaient le gouvernement, détestaient les militaires et disaient que la solution était un système du style de Cuba. Les professeurs avaient peur du gouvernement et peur des militaires, mais ils avaient tout particulièrement peur des étudiants.

J'étais très seul. C'était étrange. Je ne maintenais pas de contacts avec mon vieux père ni avec mes camarades de Harvard. Je voyageais très peu et je croyais que ma vie passait et sans aucun sens. C'était en partie par la faute de ma timidité, de mon introversion et de mon incapacité à me faire de nouveaux amis.

Je pensai à me marier, parce que cela, peut-être, résoudre mes problèmes existentiels. Il y avait quelques gamines grosses et bêtes, amoureuses de moi, auxquelles il aurait été très facile de proposer le mariage. Il y en avait une qui n'était ni grosse ni bête, qui m'attirait beaucoup, qui faisait remuer mes mauvaises pensées, mais évidemment je ne faisais pas remuer les siennes.

Bref, c'était une vie vide et stérile, simple et sans aucun sens. Comme celle de la majeure partie des professeurs d'université du pays. Parfois je me demandais si je n'aurais pas mieux fait de rester aux Etats-Unis, avec mon ami Pierre, à enseigner la psychologie de l'apprentissage en Alabama ou au Dakota du Sud et à publier des articles dans les revues de l'APA.

Un matin le journal apporta des nouvelles dramatiques. Le gouvernement avait été renversé et remplacé par une junte militaire. Cela n'était pas une nouvelle trop alarmante, puisque cela arrivait tous les jours dans de nombreux pays du Tiers-Monde. Je considérai la nouvelle avec un certain désintérêt, pendant que je pensais à m'habiller et à partir à l'université. Mais cette fois cela n'avait pas eu lieu en Bolivie, ni en Zambie, mais au Panama. A quelques rues de chez moi. Je pourrais presque dire sous mon propre nez...

Les dictateurs pouvaient aller au diable, tant qu'ils me laisseraient dans ma médiocrité et ma simplicité. Tous les jours, dans un pays ou un autre du Tiers-Monde, un gouvernement tombait et était remplacé par les militaires. Pour le grand scandale du monde, pour la grande honte de tous. La loi du plus fort, le darwinisme social, les armes dominaient partout. Au fond -vraiment- ça ne m'importait pas le moins du monde... Pourvu que les dictateurs se cassent la figure... En fin de compte ils les avaient cherchés, avec leurs fantaisies messianiques et leur besoin de briller, d'apparaître dans les journaux, de faire perdre le sommeil au président des Etats-Unis...

-David, on t'appelle au téléphone -me dit un des professeurs qui entrait en même temps dans mon bureau. J'étais en train de lire le dernier numéro de *American Psychologist* et je pensais aux raisons pour lesquelles les revues gringas avaient refusé les trois derniers articles que j'avais soumis à leur jugement. Il s'agissait de recherches modestes et simples, du Tiers-Monde, mais je les croyais importantes, et que... Enfin...

-Oui, à vos ordres, c'est le professeur Gonzalez de l'Université Central à l'appareil.

Quand la voix à l'autre bout du fil me demanda de venir au Palais je ne pus réellement comprendre ce qu'elle voulait dire. Moi? Au Palais Présidentiel? Mais qu'est-ce que j'avais fait? Qu'est-ce que j'avais fait de mal?

-C'est un ordre, Docteur. Nous vous attendons à la porte pour vous conduire auprès du Général.

Par chance, Dieu -ou la nature- a fait que les introvertis comme moi n'expriment pas leurs émotions ni leur peur. En arrivant au Palais un huissier me reçut, qui me conduisit à travers une série de couloirs et de salles. On me dit d'attendre, que le Général allait me recevoir bientôt. Des heures et des heures passèrent et le Général n'arriva pas. De plus, d'après le peu que j'avais lu dans le journal du matin, quand j'étais nu chez moi, avant de partir au travail, le gouvernement avait été renversé par une Junte Militaire (avec des MAJUSCULES) et pas par un Général (avec des minuscules). Il faisait chaud. Je lus les revues qui se trouvaient dans la salle et quelques journaux étrangers. Je continuai de penser aux raisons pour lesquelles les revues de l'APA n'acceptaient pas les articles de psychologues du Tiers-Monde. La solution était de fonder une revue meilleure que celles de l'APA et qui n'accepterait pas les articles de psychologues du Premier Monde.

-Docteur Gonzalez, c'est à vous.

La porte s'ouvrit, et je vis une grande salle, avec un énorme bureau au fond. Un homme d'âge indéfini était assis dans une grande chaise, avec le drapeau du pays au fond. Tout était solennel et ridicule. Il y avait un tapis qui conduisait de la porte à une chaise près de l'énorme bureau où se trouvait l'homme en question. L'huissier m'accompagna tout le temps.

-Merci, laissez-nous seuls -dit l'homme, à l'huissier de palais, quand nous arrivâmes jusqu'à lui.

-A vos ordres, Général.

Je le regardai. C'était un homme jeune, le cheveu très noir et les traits fins. Il avait des yeux brillants et intelligents -chose peu commune chez les généraux qui faisaient des coups d'état et renversaient le gouvernement constitutionnel des pays du Tiers-Monde. Il était impeccablement vêtu, avec des mains d'intellectuel et un regard sérieux mais aimable.

-Asseyez-vous, Docteur.

J'obéis évidemment à l'ordre et gardai le silence.

-Vous ne me reconnaissez pas, n'est-ce pas?

La vérité était que non. Mais je ne sus que dire. En fin de compte mon score en intelligence *sociale* est assez bas, et je donne l'impression d'être un parfait idiot. J'ai dû dire que je le reconnaissais, bien sûr.

-Nous avons fait connaissance il y a quelques années dans une fête. Nous avons parlé de psychologie et de comportementalisme. Je m'appelle Martin Lutero Rey.

Je ne parvins pas à traiter l'information et eus l'air bête. Je crois que j'ai toujours l'air bête, mais à ce moment j'eus l'air *plus* bête encore.

Je vous appelle pour que vous soyez mon conseiller. Pour que nous convertissions en réalité un rêve que seuls vous et moi pouvons réaliser, le rêve de changer l'histoire de l'humanité et mettre le monde en marche sur un chemin distinct de celui sur lequel il marche à présent. Vous voulez un verre? Huissier! Venez!

-Apportez-nous, au Docteur Gonzalez et moi, deux whiskies doubles, du Johnny Walker étiquette noire, je crois. Vous n'imaginez pas comme le pays est en mauvais état, et c'est la raison pour laquelle nous, les forces de l'ordre, devons agir et aider à rétablir la confiance. Le pays allait très mal, il y avait de la misère, de l'inflation, du chômage, du terrorisme. A présent il ne va plus y avoir rien de tout cela, parce que nous cinq, ceux de la Junte Militaire, avons décidé de mettre de l'ordre là où régnait auparavant le désordre et arranger le pays.

La conversation dura plusieurs heures. Je bus mon whisky et écoutai ce que le Général avait à dire. C'était étrange et fascinant. Je me sentais comme sur une autre planète. L'homme parlait avec force et conviction, avec une énergie qui m'attirait. Je n'ai jamais vraiment été un homme de beaucoup de force et je n'avais jamais été capable de convaincre personne de rien. Voilà pourquoi les gens forts me fascinent et m'attirent.

Nous allons changer le monde, faire une nouvelle patrie, mettre les gringos dehors, faire un nouveau Panama. Je veux que tu sois mon conseiller personnel. Je veux que nous utilisions la psychologie comportementale pour créer une société parfaite, pour modifier l'homme, pour changer l'histoire. Je veux que tu sois avec moi et que tu m'aides, que nous réalisions ce que Skinner n'a pas pu faire dans *Walden Deux*. Tu as lu *Walden Deux*, Dave? C'est une colonie de vacances, une ferme au milieu des Etats-Unis où les gens travaillent peu et ont beaucoup de temps libre pour ne rien faire. Nous allons faire un *Walden Trois*, dans un monde nouveau, ici sous les Tropiques, au milieu de la chaleur et des palmiers, près de la mer. Oui, il aura une résonance mondiale et cela nous aidera à changer l'histoire. Nous réaliserons les rêves les plus grandioses de l'humanité, avec ton aide, toi et moi, David et Martin.

Je bus mon quatrième whisky et le regardai. Plus je buvais moins je pouvais boire. Mon Dieu, c'était terrible! Je voulais lui dire que c'était magnifique mais irréalisable, parce que la Junte Militaire (avec majuscules) était formée par cinq hommes et qu'il était l'un d'entre eux, et que personne ne savait vraiment ce qu'*ils* pensaient des potentialités de la psychologie de Skinner pour changer le monde. Je voulais lui dire que Skinner lui-même était discret et raisonnable, qu'il prenait au sérieux les paramètres sociaux, tandis que sous les Tropiques les dictateurs noirs comme lui... Enfin, Dieu ne m'a pas doté de dons d'orateur, et, alors que je voulais lui dire beaucoup de choses, je ne dis rien. Les gens affirment qu'ils adorent la manière dont je garde le silence et écoute. Ceci n'est pas une qualité mais un défaut, et il m'est très douloureux, je ne dis rien parce que je ne suis pas capable de dire quoi que ce soit. Mais parfois les gens considèrent que les défauts sont des qualités et les qualités des défauts.

-Nous allons faire une société parfaite, Dave. Nous allons modifier le comportement social, planifier le comportement, contrôler les bases de l'éducation des enfants, réhabiliter les délinquants et changer l'éducation. Jamais la science n'a été prise au sérieux, jamais il n'y a eu une opportunité pour la psychologie. Le jour est arrivé. C'est aujourd'hui, premier août. Nous sommes ensemble. Et le monde va changer.

Je pris mon cinquième whisky et sentis d'extraordinaires maux de tête et de dos. Il était à peu près onze heures du matin, et je ne m'étais jamais saoulé aussi tôt. Mon ami se sentait très bien.

-David, prends moi au sérieux. Nous allons faire de grandes choses. Je veux seulement que tu sois sincère. Tu es avec moi?

-Oui monsieur, je suis avec vous -dis-je, je ne savais vraiment pas ce que je disais, ni les implications que cela aurait.

4.

Le Nouveau Gouvernement.

Généralement, dans les révolutions, les changements de plans abondent ainsi que les réformes et contre-réformes. Par tâtonnement ou par erreur, de nombreuses choses se font, et celles que l'on a commencé à faire s'altèrent. La Junte Militaire qui avait renversé le gouvernement légitimement constitué, fut à son tour "relevée" de ses fonctions et remplacée par l'un de ses membres: Martin L.

Rey. Je crois que ce dernier organisa une sorte de coup d'état interne. Mon ami renversa ses compagnons de dictature et les envoya en exil. Comment cela se produisit, qu'est-ce qui se produisit véritablement, cela ne se sut jamais très bien, et il est peu probable que cela se sache un jour. Ce qui est sûr, c'est que les quatre autres membres de la Junte Militaire demandèrent l'asile politique et s'en furent au Mexique. Rey demeura comme "l'homme fort" et l'unique gouvernant du pays.

Les journaux présentèrent ce changement de pouvoir sans faire beaucoup de commentaires, comme si il ne comprenaient pas vraiment ce qui était en train de se passer. Le nouveau dictateur tropical apparut sur les premières pages des journaux, parfois sérieux et parfois souriant, seul ou avec sa famille, en compagnie de ses cinq enfants ou en compagnie de son épouse. Il avait toujours un visage juvénile, le cheveu très noir -bien que les années soient passées et aient laissé quelques fils d'argent- et l'aspect svelte d'un homme qui se préoccupait de son apparence et faisait attention à la nourriture et à l'exercice physique.

Après la première réunion, à l'époque de la Junte Militaire, nous avons eu beaucoup d'autres réunions, et Rey m'expliqua exactement ce qu'il voulait que je fisse. De quelle manière il pensait que nous pouvions changer le pays, en appliquant les principes de la psychologie du comportement aux problèmes sociaux. Quel allait être mon rôle dans cette importante transformation et ce qu'il attendait de moi. J'hésitai beaucoup avant d'accepter sa proposition, parce que j'étais effrayé par son autosuffisance, son impulsivité, sa paranoïa, son alcoolisme. Il buvait beaucoup et parlait beaucoup. Il avait trop de plans, trop d'idées, et il semblait qu'il n'aurait pas le temps pour atteindre ce qu'il voulait.

Avant tout il était nécessaire d'atteindre le gouvernement absolu, la loyauté de l'armée et du peuple. Ensuite, améliorer l'économie, qui se trouvait dans un état de chaos vraiment impressionnant. Plus tard planifier l'éducation, les réformes qu'il se proposait de faire dans la criminologie et dans d'autres domaines. Ou plutôt, qu'il voulait que je fisse, avec l'aide de Skinner et de ses rats. Très sérieux et complexe, sans aucun doute!

En premier lieu se posait le problème de l'influence nord-américaine dans le pays. Les Etats-Unis ont des intérêts dans de nombreux pays du Tiers-Monde, et le nôtre était un des plus importants pour leur politique. Les Etats-Unis n'aimaient pas beaucoup les dictateurs avec des plans messianiques. Comment le nouveau gouvernement allait-il traiter cette affaire? Allait-il établir des relations cordiales avec Washington et continuer à tolérer les Américains dans le Canal? Ou au contraire, allait-il leur déclarer la guerre et insister pour qu'ils s'en aillent ailleurs, en fanfare?

Je n'en savais rien, et je crois que personne n'en savait grand-chose, pas même mon "ami" le dictateur, président, homme fort, ou quel que soit le nom qu'on veuille lui donner. De toutes façons les relations avec le Colosse du Nord étaient une des premières choses à résoudre.

-Tu as tout le pouvoir que tu voulais, tu peux faire les choses à ta manière, changer, réorganiser, modifier le comportement des hommes et de la société. Transformer le pays en Walden Trois, comme nous en avons parlé. Ce ne sera pas une colonie de vacances comme Walden Deux mais un pays réel, à ce moment de son histoire. Tu as l'opportunité, tu peux rendre réels les rêves des comportementalistes, contrôler l'environnement de manière totale, et contrôler ainsi le comportement. C'est une opportunité qu'aucun homme intelligent ne laisserait passer.

-Je ne pourrai pas travailler seul. J'aurai besoin de gens du pays et, de plus, de techniciens de l'extérieur. Je crois qu'il faudra importer des experts des Etats-Unis.

-Bien sûr, tout ce que tu voudras! Tu peux amener tous les gens dont tu as besoin pour qu'ils t'assistent. Mais il doit rester clair qu'ils seront tes assistants, ce seront des techniciens dans le travail que *tu* vas faire. Mais les grandes décisions, les politiques, les responsabilités importantes sont entre tes mains. C'est toi qui commande. D'accord? A qui as-tu pensé?

-Eh bien, vous verrez, il y a une série de disciples et de continuateurs de Skinner qui ont travaillé sur des problèmes socialement importants. Par exemple Keller a fait beaucoup pour l'éducation individualisée et je crois que nous pourrions l'amener ici. Il y a des gens au Kansas, à Rochester, à Harvard, qui ont travaillé sur la réforme de l'éducation. La même chose se passe dans d'autres domaines, par exemple dans l'économie, la clinique, la planification sociale, l'élaboration des cultures...

-Amène les tous. Offrons-leur les conditions parfaites, des salaires magnifiques, et surtout la possibilité de transformer Walden Deux en réalité, puisque nous avons le pouvoir politique et économique du pays.

-Par exemple, Holland, Ulrich, Staats, Azrin, Kazdin, Aylon, Wolf... Je ne sais pas qui d'autre. De plus, Keller a déjà été en Amérique Latine, de même que Bijou. Nous pouvons les inviter à collaborer

avec nous. Je pense qu'ils seront 10 experts au total, qui pourront collaborer à l'élaboration de la nouvelle société.

-Tous collaboreront avec toi, mais les décisions seront les tiennes. Dix personnes, c'est bien. Tous des Etats-Unis... Il n'y a personne d'Angleterre ou d'URSS, ou mieux encore, de Cuba? J'ai une grande sympathie pour les socialistes, tu sais, et je crois que Cuba peut nous apprendre beaucoup de choses. Notre *Walden Trois* suivra une philosophie de gauche. Ce sera un pays socialiste qui aura comme point de repère idéologique les idées de Marx et Lénine et comme technologie l'analyse expérimentale du comportement.

-Les étudiants de l'Université Centrale croient que le comportementalisme va de pair avec le fascisme et s'oppose au socialisme...

-Ce sont une bande d'ignorants souverains! -répliqua Martin-. Il n'y a rien dans l'analyse du comportement qui l'amène à s'aligner avec la gauche ou la droite. C'est une science, une technologie, une série d'instruments d'immense valeur. Ce n'est ni une philosophie ni une axiologie. Je mettrai l'idéologie, la marque conceptuelle. Nous allons avoir l'humanisme pour guide. Nous allons aider les gens, en finir avec l'analphabétisme, la misère, la superstition, les maladies infantiles. Nous allons faire un nouveau pays. Tu mets les instruments et je trace les grandes politiques et les grands objectifs.

Je fus très surpris que les psychologues à qui j'écrivis, dix au total, s'intéressassent à ma proposition, de venir dans le Tiers-Monde pour collaborer avec le dictateur noir d'un pays tropical dans l'entreprise de faire une nouvelle société avec l'aide de la psychologie. Aucun ne refusa de venir. Tous demandèrent plus d'informations mais ils finirent par accepter ma proposition. En peu de mois j'avais en ville le meilleur choix de la psychologie opérante du monde. Un dîner que leur offrit Martin - qu'ils appelaient tous Monsieur le Président- ressemblait plutôt à la réunion du Comité de Direction de la Division 25 (analyse expérimentale du comportement) de l'Association Psychologique Nord-Américaine. Tous acceptèrent de venir et de collaborer avec moi. Tous pensaient que l'idée était magnifique. Il n'y eut pas besoin de leur offrir des salaires exorbitants ni des conditions extraordinaires; la possibilité de faire un Walden Trois, dans un pays en voie de développement, et d'avoir la liberté d'appliquer leurs principes, suffisaient.

Nous commençâmes à travailler. J'avais le titre de Conseiller Présidentiel, et j'étais une sorte de ministre sans portefeuille, mais avec énormément de pouvoir. Monsieur le Président élimina dès le commencement le Congrès -autant l'Assemblée que le Sénat-. Il nomma des commissions de santé, d'éducation, de travaux publics, de science, de relations extérieures, etc..., au lieu de ministres. Il me dit des milliers de fois que les coordinateurs de telles commissions devaient m'obéir en tout ce que je leur dirais, et qu'ils devaient suivre les indications du Groupe des Dix, de mes conseillers éducatifs, juridiques, économiques, et autres.

Notre travail était passionnant et difficile. Nous devons importer beaucoup plus de gens, et chacun des psychologues importants amena son équipe de collaborateurs, demanda de nombreux bureaux, évidemment vastes, des assistants, du matériel bibliographique, des services de statistique et d'informatique. L'argent se dépensait comme de l'eau. Les experts allaient et venaient, demandaient des données, du matériel, des collaborateurs qui fussent à l'intérieur du pays à rassembler des statistiques, et cela coûtait trop cher. Je n'étais pas habitué à ce flux d'argent et je m'effrayais de ce que Martin -Monsieur le Président- pourrait se choquer de toutes les dépenses que nous faisons.

Pour réformer l'éducation ou le système pénitentiaire, par exemple, il était nécessaire d'éduquer des centaines de personnes aux nouveaux principes de l'analyse expérimentale du comportement. Il était nécessaire d'acheter des tonnes de jetons de plastiques pour "l'économie de jetons", les bons, les relevés d'enregistrement. Il fallait acheter des appareils de circuit fermé de télévision, des caméras à vision unidirectionnelle, des ordinateurs pour traiter toute l'information. Le Groupe des Dix était composé des principaux psychologues opérants du monde, et cela les intéressait beaucoup de faire des recherches. Il était nécessaire de planifier et d'effectuer des expériences, faire des suivis pour tester l'efficacité d'une méthode, organiser des stratégies et choisir la plus efficace. Le pays bouillait, non seulement de chaleur mais de plans et d'optimisme. Les énormes dépenses n'importaient à personne, excepté à moi.

Monsieur le Président était très occupé par des questions de politique internationale, qui culminèrent en un défi aux Etats-Unis. Qu'ils partent du pays ou le Panama détruirait le Canal! La tension crut et crut, se fit insoutenable. Monsieur le Président s'en fut aux Nations Unies, revint et passa de nombreux jours en réunions, en polémiques et embrouillaminis, et je ne savais vraiment pas

comment ils allaient en finir. Curieusement, à la fin les Américains partirent de Panama. Ils s'en furent en paix, sans tirer un seul coup de feu. Il partirent construire un autre canal, plus moderne et plus fonctionnel que celui de Panama, plus adapté à l'époque. Il le planifièrent en Colombie et au Nicaragua, bien que la meilleure alternative aurait été de nouveau au Panama. Mais ils en avaient assez des problèmes des dictateurs tropicaux, et ils préférèrent donner un signe de bonne volonté et s'en furent. En fin de compte le canal ne servait presque à rien, il était déjà obsolète et il y avait urgence à en construire un autre plus moderne et plus ample. La meilleure chose que les Etats-Unis pouvaient faire était se débarrasser du problème, sortir élégamment du Panama et donner au monde une image de modération, de modération et de respect pour les voisins du Sud. Ce qu'ils firent en réalité fut se débarrasser d'une énorme épine dans le pied et sortir la tête haute.

Un pays sans domination étrangère, avec un groupe d'experts internationaux de toute première qualité, avec les présupposés adéquats, avec une grande envie de travailler et de changer. C'était le Panama quand nous commençâmes notre grande réforme sociale. Quand nous commençâmes à transformer en réalité la construction de Walden Trois.

5.

Les enfants d'abord

La commission d'experts, le fameux Groupe des Dix, resta deux ans avec nous. Ensuite il retourna dans son pays et fut remplacé intégralement par des scientifiques et des techniciens du pays. Durant ces deux ans, de nombreuses choses s'accomplirent, des commissions se formèrent, de grands plans s'écrivirent et des politiques importantes se tracèrent.

Chaque groupe de travail -disons celui de récréation, celui d'économie ou celui de l'éducation des enfants-, écrivait un rapport qui comptait généralement des centaines de pages. A l'intérieur était analysé le problème en question, les possibilités de solutions, la manière de mettre en oeuvre les diverses alternatives, les coûts, le chronogramme des activités. La commission me passait le projet, je le lisais, le corrigeais et l'envoyais à Monsieur le Président. Quelques fois il y faisait quelques corrections, afin d'adapter les idées de la commission en question à la réalité tropicale et au Tiers-Monde. D'autres fois il récrivait quelques parties. Martin lisait consciencieusement chaque document et me le commentait en détail; je ne sais pas comment il trouvait le temps de le faire! Il lisait tout, posait beaucoup de questions, se réunissait souvent avec moi et la commission d'experts. Sa capacité de travail était vraiment extraordinaire, enviable. Je n'ai connu aucun autre dictateur tropical qui travaillât autant, qui prît autant au sérieux son travail d'améliorer la vie des gens.

-Nous pouvons le faire parce que nous avons le pouvoir politique, militaire et économique, - disait Monsieur le Président-. Tout est entre nos mains, l'industrie, l'armée, le commerce, la presse. Notre gouvernement est totalitaire et autocratique, je sais que l'on me critique pour cela dans les cercles internationaux. Mais c'est seulement de cette manière que nous pouvons réformer le pays. Imagine, Dave, ce que serait le processus pour mettre notre réforme en application si il existait dans le pays un Congrès, s'il y avait un corps législatif qui donne son avis et sa conception des choses sur chacune de nos idées. Nous passerions des années, -des années!-, avant de pouvoir implanter une seule des réformes. C'est l'énorme échec de la démocratie. Je crois que c'est Churchill qui affirmait que la démocratie était un très mauvais système politique, mais que les autres alternatives étaient pires. D'accord, d'accord.

-La commission sur l'éducation considère que...

-Pardon, Dave, je t'interromps. Un de ces jours je vais partir et nous allons rendre le pouvoir au peuple. Nous allons faire des élections. Quand les réformes se seront implantées, quand nous aurons un Homme Nouveau dans un pays nouveau, dans la Nouvelle Ere, je pourrai partir. Je crois que 20 ans seront suffisants. Il y aura alors une nouvelle génération, qui sera née pendant mon gouvernement, des hommes et des femmes éduquées pour l'autodétermination, le respect mutuel, la coopération. La planification sociale de notre monde aura décollé et on ne pourra pas revenir en arrière.

Je me dis: Vingt ans!! Les dictateurs tropicaux ont toujours de grands plans, et finissent par échouer en 2 ou 3 ans; généralement les groupes de pression en finissent avec eux; d'autres fois ils ont simplement accumulé suffisamment d'argent pour partir vivre en Europe, en utilisant le compte courant maintenu secrètement dans une banque suisse.

Mais Martin n'était pas un de ceux-là, il était plutôt un visionnaire, avec des fantaisies messianiques. Un homme différent, qui, en plus d'avoir de grandes idées, était intelligent et

raisonnable dans la manière de les appliquer. On avait toujours parlé d'effectuer des changements, mais jamais ceux qui parlaient de les faire n'avaient eu le pouvoir politique, pour transformer en réalité de tels changements. Martin était une espèce de philosophe-gouvernant, tel que les souhaitaient les Grecs et les Romains de l'antiquité; je crois que Marc-Aurèle en parlait.

-Nous formons une magnifique équipe de travail. Tu planifies, tu élabores, tu organises les changements sociaux. Je les mets en application. Nous sommes quelque chose de semblable au philosophe-gouvernant de l'Antiquité, mais en deux personnes: toi le philosophe et moi le gouvernant.

Le fait que nous pensions la même chose au même moment me surprit.

-Il est impossible que les deux se trouvent dans la même peau et pour cela le philosophe-gouvernant, en une seule personne, est un mythe impossible à atteindre. Mais en deux personnes, avec des rôles définis, dans des positions claires, pensant au bien-être de notre peuple et à changer le monde...

-Bien sûr. Je crois que les changements auront du succès. Ecoutez, j'ai ici le projet sur l'éducation préscolaire, que je considère comme très important. On est également en train de réviser d'autres programmes, comme celui de récréation et d'économie.

-Commençons par l'école maternelle. Les enfants d'abord!

-C'est un projet assez vaste, qui implique l'éducation des mères et des pères, la diffusion des innovations, les problèmes de discipline, l'éducation continue, l'hygiène prénatale, enfin, beaucoup de choses. Il part du moment où l'on planifie d'avoir un enfant jusqu'à ce que celui-ci grandisse et s'intègre à la société comme un citoyen utile, avec un travail défini et un répertoire adéquat de comportements utiles et adaptatifs.

-Ce serait le processus de socialisation.

-Oui, bien sûr, dans un sens élargi. Ce projet est relié aux autres, en premier lieu à celui de la planification familiale, qui est un des piliers de base de l'économie et de notre restructuration sociale. Il est nécessaire que les gens planifient leurs enfants, qu'ils les aient quand ils sont préparés - économiquement et psychologiquement- à les avoir.

-Psychologiquement. Parce que l'économie va beaucoup changer, souviens-toi que je veux abolir l'argent une fois pour toutes.

-Bon, voyez-vous... Ça n'est pas facile. Aucune société ne l'a fait, en réalité la seule société expérimentale qui se passe d'argent, ce sont les kibboutz d'Israël. Ce qu'il faut faire, c'est équilibrer les salaires, donner des services gratuits de santé et d'éducation, etc... Mais revenons aux enfants. Quand un couple décide d'avoir un enfant, il va au centre de santé le plus proche, où on leur fait les examens médicaux et psychologiques appropriés. Il existe de nombreuses maladies qui ont une base héréditaire. Il semble notamment que dans l'alcoolisme il y ait certains facteurs de prédisposition génétique.

Martin me regarda de manière étrange mais ne fit aucun commentaire.

-Les personnes qui ont des problèmes génétiques -continuai-je- peuvent se marier mais ne peuvent pas avoir d'enfants. Ce sont des choses très différentes que le sexe, le mariage, la vie en commun, la reproduction, la conservation de l'espèce. Tous sont des choses différentes, que les gens confondent. Se marier est une chose et avoir des enfants en est une autre. Tout le monde aura l'autorisation de se marier s'ils désirent le faire, mais tous ne pourront pas avoir d'enfants.

Bien que j'aie lu soigneusement ce programme de réforme, en l'énonçant il me parut terriblement dur, spartiate!

-S'ils veulent des enfants, ils pourront en adopter. Nous allons très bien organiser le système d'adoption, étant donné que tout enfant a besoin d'un foyer, et que des parents peuvent s'occuper d'un enfant étranger ou d'un de leurs propres enfants avec la même affection. Il est clair, qu'avant de leur donner l'enfant nous devons apprendre à être pères et mères, c'est quelque chose que l'on ne sait pas simplement parce que, par l'oeuvre de Dieu...

Comme le concept de "Dieu" n'aurait pas non plus de place dans le nouveau Walden Trois, je pensai qu'il était nécessaire de contrôler mon langage et d'éviter les expressions vernaculaires, de celles que l'on dit sans y penser. La moralité et l'ordre n'allaient pas se baser sur Dieu mais sur une éthique humaine et sociale; mais enfin, c'était un autre projet, que nous avons lutté pour organiser, sans grand succès. Il n'était pas facile de planifier l'éthique et la morale de la nouvelle société! Et il était urgent de le faire, étant donné que les problèmes éthiques et moraux -idéologiques- étaient à la racine des autres programmes de réforme.

L'analyse du projet sur l'éducation précoce et la socialisation tarda beaucoup. Monsieur le Président présenta de nombreuses objections, fit des changements, il fut nécessaire de renvoyer le plan à la commission ad hoc pour qu'elle l'étudie et le réforme. Finalement on parvint à une nouvelle version qui fut plus acceptable pour toutes les personnes impliquées.

Cela incluait la planification familiale. Des services médicaux et psychologiques gratuits. Des centres d'information et d'entraînement pour les mères. Des centres de soin de jour pour les petits enfants, complètement gratuits. La création de postes à mi-temps pour que les mères travaillent sans abandonner leurs enfants, et de préférence dans leur propre maison ou à proximité. L'hygiène prénatale. La stimulation précoce pour les enfants nouveaux-nés. L'implication du père et d'autres membres de la famille dans l'éducation de l'enfant. L'entraînement de femmes spécialisées comme "mères de substitution", pour s'occuper des enfants dans les centres de soin de jour et dans les sites d'adoption.

L'éducation formelle commençait très tôt dans la vie de l'enfant. Nous pensions que le petit pouvait apprendre à lire et à écrire à 4 ans, et en toute sécurité à 5 ans, si l'on utilisait les méthodes appropriées. Il fallait développer les habilités basiques, les répertoires d'entrée, par le moyen de la stimulation environnementale. Les changements de comportement s'obtenaient en modifiant l'environnement. Les autres enfants pouvaient s'utiliser comme modèles et comme bases pour la socialisation. Généralement, dans la société occidentale traditionnelle, les processus de d'éducation étaient laissés exclusivement à la famille, et l'on excluait les voisins et les autres personnes. Ici, dans la nouvelle société que nous allions former, les autres enfants avaient beaucoup à faire, et l'éducation allait être collective.

Les mères de substitution jouèrent un rôle d'une grande importance dans tout le processus. Il était curieux de voir que pour de nombreuses femmes il s'agissait du travail parfait, elles le faisaient avec amour et dévouement, avec un véritable intérêt et avec de magnifiques résultats. Elles n'avaient pas eu l'occasion d'avoir des enfants, ou bien ceux qu'elles avaient eus étaient partis de la maison, et elles étaient pleines d'amour qu'elles ne pouvaient donner à personne. Être mères de substitution était le travail parfait pour elles.

On insistait auprès des mères en ce qu'il était nécessaire de parler à leurs enfants, de les caresser, de les porter à bras, de les embrasser, de leur donner beaucoup d'affection et de sécurité. Ecouter ce que les petits disaient, et les prendre au sérieux. Tenir les promesses qui leur étaient faites. Le punishment corporel fut aboli, totalement. Monsieur le Président promulgua même une loi selon laquelle il devenait un délit de punir physiquement un enfant; le père qui le ferait irait en prison pour un à trois ans.

A la place du punishment corporel nous expliquions de manière détaillée d'autres manières de modeler le comportement et de socialiser l'enfant. Du côté aversif, il y avait la possibilité de retirer l'affection et les privilèges, qui sont des techniques de punishment; de même le coût de la réponse: pour chaque action inappropriée, l'enfant perdait un jeton, et s'il n'avait pas la quantité adéquate de jetons à la fin de la journée ou de la semaine, il ne pouvait regarder la télévision, aller au cinéma ou se promener.

La socialisation favorisait les méthodes positives. On donnait un renforçateur et une récompense constamment, mais de manière contingente à la réponse. L'application des programmes de renforcement dans la vie quotidienne s'expliquait à la télévision, à la radio, dans des conférences publiques, dans des dépliants qui se diffusaient aux quatre coins du pays. Comme l'analphabétisme abondait, il fut nécessaire d'aller dans les régions isolées de l'intérieur du pays, pour parler avec les mères, leur expliquer qu'elles n'avaient pas le droit de torturer leurs enfants, et leur montrer des manières alternatives de les élever. La réaction initiale fut très négative, de scepticisme et d'agressivité, étant donné que le gouvernement s'immisçait dans la vie privée des gens, et s'opposait à la sagesse ancestrale avec laquelle une mère paysanne avait élevé ses enfants, durant tant de générations. Mais ensuite, en constatant que les économies de points et de cartes fonctionnaient réellement, que le coût de réponse était facile à appliquer et très efficace, et que le punishment corporel n'atteignait que des résultats temporaires et une série de conséquences secondaires peu recommandables (par exemple que le petit avait peur et détestait le père qui le punissait), lentement les réformes furent acceptées. Vint le jour où les mères commentaient avec un enthousiasme énorme les changements de comportement qu'elles avaient obtenu chez leurs enfants. Toutes considèrent que les nouveaux systèmes amélioraient leurs vies, leur permettaient de gagner du temps, étaient plus efficaces que les alternatives traditionnelles et enseignaient la responsabilité et l'ordre à l'enfant.

Sur cet aspect de l'éducation des enfants, le programme eut un succès considérable, il fut accepté avec enthousiasme et collaboration, et se répandit comme une traînée de poudre.

J'écrivis un livre dans lequel étaient expliqués tous les principes et les fondements de l'analyse comportementale appliquée à l'éducation et la socialisation des enfants. C'était un manuel clair et simple, adapté à la mentalité des mères des tropiques. Il s'appelait *La Formation de l'Homme Nouveau*, un titre ronflant et un peu ridicule, mais que Monsieur le Président me força à lui donner. J'aurais préféré l'appeler *Entre parents et enfants*, ce qui demeura finalement comme sous-titre. Le gouvernement imprima 100.000 exemplaires, que l'on offrit aux parents, enseignants, mères de substitution, administrateurs scolaires, directeurs de centres de santé, médecins, infirmières, psychologues et travailleurs sociaux. Je me sentis un peu honteux de voir que mon premier livre (je n'avais jamais osé publier aucun livre auparavant) était une oeuvre comme celle-là, de vulgarisation et non une ennuyeuse monographie scientifique. Quand j'étais étudiant diplômé à Harvard j'avais appris que publier était extrêmement important, mais jamais je ne m'étais décidé à écrire un livre, et comme mes articles scientifiques ne plaisaient pas toujours aux éditeurs des revues de l'APA, mon travail de publication avait toujours été très pauvre. A présent, avec mon livre édité à 100.000 exemplaires qui avaient été épuisés en un mois, je pouvais dire que j'étais un auteur plus lu que la majorité des psychologues contemporains...

Dans le livre la réforme des programmes de socialisation se planifiait avec un certain détail, commençant par augmenter l'importance du rôle de la famille et des autres agences de socialisation. Il montrait comment nous menions à terme une expérimentation sociale, jamais entreprise à une échelle aussi grande, au niveau national. L'expérimentation porterait ses fruits à long terme, et elle avait été élaborée avec soin et méticulosité, sans rien laisser au hasard, aux moins en termes relatifs, dans la mesure où les phénomènes sociaux sont très complexes et ont d'innombrables variables difficiles à contrôler. Cette expérimentation devrait être évaluée, et l'on effectuerait les changements appropriés sur la base de cette évaluation.

L'éducation, continuait le livre, commence au moment où l'on planifie d'avoir l'enfant, elle se poursuit avec la conception, la période de développement prénatal, la naissance, la petite enfance si importante et si négligée, l'éducation préscolaire, l'école primaire et secondaire, et l'entraînement pour un office ou une occupation. Il y avait de nombreux paramètres idéologiques et philosophiques dans l'éducation, que nous essayions d'expliquer et de soumettre à la considération du peuple. La ligne directrice la plus importante était humaniste, une espèce d'humanisme comportemental, dans laquelle le bien était ce qui était bon pour l'homme, et le mal ce qui était mauvais pour l'homme. Il ne s'agissait pas vraiment d'un absolutisme axiologique mais d'un nouvel humanisme, qui prenait en compte la relativité culturelle et historiques des événements.

Je crois que cette partie philosophique était la plus pauvre du livre, étant donné que la philosophie n'avait jamais été mon fort. Les parties psychologiques étaient bien meilleures. L'explication des programmes de renforcement, autant les simples -raison fixe, raison variable, intervalle fixe, intervalle variable- que les multiples, composés, conjonctifs, etc..., je crois que c'était assez bien. En tous les cas, il y avait de nombreux exemples pratiques. Dans le livre se trouvaient des relevés d'enregistrement, on montrait comment faire des lignes de base, simples et multiples, comment enregistrer des comportements, comment les catégoriser en groupe. En parlant de renforcement, on insistait sur l'importance d'être contingent dans leur application; on parlait de renforcements physiques, symboliques, sociaux, internalisés. L'objectif était un homme adulte et mature, psychologiquement, qui œuvrerait avec le renforcement unique de sa propre satisfaction et de l'assurance d'être en train d'agir en accord avec les objectifs de la nouvelle société.

La discipline était planifiée avec la base des explications que l'on donnait à l'enfant, et, évidemment, avec une base de renforcements. On insistait sur l'importance de raisonner avec l'enfant, de lui expliquer les causes et les conséquences des choses. L'obéissance devait être internalisée, l'enfant devait vouloir faire ce qu'il devait faire. Ce conditionnement me demanda quelques semaines de réflexion, mais je crois que finalement je l'expliquai bien. L'obéissance devait surgir de l'intérieur de l'enfant et non de pressions externes, de conséquences aversives s'il n'obéissait pas. En étant dans le même contexte social, l'enfant et les parents devaient arriver aux mêmes conclusions. La discipline n'avait pas de quoi être un problème.

L'enfant devait avoir du temps libre, pouvoir jouer, s'exprimer, parler, faire ce qu'il voudrait, courir dans le jardin, déranger la maison, jeter ses jouets au plafond. Il est évident qu'il devait ensuite tout remettre en ordre. J'insistai beaucoup sur cette expression des émotions, sur cette "liberté" (un autre mauvais terme!) de l'enfant. On croit généralement que le conditionnement

implique des chaînes que l'on met aux gens, ainsi que la privation de liberté et d'autodétermination. Au contraire, je voulais les enfants les plus libres et spontanés, qui parlent, crient, expriment leurs émotions et qui aient une enfance heureuse et riche en expériences.

Ces nouveaux enfants, qui voudraient faire ce qu'ils devaient faire, seraient des enfants joyeux et créatifs, dont la nouvelle société allait développer les potentialités. Comme la nôtre était une société égalitaire, il n'y avait pas de classes sociales (nous étions dans le processus de les abolir), et tous devaient pouvoir arriver très haut, dans les sciences, dans les arts, dans leur réalisation comme êtres humains.

Une norme pratique d'éducation fut de demander aux parents qu'ils planifient de passer tous les jours au moins une heure avec leur enfant. Je donnai à cette norme le nom de "l'heure de Pedrito", semblable à un nom qui avait été proposé par un psychologue panaméen distingué. L'heure de Pedrito était planifiée à l'intérieur du programme d'activités quotidiennes, de la même manière que l'on planifiait l'heure de manger, de dormir, d'aller au travail. Durant cette heure, on parlait avec l'enfant, on l'écoutait et on faisait des plans ensemble. Son objectif était de socialiser le petit, le transformer en un être humain par le biais du contact avec d'autres êtres humains (ce qu'on appelle le processus d'"humanisation"); il n'y avait rien de spécifique à lui enseigner, seulement être avec lui. Je crois que l'heure de Pedrito fut une grande idée, et j'espère qu'on lui a donné l'importance qu'elle mérite.

6.

La réforme du calendrier

Un des projets qui surgirent directement de Monsieur le Président fut la réforme du calendrier. Il écrivit lui-même le projet, et me le passa pour que je fasse partager au Groupe des Dix.

-Le Panama est un beau pays -disait Martin- un des pays les plus importants du monde. Le fait de posséder des côtes sur deux mers, d'avoir le plus grand canal transocéanique, d'être un mélange de races -la race cosmique de Vasconcelos- fait de nous le coeur de la planète. C'est un pays merveilleux, que j'aime beaucoup. Et il est temps que le Panama montre quelque chose au monde, quelque chose de nouveau et d'important, comme notre expérimentation de réforme sociale, basée sur l'idéologie socialiste et sur la technologie de la psychologie scientifique. Dans cette réforme il y a un aspect qui m'a intéressé, c'est la réforme des mois, des jours, des heures, de la journée de travail et de l'époque des vacances. Je veux que nous adoptions un nouveau calendrier au Panama et que nous le soumettions ensuite aux Nations Unies, pour que l'on envisage que le monde entier l'adopte.

Dans le projet de Martin, les mois changeaient, il n'étaient plus 12 mais 10, chacun de 36 jours. Chaque mois portait le nom d'un grand homme de l'histoire et pas d'une divinité grecque ou romaine. Martin présenta une très longue liste d'hommes fameux, pour que nous choissions les 10 qui allaient donner leur noms aux mois de l'année. Chaque semaine avait à son tour 6 jours, au lieu de 7, et chaque jour portait le nom d'un grand homme.

Les heures du jour changeaient, et au lieu de dire "cinq heures du matin" à l'heure à laquelle le soleil se levait tous les matins, nous disions "une heure"; et de là on commençait à compter, de manière continue, les 24 heures de la journée. Avec le nouvel horaire quelqu'un commençait à travailler à 3 heures et pas à 8 heures du matin comme nous le faisons à l'époque.

Il n'y avait aucune réforme de caractère véritablement astronomique, de sorte qu'appeler le projet de Martin réforme du calendrier n'avait pas beaucoup de sens. Mais il aimait toujours les grandes idées, et nous préférons donc, au cours des réunions du Groupe des Dix dans lesquelles le projet était analysé de manière exhaustive, continuer de parler de "réforme du calendrier".

Il y avait un point intéressant et étrange, en relation avec le jour libre ou plutôt avec notre dimanche. Chaque mois comportait 36 jours, soient 6 semaines, chacune comptant 6 jours (six fois six, trente-six). Le projet prévoyait que les gens travaillaient cinq jours et se reposaient une journée. Le point intéressant était que ce repos changeait: tout le monde n'avait pas le "dimanche" libre, mais certains groupes avaient le "lundi", d'autres le "mardi", etc... De cette manière, la société ne se paralysait pas, comme c'était le cas dans les autres pays durant les jours chômés. Il y avait deux alternatives pour faire cela: l'une était de procéder par professions et occupations (les médecins le lundi, les maçons le mardi, etc...). L'autre alternative était de procéder par zones de la ville: la zone 1 (par exemple, la zone postale 1) avait le lundi libre, la zone 2 le mardi, etc... Les deux alternatives étaient dans le projet, mais Monsieur le Président disait clairement qu'il préférait la

seconde, celle qui offrait un jour libre qui variât selon la zone de la ville; cela, bien entendu, pour raisons pratiques.

-Les Français du temps de la Révolution menèrent à terme une réforme comme celle-là en ce qui concernait le nom des mois -dit une de mes amies, Mercedes, l'une des conseillères de Monsieur le Président. Mercedes était professeur d'école maternelle, elle avait un âge indéfini entre 30 et 40 ans, et possédait une immense culture, réellement enviable.

-Je crois que cette réforme a échoué -ajoutai-je.

-Oui, en effet, bien que les noms des mois soient conventionnellement idiots, et de même pour les noms des jours, l'habitude existe déjà, il y a une histoire écrite que l'on ne peut changer, etc... Par exemple, si l'Amérique a été découverte le 12 octobre 1492, nous ne pouvons pas dire aujourd'hui que c'était le 12 Goethe 1492. Et Monsieur le Président ne voudra-t-il pas changer aussi les années? Ce serait encore pire, David! Toi, qui es l'enfant chéri du président, convainc-le qu'il s'agit d'une idée absurde. Imagine un changement plus radical de calendrier, de telle manière que l'histoire commence le jour où Martin L. Rey a pris le pouvoir dans cette petite république équatoriale et a décidé de changer le monde. Le reste serait "avant" la Nouvelle Ere. Tu imagines le casse-tête des livres d'histoire?

-Mercedes, tu as raison, mais je crois que Monsieur le Président n'a jamais pensé à changer les années. L'idée des mois et des semaines ne me paraît pas si absurde. Et je dois te confesser que l'idée d'une journée libre par semaine, qui change selon l'occupation ou la zone de la ville où l'on vit, me paraît réellement attrayante.

-Une année de 10 mois, un mois de 36 jours, et une semaine de 6 jours, desquels 5 sont travaillés et un férié... Hum... Le problème est que le Panama n'existe pas au milieu du vide, et une réforme comme celle-là est absurde à moins que le monde entier ne l'accepte, ce qui ne va pas se produire. Il y a un autre point: les 10 mois donnent 360 jours par an, de sorte que ton ami le président aura 5 jours de trop (et en cas d'années bissextiles, 6 jours). Que pense-t-il faire avec ces jours supplémentaires?

-Je suppose que ce seront des vacances collectives. Même si en réalité cela s'oppose à sa politique de maintenir le pays en fonctionnement à toute heure, y compris les dimanches. Je suppose que ces jours auraient une finalité spéciale. Mais je me souviens! C'est dans le projet, tu l'as lu entièrement? Ces jours seront pour la *méditation*. Ça m'a semblé très bizarre quand je l'ai lu. Ça dit que nous aurons une espèce de "retraite intellectuelle" (comme les retraites spirituelles des moines), pour planifier l'année suivante, pour faire le bilan des activités, des réussites et des échecs de l'année antérieure. Ce sera une époque d'évaluation nationale. Martin insiste sur ce que les gens ne pensent pas, ne planifient pas, n'ont pas le temps pour réfléchir. En accord avec le fait qu'il n'y ait que cinq jours dans le nouveau calendrier qui s'ajoutent aux dix mois, cinq jours de "solde", à la fin de l'année, avec la finalité de penser. Je suppose que cette "méditation transcendante", les gens l'utiliseront pour aller en vacances à la plage et pas pour réfléchir sur l'année qui s'en va et sur celle qui arrive.

-Oui -observa Mercedes- dans n'importe quel programme scientifique il est nécessaire d'évaluer les résultats, de faire une évaluation permanente, critique, avoir un *feedback* sur ce qui est en train de se passer. Si cette société est une société scientifique, et plus encore, si nous la basons sur l'analyse expérimentale du comportement, cette évaluation est d'importance vitale.

-De sorte que ce ne sera pas de la simple méditation, à la maison. J'ai de la sympathie pour les gens qui font un examen de conscience chaque jour, qui méditent dans la solitude de leur foyer, et planifient le jour suivant avec soin. Au Panama, nous allons le faire au niveau national! Je pense que le plus approprié pour ces cinq jours supplémentaires que comportent chaque année est d'organiser des groupes de discussion, à tous les niveaux, dans les quartiers, dans la campagne, dans les usines, pour étudier les rapports du gouvernement, critiquer les résultats atteints et planifier l'étape suivante. De cette manière, notre peuple aura une participation active dans le processus de changement. Il est très important que tous considèrent cette immense réforme sociale comme la leur, qu'ils soient impliqués dans les améliorations qui sont menées à terme, qu'ils ne croient pas qu'il s'agit de quelque chose d'imposé par Monsieur le Président et ses conseillers.

-Mon cher, tu parles avec un enthousiasme contagieux! D'aucuns diraient que tu es impliqué vitalement dans la transformation psychologique et sociale du pays.

-Bien sûr que oui, je le suis à l'évidence. Je ne parle généralement pas beaucoup, mais tu es très stimulante, Mercedes.

Nous rîmes un moment, et ensuite nous discutâmes de la liste des grands hommes que Martin avait proposé pour donner leur nom aux mois et aux jours de la semaine. Elle incluait des philosophes

comme Socrate, Platon et Aristote, de "ce côté", c'est à dire de la culture occidentale; Confucius et Lao Tseu, de l'"autre côté"; des hommes d'état comme Churchill et De Gaulle; des guerriers comme Attila; des scientifiques comme Einstein et Newton; des écrivains comme Thoreau et Oscar Wilde; des leaders religieux de différentes croyances, comme Jésus et Bouddha; des gens d'hier et d'aujourd'hui, des hommes et des femmes, mais avec une nette prédominance d'hommes.

-L'histoire a été faite par une centaine d'hommes et une douzaine de femmes -me répondit Martin quand je lui commentai le manque de femmes dans sa liste-. De toutes façons j'ai inclus les plus grandes femmes de l'histoire, comme Catherine de Russie, la reine Victoria d'Angleterre, Marie Curie et les soeurs Brontë. J'espère que dans la liste définitive nous laisserons au moins une femme. Nous devons réduire les noms jusqu'à arriver à 16; 10 pour les mois et 6 pour chaque jour de la semaine.

-Comte a essayé quelque chose de similaire, et la Révolution Française a tenté de faire la même chose.

-La liste de noms de Comte était tout simplement stupide! Il en va de même pour les noms ridicules que les révolutionnaires français ont donné aux mois de l'année. Mais nous allons n'allons rien faire de tel. Nous sommes en train de choisir les personnes les plus remarquables de l'histoire pour baptiser les mois de l'année et les jours de la semaine. Qu'est-ce que la planète a produit de plus important? Sans aucun doute, ses grands hommes. Ils ont fait l'histoire et ont changé le monde.

Je ne voulus pas lui objecter que les historiens d'aujourd'hui préféreraient dire que le "zeitgeist" ou esprit du temps est la cause des changements sociaux, et non les grands hommes; que pour les philosophes de l'histoire, les découvertes sont inévitables, ainsi que les inventions. Le rôle de l'homme comme artifice de l'histoire est en apparence, mineur par rapport à ce qu'en pensent les profanes en la matière.

-Nous allons éliminer du calendrier Mars, Vénus, Junon et autres divinités, et mettre à leur place des hommes de chair et d'os, qui ont lutté pour améliorer la vie de leurs compagnons de voyage et pour déchiffrer les mystères de l'univers.

La question des noms des mois donna lieu à de nombreuses discussions dans le Groupe des Dix, et entre les différentes commissions. La discussion se déroulait à moitié sur le ton de la plaisanterie, étant donné qu'au fond personne ne croyait que Monsieur le Président n'oserait changer le calendrier. Mais il osa. Il le changea, malgré l'insistance de mon amie Mercedes qui disait qu'un changement comme celui-là était impossible à moins qu'il ne se fisse à échelle mondiale, et qu'un pays n'existe pas dans le vide, et enfin...

-Pense par exemple aux voyages -me disait Mercedes-, dans les itinéraires d'avion, qui se font pour le monde entier, on trouve les heures et les jours. A présent, comment vont-ils faire avec nous? Ici les vols n'arriveront pas un vendredi à 11 heures du matin, mais le jour de Platon à 6 heures. Impossible, simplement impossible!

Monsieur le Président donna les noms aux mois, mais eu le bon sens de ne pas le faire avec les jours de la semaine. Je ne sais pas ce qui lui a pris. Les jours de la semaine eurent des lettres à la place, de A à F: Lundi fut le jour A, mardi le jour B, etc... De plus, il y eut une période de transition, pendant laquelle on utilisait la terminologie ancienne et la nouvelle, mais en insistant sur la nécessité d'apprendre la nouvelle.

La liste finale de noms pour les mois de l'année fut définie par Monsieur le Président, étant donné que nous, ses assistants, nous ne parvenions pas à nous mettre d'accord. Sa liste laissa tout le monde insatisfait, mais nous sortit d'interminables discussions, la majeure partie sans grand fondement. Les 10 mois de l'année eurent les noms de Lao Tseu, Moïse, Jésus, Socrate, Léonard, Darwin, Marx, Marie Curie, Freud et Einstein.

-Trop de leaders religieux -commenta Mercedes-. Trop de scientifiques. Il n'y a personne du Moyen-Âge, il n'y a aucun Arabe. Et qui va me dire que Freud mérite d'être ici? Tu n'y crois pas, n'est-ce pas?

-Monsieur le Président voulait inclure Skinner, mais ç'aurait été trop! Nous sommes en train de faire une société skinnérienne, et par-dessus tout nous élevons Skinner aux hauteurs cosmiques, en remplaçant le nom d'une divinité grecque par son nom... Non, Mercedes, nous serions la risée du monde entier. En revanche inclure Freud est une bonne chose, il est une figure historique, avec laquelle on peut être d'accord ou pas, mais enfin il fait partie de notre civilisation. Je crois que la liste n'est pas si mal. Elle inclut différents domaines, des gens de différentes époques et de différents pays, des penseurs de diverses orientations, il y a Marx et Jésus. Non, je crois que Martin y a beaucoup réfléchi, avant de proposer cette liste définitive.

-Tu le défends toujours. En tous cas, quoi qu'il se passe, je crois que nous allons être la risée du monde pour avoir eu l'audace de changer le calendrier!

7.

Le travail.

Changer le nom des mois et leur longueur fut quelque chose de valeur nominale, qui occupa les premières pages des journaux du monde entier, mais véritablement qui ne conduisit pas à trop de conséquences immédiates. En revanche ce fut le cas de la réforme du travail, qui impliquait un jour libre par semaine, différent selon la zone de la ville où l'on vivait.

La capitale se divisait en zones, et il en était de même pour les autres villes du pays. Dans tous les cas il fallait qu'il s'agît de nombres divisibles par 6; une ville comportait 18 zones, une autre 12, une autre encore 24. Les gens prenaient leur journée libre sans que la ville se paralysât, comme cela arrive dans le reste du monde durant les jours chômés. Ici, dans notre nouvelle société, le commerce ne s'arrêtait pas, les industries continuaient de fonctionner tout le temps, on pouvait toujours trouver un médecin ou un dentiste, peu importait le jour; si les dentistes de notre zone prenaient leur journée libre, il suffisait d'aller dans une autre zone de la ville. De même si nous désirions une chemise ou une paire de chaussures.

Les gens aimaient beaucoup cela. C'était novateur et curieux, cela avait l'attrait de l'inconnu. Seuls quelques vieux sceptiques regardèrent le nouveau système avec méfiance et assurèrent qu'il ne pouvait fonctionner. Pour la majeure partie de la population ce fut une réforme qui attira leur attention et fut bien reçue par l'essentiel des gens.

Des méfiances majeures révélèrent un autre aspect, qui impliquait une réforme en profondeur du système de travail. La commission *ad hoc* se basa sur des statistiques et des données de la Commission de l'Economie, pour proposer une semaine de travail avec horaire flexible. Tous avaient à travailler 40 heures par semaines (5 jours travaillés, normalement de 8 heures chacun), mais ils pouvaient organiser ces heures comme ils aimaient le mieux. L'on pouvait travailler seulement 4 jours au lieu de 5, si l'on arrivait à accomplir les 40 heures obligatoires en 4 jours; dans ce cas l'on aurait le jour férié de son quartier, ainsi qu'un autre, de son choix.

Les horaires flexibles étaient difficiles à organiser dans les petites entreprises, de peu d'employés. En revanche, dans les grandes entreprises c'était facile à faire, à partir du moment où c'était planifié: la secrétaire A ne vient pas le lundi, la B ne vient pas le mardi, etc... Dans les entreprises avec une seule secrétaire, ces changements furent plus complexes et requièrent une reprogrammation. Il y eut des sites où l'on fit pression pour que se maintinssent les 5 jours de travail de 8 heures chacun. De plus, les chefs avaient des difficultés à organiser leur horaire flexible, contrairement à ce que l'on pourrait penser.

En faisant des enregistrements du comportement dans les règles de l'art, de ligne de base multiple, on découvrit que le lundi et le vendredi étaient les jours les plus occupés. Dans la nouvelle terminologie, le jour A (lundi), et le jour E (vendredi, veille du jour férié F) étaient les plus actifs. Dès lors, on chercha à prendre cela en compte pour les horaires flexibles. De même, il y avait un laps de temps plus occupé que les autres, entre 10h et midi dans l'horaire antérieur (de 5h à 7h dans le nouvel horaire, qui commençait au lever du soleil, c'est à dire, au moment qui était auparavant 5 heures du matin). Dans cette intervalle de temps, les jours A et E se menaient à terme la majeure partie des transactions commerciales, les rendez-vous professionnels, les activités de diverses natures. La planification devait donc se faire en prenant cela en compte.

-Je crois que 40 heures par semaine, c'est trop -dit Martin dans une réunion avec la Commission de Travail-. Dans les activités routinières et aliénantes, qui sont la majorité, travailler 40 heures est excessif. Il ne reste pas de temps pour rien à un ouvrier ou à une secrétaire, absolument rien, excepté pour travailler.

Un des experts en temps et mouvements de la Commission de Travail insista sur ce qu'un travail routinier bien appris, avec les conditions de lumière adéquates, la technologie adéquate, n'était pas une activité ennuyeuse, elle consommait peu d'énergie, et la personne en question n'avait pas à prendre beaucoup de décisions...

-Qu'est-ce qui reste à cette personne? En quoi se transforme la vie? Un ouvrier est un appendice de la machine qu'il manœuvre. Une secrétaire est réellement un appendice de sa machine à écrire et de son classeur. Nous voulons des gens libres et autonomes, qui travaillent peu et aient beaucoup de temps pour se consacrer à leurs enfants, à leurs conjoints, à la culture de leur esprit, à l'art et à la science. L'objectif est une semaine de 20 heures et pas de 40.

-Toutes les études de la Commission de l'Economie indiquent que c'est impossible, Monsieur le Président.

-Je le sais. C'est impossible *maintenant*. J'espère que ça ne le sera pas pour longtemps. Il faut augmenter la production, et cela veut dire travailler plus, et pas réduire à la moitié la journée de travail. Je le sais, je le sais, j'ai lu le projet de la Commission de l'Economie, qui entre parenthèses me paraît comporter de nombreux défauts. Je pense que la Commission de l'Economie est la moins forte de toutes celles qui composent la Planification Nationale.

-C'est donc par l'économie que nous échouons? -demandai-je timidement.

-Nous n'échouons en rien! Tout marche très bien. Je n'accepte ni les critiques, ni les reproches. Cette société est la plus grande expérimentation tentée par l'homme! L'expérimentation la plus...

Monsieur le Président se tut quand il remarqua mon visage sérieux et attentif. Je ne voulais pas qu'il répât son sermon, puisqu'en fin de compte nous l'avions déjà entendu des douzaines de fois pendant l'année écoulée.

Mais le fait était que quelques compagnies étrangères avaient quitté le pays et que d'autres menaçaient de le faire. De nombreux capitaux importants s'étaient échappés, bien qu'ils n'eussent pas emporté leurs usines ni l'argent qu'ils avaient dans le pays. Cela était triste, que les gens ne comprissent pas les potentialités du nouveau système, et préférassent partir à l'étranger pour observer de loin les changements sociaux, sans y prendre une part active.

Mais l'économie marchait, et dans le projet de la Commission le phénomène était pris en considération, que les compagnies étrangères s'en allaient et que les capitaux nationaux essayaient de s'échapper. Monsieur le Président n'avait pris aucune décision à propos de ses opposants, et qui voulait sortir du pays pouvait le faire sans problème; mais il ne pouvait emmener ni son argent ni son entreprise.

-La réforme du travail est psychologique et économique -dit l'un des experts-. Nous nous basons sur tous les principes et lois de l'apprentissage pour motiver les travailleurs, les stimuler et contrôler leur rendement. Les efforts extrinsèques nous intéressent, l'argent, par exemple, et aussi les intrinsèques, comme les satisfactions personnelles. Le plan à long terme comporte de réduire l'importance de la motivation extrinsèque et de la remplacer par la motivation *intrinsèque*. Bien que, comme vous le savez, il faille bien manger.

-Le paiement -continua un autre des experts de la Commission de Travail- se fera sur la base des *programmes de renforcement*. Pas de manière aléatoire mais de manière contingente. On remplacera les programmes actuels (qui sont basiquement à intervalle fixe, en payant tous les 15 ou 30 jours), par des programmes de raison fixe, dans lesquels on gagne en fonction de ce qu'on travaille. Celui qui travaille plus gagne plus. On contrôlera l'ambiance de travail et on essaiera de la rendre la plus attractive possible. La tâche doit être agréable, avoir un sens pour celui qui la réalise. Travailler doit être fascinant, et cesser d'être simplement une manière de ne pas mourir de faim...

-Ou de ne pas mourir d'ennui... -ajouta un autre expert.

-Exactement. Les gens travaillent pour de nombreuses raisons, et nous allons faire des programmes de motivation qui soulignent les aspects positifs du travail. Un aspect important est *l'appui émotionnel* reçu du groupe, puisque travailler est une *activité sociale*; nous travaillons avec d'autres personnes, pour d'autres personnes. Et les stimulus les importants pour l'être humain sont les autres hommes, et non les choses physiques.

Quand j'étais étudiant aux Etats-Unis, j'ai toujours trouvé étrange l'énorme importance que l'on donnait à l'argent dans ce pays. On disait que l'on travaillait pour l'argent, presque exclusivement. Pourtant, les gens qui avaient suffisamment d'argent travaillaient aussi, et les études contrôlées que faisaient les psychologues industriels démontraient que ce n'était pas vrai, que les gens travaillaient pour une grande quantité de raisons, l'argent étant l'une d'entre elles, mais pas la plus importante. Les gens travaillent pour donner un sens à leur vie, pour occuper leur temps, pour satisfaire aux nécessités d'indépendance, de statut et de réussite; ils travaillent parce qu'ils se sentent bien avec leurs compagnons de travail. Ils travaillent pour être actifs, pour être bien acceptés par leur communauté, ils travaillent pour de nombreuses raisons.

-Je veux éclaircir un point -dit l'expert qui avait parlé auparavant, reprenant son raisonnement-. Différents programmes de renforcement seront appliqués pour différentes activités. J'ai dit avant que nous allons donner plus d'importance aux programmes de raison fixe et non d'intervalle fixe, mais en réalité ce que nous allons faire est élaborer des programmes pour chaque situation spécifique; la majorité des programmes de renforcement seront complexes, multiples, conjoints, entrelacés, etc...

-Et l'abolition de l'argent? -demanda Martin impatientement.

-Oui, Monsieur le Président, c'est l'un des chapitres du projet. Je crois que cela va être difficile d'abolir l'argent, et en tous cas il ne semble pas que nous le fassions durant les 5 premières années. Il se peut que nous l'atteignons plus tard.

-Cinq ans! C'est trop, c'est trop... Remplaçons l'argent par des bénéfiques, pour le logement, la santé, l'éducation...

-La santé et l'éducation, nous les avons déjà rendues gratuites -lui rappelai-je- et le logement, nous les concédons à des prix réellement dérisoires. L'une des rubriques dans lesquels nous investissons la majeure quantité d'argent est le logement pour les strates les plus pauvres de la population.

-Oui, je le sais. Et je n'aurais pas pensé que nous aurions à dépenser une telle quantité d'argent pour donner un logement à chaque famille qui en avait besoin. Où vivaient les gens, avant? Sous une pierre! A présent ils ont des maisons, ou ils sont train de l'acquérir, et cela ne leur a presque rien coûté.

-A nous, ça nous a coûté beaucoup, Monsieur le Président. C'est l'un des projets que nous aurons à évaluer très soigneusement, durant les jours de méditation, à la fin de l'année.

Une des réussites les plus importantes du nouveau gouvernement avait été d'en finir avec le *chômage*, qui était auparavant de 8% dans le pays, et plus encore si l'on considérait le sous-emploi. Le nouveau système social avait donné du travail à tout le monde, il avait créé de nombreux postes au gouvernement puisque les plans nécessitaient une énorme quantité de gens pour aider à leur application. En plus des charges gouvernementales, à tous niveaux, de nombreux postes s'étaient aussi créés, décourageant l'automatisation dans les usines et les entreprises. L'urgence était que chacun obtînt un travail, pas que l'entreprise comptât sur les équipements techniques les plus modernes et sophistiqués, dans lesquels une machine fait le travail de 10 hommes ou plus.

D'où sortait l'argent pour payer ces nouvelles charges, spécialement celles du gouvernement? Irions nous tomber dans le piège du capitalisme, à mettre en circulation de l'argent sans réserves pour pouvoir payer tous ces nouveaux employés? J'avais lu des choses sur le dilemme chômage-inflation, qui me faisait très peur: si l'on contrôle l'inflation le chômage augmente, si l'on diminue le chômage, l'inflation croît. Nous avons opté pour mettre un terme au chômage. L'économie centralisée pouvait théoriquement contrôler tous ces facteurs; c'est du moins ce que disaient les livres soviétiques qui défendaient ce que nous appelions le "capitalisme d'état", en opposition au capitalisme individuel.

Dans une société aussi planifiée et contrôlée que la nôtre, sans aucun doute, l'économie devait être fondamentalement aux mains du gouvernement. On ne devait rien laisser au hasard. L'économie était trop importante pour la laisser aux mains des économistes.

8.

La Chine ou l'URSS?

Personne ne sait pourquoi les Etats-Unis n'aimaient pas ce qui se passait dans notre pays. Et eux ont toujours pensé qu'ils devaient donner leur avis sur ce qui se passe dans tous les coins du monde, qu'on leur demande de le faire ou non. Ce qui est sûr, c'est que le le gouvernement des USA démontra une "préoccupation profonde" devant les changements sociaux accélérés que nous menions. En quelques années nous avons mis un terme au chômage, nous avons socialisé la médecine, pratiquement éradiqué l'analphabétisme, donné à manger à tout le monde. Ça sonnait mal, ça sonnait comme du communisme. Mot terrible. De plus, le gouvernement insistait sur ce que son point de repère était une espèce d'*humanisme socialiste*, ou *socialisme humaniste*, comme on voudrait. Les compagnies nord-américaines avaient décidé d'abandonner le pays, créant une confusion et un bouleversement immenses dans l'économie nationale. Nous étions presque en banqueroute quand les entreprises nord-américaines partirent. Moi qui n'avais jamais compris grand-chose en économie, je me rendis compte du pouvoir réel qu'à l'argent dans le monde. Nous étions au bord de l'abîme, de la rupture, et notre réforme sociale échouait presque, seulement parce que les grands capitalistes de Wall Street suspectaient que le pays pouvait se transformer en une deuxième Cuba!

Il semble qu'à Moscou et Pékin, la même idée surgît. Dans l'intervalle de quelques mois nous reçûmes des délégations "non officielles" de Chine et d'URSS, qui voulaient visiter la nouvelle expérimentation du Tiers-Monde, voir ce qui se passait dans notre patrie tropicale. La différence entre

cette réforme sociale et les autres tentées dans divers pays, était que nous nous basions *sur la science*, spécialement sur la science du comportement humain. Nous pensions que la révolution commence avec l'enfance, avec les pratiques d'éducation des enfants. Nous donnions une importance énorme aux *facteurs psychologiques* dans la production, dans la prise de décisions sociales, dans le sens des engagements dans les changements et les réformes. Nous voulions changer la famille, la sexualité, le travail. C'était une révolution plus profonde, plus vitale, plus durable.

La commission de Chine arriva en premier. Elle était composée d'une douzaine de fonctionnaires très aimables mais peu expressifs, qui partirent de Pékin pour le Panama via les Nations Unies. Ils restèrent un moment à New York et ensuite arrivèrent à Tocumen. Monsieur le Président et ses hommes de confiance, moi entre autres, étions à l'aéroport pour les recevoir.

-Je ne sais rien sur la Chine -nous confessa Monsieur le Président, à Mercedes, à Eduardo, le chargé de communications, et à moi-. Je sais seulement que c'est un pays gigantesque, qui parle mandarin, et qui a eu un homme comme Mao, qui a réussi à faire que son pays passe de l'âge des cavernes à l'âge atomique, en deux décennies. Je sais aussi qu'ils se battent contre l'URSS et les Etats-Unis et qu'ils considèrent une troisième guerre mondiale comme inévitable. Je me rappelle également que leur appréciation de Confucius et Lao-Tseu change avec le gouvernement, et que ce n'est généralement pas très positif. Mais Mao, lui, c'était vraiment un grand homme! C'est incroyable qu'il ait pu exister une personne comme ça! Je me souviens de ses luttes, ses succès, la manière dont il a organisé le pays. Quand la Chine a annoncé qu'elle avait la bombe atomique, nous leur avons tous tourné le dos, comme nous avons fait quand l'URSS a lancé le premier spoutnik! Des pays ruraux, des pays pauvres et sous-développés comme la Chine et l'URSS ne pouvaient parvenir à réaliser de tels exploits!

-Aujourd'hui personne ne les considère ni pauvres ni sous-développés -observa Eduardo-, au contraire, ce sont deux des pays les plus avancés industriellement et technologiquement du monde. Ils se sont chargés de faire des changements sociaux, et ils l'ont montré au monde quand le moment est venu de le faire. Je crois que leur système de planification n'a été égalé par aucun autre pays.

Quand l'avion qui amenait la commission chinoise allait atterrir, personne ne savait à quoi s'attendre. Les Chinois arrivèrent, parlèrent tout le temps dans un Espagnol correct, -chose qui nous surprit et nous plut beaucoup-, et même avec l'accent des Caraïbes. Incroyable, ce que fait la politique internationale!

Nous visitâmes avec eux les écoles, les usines et les services de santé. Nous leur montrâmes les projets de logement, les plans d'augmentation industrielle, et nous parlâmes de la réforme de la famille. Mercedes voulait leur parler des changements que l'on planifiait d'appliquer dans des domaines plus controversés et complexes comme la sexualité. Mais Monsieur le Président fit remarquer que les Chinois avaient la réputation de puritains et de pudibonds, et qu'ils allaient en conséquence penser que sous les Tropiques nous étions une bande de libertins sexuels, et que cela allait faire échouer la visite. De sorte que nous leurs montrâmes seulement les succès qui pouvaient les impressionner -pour leur en mettre plein la vue-. Nous ne leur montrâmes pas les choses qui auraient pu les gêner. Ce que fait la politique internationale!

La réforme du calendrier les intéressa beaucoup, de même que les vacances à différentes époques de l'année et le jour férié en différents points de la semaine, selon la région de la ville où l'on vivait.

-Nous avons trouvé -expliqua Eduardo, notre expert en communications- que les gens se déplacent dans un cercle relativement limité, géographiquement. Leurs enfants vont à une école pas trop loin de la maison, et eux vont chez le médecin et le dentiste qui se trouve près de leur maison ou de leur travail. Ainsi, tous les gens de la zone 4, par exemple, pourront prendre leur jour de repos à la fois, y compris les usines, les services professionnels, les écoles et les résidences.

-C'est la même chose avec les vacances annuelles -continua-t-il-, elles sont prises à différentes époques de l'année. Avant, tout le monde allait à la plage en décembre et les hôtels ne pouvaient héberger autant de gens, le service était déficient, et cela menait à la paralysie du pays pendant cette période. Quelque chose comme ce qui arrive en France et en Espagne au mois d'août, où les gens disparaissent des villes et les abandonnent aux touristes.

Les Chinois sourirent mais ne dirent rien. Sans doute, notre réforme sociale s'était centrée sur des choses "peu importantes" du point de vue des Chinois, comme la famille, les enfants, les facteurs psychologiques du travail et de la récréation. Les grands problèmes économiques et idéologiques, nous ne les avons pas expliqués. Il était possible qu'ils pensassent que la réforme sociale était incomplète et de portée limitée.

-Le pays fonctionne 360 jours par an, sans aucune interruption. Les 10 mois, de 6 semaines chacun, sont intégralement occupés, et cela a eu une répercussion très positive sur la production - expliquai-je.

-Et les 5 ou 6 jours de l'année qui restent? -demanda l'un d'entre eux, parlant castillan comme s'il était né à Panama ou Colon et non à Pékin.

-C'est pour la méditation -expliquai-je, me sentant quelque peu mal à l'aise de devoir le faire-. Les gens se réunissent dans les usines, les écoles, les théâtres, les maisons et évaluent l'année qui se termine, et font des plans pour l'année qui arrive. Le gouvernement envoie annuellement des rapports de ses succès et de ses échecs, pour que les gens les analysent...

Martin me regarda, et je remarquai qu'il ne lui plaisait pas que je mentionne que nous avions également eu des échecs. Et que les rapports annuels le reflétaient.

-Il n'est pas nécessaire que la méditation se limite aux rapports du gouvernement, -ajouta Mercedes-. Les gens peuvent méditer sur ce qu'ils désirent, bien que nous leur fassions des suggestions, à travers notre système de Communication Sociale. Mais nous voulons que la famille soit ensemble, qu'elle parle, qu'elle pense beaucoup, qu'elle résolve ses problèmes internes. A cette époque de méditation, un couple décide de se marier, un autre de divorcer, un autre d'envoyer son enfant dans une école spéciale. C'est une époque de redécouverte, d'introspection, et de silence. Je crois que la même chose se fait dans de nombreux systèmes, dans l'Islam si je ne suis pas mal informée.

Le système de santé et d'éducation était pareil à celui d'autres systèmes socialistes, et il n'intéressa pas vraiment beaucoup les Chinois. Dans les dernières réunions avec le groupe assistant le gouvernement, on parla vaguement d'une possible collaboration avec Pékin, pour aider à tirer profit des résultats de notre révolution, mais rien ne se concrétisa. Les Chinois s'en furent sans promettre rien de majeur. J'ai toujours pensé qu'avoir un pays américain qui dépendît d'elle et suivît son orientation idéologique intéressait beaucoup la Chine. L'URSS a pour elle Cuba, aux propres portes des Etats-Unis. Mais la Chine n'a personne en Amérique.

La visite de la délégation soviétique fut plus longue et les gens furent plus expressifs. Il y eut plus de questions, plus de réunions et plus d'explications. Parmi les experts soviétiques vinrent des hommes et des femmes qui étaient des descendants d'Espagnols qui avaient émigré en URSS après la guerre civile et s'étaient radicalisés là-bas. Quelques Cubains vinrent aussi.

Une nuit, alors que nous achevions une visite dans un centre d'entraînement de mères de substitution, dirigé par l'un des principaux psychologues nord-américains spécialiste de la stimulation précoce, centre qui avait beaucoup retenu l'attention des soviétiques, étant donnée la grande attention que l'on prêtait aux enfants en URSS, Martin paraissait fatigué et agacé.

-Je n'aime pas l'impérialisme des Cubains -me dit-il-. Regarde ce qu'ils ont fait en Afrique. Regarde comme le Panama les intéresse. Maintenant ils veulent être les "rédempteurs" du Tiers-Monde et se consacrent à "assister" les guérillas d'Afrique et d'Amérique Latine. Leurs agissements en Bolivie, en Angola, et dans tant d'autres pays, c'est réellement impérialiste et ça implique une ingérence dans les affaires internes desdits pays. Ils veulent étendre la révolution à la soviétique dans le monde, avec la même foi que celle avec laquelle les premiers chrétiens ont étendu la leur; ce sont les croisés du XX^e siècle, ces Cubains.

-Ils ont toujours eu la réputation de gens travailleurs et organisés. Ce qu'ils font, ils le font bien. Les Cubains qui ont émigré aux Etats-Unis ou à Puerto Rico ont rapidement progressé, ils se sont adaptés à leur nouvelle patrie et ont accédé à des positions importantes. Ils sont travailleurs, sérieux, économes, ils ne ressemblent en rien aux autres peuples des Caraïbes ni aux stéréotypes que l'on trouve sur les latino-américains.

-Je ne sais pas ce qu'ils attendent de nous. Leur attitude est réellement séductrice et conquérante, et c'est ce qui me fait bouillir de rage. En revanche, les Chinois ont été plus sérieux et discrets, ils sont venus observer et je suis sûr que bientôt je vais recevoir un programme d'aide technique bien structuré de leur part. Ces Russes et leurs amis Cubains sont plus bavards, ils promettent beaucoup et parlent beaucoup. Je crois qu'avant de venir dans les Caraïbes les Russes ne le faisaient pas, mais ils se sont adaptés à notre réalité géographique et culturelle. Ils ne me plaisent pas du tout. Je préfère les Chinois.

Les deux visites furent le motif de tension entre les dirigeants du pays. Notre commission de Communication, présidée par Eduardo, un jeune et dynamique ingénieur de communication spécialisé en Sociologie, suggéra que nous n'informassions pas la population à propos de ces visites, étant donné qu'il s'agissait de visites "non officielles". Je pensai qu'il était immoral de garder cette

information, mais Martin finit par être d'accord. L'information est dangereuse. La connaissance est le pouvoir, et en fin de compte nous prêtions attention à ce que disaient les experts. Notre société était une société scientifique. Si la nouvelle science de la communication sociale disait que diffuser la nouvelle de la visite des Chinois et des Russes dans les journaux, la radio et la télévision allait créer des attentes et des craintes chez les gens, que cela aurait de mauvais résultats, et qu'il était donc préférable de ne pas mentionner cette visite, alors nous allions suivre son conseil.

-Les Chinois n'ont jamais su que les Nord-Américains étaient arrivés sur la Lune, ou que Nixon avait visité la Chine, que très longtemps après les faits. C'est un principe de communication sociale important de prendre en compte les *conséquences* de l'information -expliqua Eduardo.

Je me dis que la liberté de la presse et la liberté d'information faisaient partie des Droits de l'Homme, et que seuls les gouvernements totalitaires, d'extrême gauche ou d'extrême droite limitaient de tels droits. Étions-nous en train de prendre ce chemin?

Les Chinois et les Russes envoyèrent des lettres courtoises de remerciements, et peu après arrivèrent des plans concrets de collaboration économique et sociale. Pour la Chine et l'URSS nous serions des outils précieux, nous étions en train de prendre de grandes décisions idéologiques, et eux pouvaient nous "aider" à les prendre. Pour la Chine il serait magnifique d'avoir Panama dans son orbite, maintenant que les Nord-Américains avaient abandonné le canal et que les industries gringas étaient parties en ébranlant profondément l'économie du pays.

Pour leur part, les Russes pouvaient nous sauver des Chinois et des Nord-Américains. En fin de compte Cuba était à une heure de vol de Tocumen et nous avions toujours eu grands respect et admiration pour la révolution cubaine. Si la Nouvelle Ere que Martin essayait d'implanter au Panama ressemblait à quelque chose, c'était à la révolution cubaine à ses débuts. En conséquence, bienvenue au club!

La réunion plénière de tout le Département de Planification Nationale, présidée par Monsieur le Président, dura plusieurs heures. Ce fut une réunion tendue et difficile, étant donné que nous prenions de grandes décisions, que personne ne savait comment elles allaient influencer sur notre futur. La Commission de l'Economie considérait que nous ne pouvions survivre seuls, que le monde actuel était interdépendant -comme Kissinger l'avait dit si souvent- et que par conséquent, au sortir de l'orbite nord-américaine il était nécessaire de nous allier aux Russes ou aux Chinois; l'opinion de la Commission était que les Russes offraient de meilleures garanties.

Nous avons tous étudié attentivement les propositions de la Chine et de l'URSS. Nous avons perdu le sommeil à force de penser au problème. Je crois que personne n'avait cessé de réfléchir profondément aux implications de ladite collaboration, au changement dramatique qu'allait représenter, pour notre histoire et pour notre culture, de cesser d'être pro-Nord-Américains et devenir pro-Soviétiques ou pro-Chinois. C'était un fait que "seuls", nous ne pouvions survivre, dans ce monde complexe et interdépendant des dernières décennies du XX^e siècle.

J'aurais voulu que nous fissions partie d'une grande Union Latino-Américaine, dont la capitale fût Mexico ou Sao Paulo. Mais ce marché commun avait échoué bruyamment, et les pays latino-américains étaient toujours plus séparés, au lieu de s'unir. Je ne voulais pas dépendre de Pékin ni de Moscou, mais plutôt de mes frères latino-américains. Mais ce n'était pas le sujet que nous discutons en cette matinée tendue, du mois de Darwin, à 6 heures du jour. La décision était à qui nous allions nous vendre: l'URSS ou la Chine.

Bientôt Martin acheva le long raisonnement qu'il était en train de faire. Il parlait depuis des heures (en cela il ressemblait à Fidel Castro, il adorait s'écouter parler, bien qu'il fût un orateur désastreux). J'avais perdu le fil de ce qu'il disait. Bientôt j'entendis qu'il s'exclamait:

-Ni Marx ni Jésus! Ni Lénine ni Mao. Nous allons exister seuls. Nous aurons notre propre économie et notre propre système. Nous n'allons pas dépendre de la Chine, de l'URSS ni des Etats-Unis. Nous serons une alternative sociale, un système différent, une nouvelle société, qui ne ressemble à rien de ce que l'homme a essayé jusqu'ici.

Les gens parlèrent et parlèrent. Finalement la discussion se termina parce qu'il était très tard -il était plus de 9 heures et il fallait déjeuner-. Monsieur le Président n'avait pas convaincu tous les membres de la Commission de l'Economie, mais il avait pris une grande décision: nous n'allions dépendre de personne. Nous allions répondre négativement à l'URSS et à la Chine et survivre seuls... Bien que nous eussions besoin des autres pour exister... Malgré l'interdépendance économique et politique des nations à ce moment de l'histoire.

La communication sociale

Les visites des délégations chinoises et soviétiques mirent sur le tapis le problème des communications, de la liberté d'information, du rôle que jouaient la radio, la télévision et les journaux de la Nouvelle Ere.

La Commission de Communication était dirigée par Eduardo Canton, une des personnes les plus proches de Monsieur le Président, et qui avaient collaboré le plus à la révolution sociale que nous étions en train de faire. Eduardo, Mercedes et moi étions sans aucun doute les personnes de confiance de Martin, et ses conseillers les plus immédiats. La Commission de Communication Sociale, comme elle fut dénommée après de nombreuses discussions, avait une importance extrême pour le pays et sa nouvelle société.

Bien que la science de la communication prenne des éléments de la sociologie, de la psychologie, de la théorie de l'information, ainsi que de l'ingénierie de systèmes, c'est une discipline avec son propre champ de travail et sa méthodologie propre. La place importante accordée à la psychologie, comportementale, de la Nouvelle Ere de notre histoire peut être très importante pour cette science et ses applications -expliqua Eduardo dans un rapport préliminaire envoyé comme document de travail à Monsieur le Président.

La première chose que fit la commission de Communication Sociale fut de mener à terme une analyse de contenu du matériel publié dans les journaux aux cours de plusieurs mois, avant le commencement de la Nouvelle Ere. On analysa des journaux pro-gouvernement et des journaux anti-gouvernement, des journaux sérieux et "à sensation". On fit également une analyse de contenu des enregistrements de radio et de télévision, y compris des feuilletons, des chansons, des publicités, et des autres matériaux relevant. Cela servit comme ligne de base à partir de laquelle commencer une réforme de fond et très transcendante des moyens de communication.

Les résultats de cette analyse furent dramatiques, terribles, désolants. Les journaux, la radio et la télévision transmettaient avant tout des nouvelles de crimes, des images de violence et de terreur, des messages à caractère sexuel dans lesquels la femme n'était qu'un objet de plaisir et de séduction pour le mâle. Les publicités étaient simplistes et répétitives, tentaient de fixer dans la mémoire des gens des messages à propos du meilleur shampoing, du magasin qui vendait des choses inutiles en dessous du prix, de la manière la plus adéquate d'avoir un teint jeune à 80 ans. Les chansons étaient spécialement ridicules et sans aucun message, excepté celui d'une femme qui abandonnait son homme pour partir avec un autre; dans les chansons ce message d'abandon et de solitude se répétait des milliers de fois, alors qu'en réalité, du moins dans notre culture latine, c'était l'homme qui abandonnait la femme (et non le contraire, dans l'immense majorité des cas).

-Il est curieux de penser que toutes ces chansons disent la même chose -faisait remarquer Eduardo-. Le message est toujours pareil. Elle s'en va et le laisse au fond de la solitude et dans l'abandon. "Dis-lui de revenir, de revenir maintenant, que le temps passe et que la vie s'écoule..." pourrait être la synthèse du message. Il se répète pratiquement dans toutes les chansons, de divers pays et de divers origines culturelles. Les chansons argentines, mexicaines, espagnoles, vénézuéliennes, toutes disent la même chose. Curieux, non?

-Tu voulais être chanteur, il me semble? -lui demandai-je indiscrettement.

-Bon, vieux, là n'est pas la question -répondit-il-. Oui, je voulais être chanteur et j'ai même sorti quelques disques "simples". Ça n'a pas été facile, il y a beaucoup de concurrence. En plus, ce qui m'intéressait, c'étaient les thèmes profonds et philosophiques, pas les balades simplistes et répétitives. Je n'aurais jamais pu avoir du succès comme chanteur, étant donnée ma propre structure de personnalité. C'est pour cela que j'ai étudié l'ingénierie, et que j'ai fait un post-doctorat en sociologie aux Etats-Unis.

-Mais il y a des chanteurs à message, spécialement politique, qui ont eu beaucoup de succès. Joan Baez, par exemple, que l'on entend encore malgré les années qui ont passé. Pense à Violeta Parra, aux chanteurs "sérieux" -dit Mercedes.

Nous étions tous les trois en train de prendre le café dans mon bureau, nous reposant un peu des travaux du jour, et discutant informellement de la tâche qui correspondait à la commission de Communication Sociale.

-Tu as entendu celle qui dit "une chanson ne pourra jamais arrêter la guerre"? Je l'aime bien, c'est la réalité -dis-je.

-C'est pour ça qu'il faut "chanter simplement pour chanter, sans motif de préoccupation". Mais non, sérieusement, on remplit la tête des gens de ces messages simples et répétitifs, absurdes,

déconnectés de la réalité. Les chansons nuisent et occupent beaucoup d'espace à la radio... Et dans l'esprit des gens. J'ai lu un jour que "l'esprit" des gens n'était rien d'autre que son contenu; pour l'homme moderne, comme pour le Peer Gynt d'Ibsen, la personnalité est comme un oignon, dont on découvre, en enlevant les pelures, qu'il n'y a rien en dessous. Les pelures sont les choses que l'on entend dire, ce qu'on lit, ce qu'on nous enseigne, ce que les autres attendent qu'on fasse, ce que l'on pense que les autres pensent... Enfin, qu'est-ce qu'il est? Rien, de même que Peer Gynt, c'est comme un oignon.

- "Mon âme est plus que son contenu", c'est une phrase de Hume -fit remarquer Mercedes.

- Si c'est le cas, nous devons faire attention à ce contenu. L'esprit des gens est composé des nouvelles de crimes, des fantaisies sexuelles de femmes inatteignables, pneumatiques, bioniques... Il est composé de quelques mélodies doucereuses que l'on répète quand on est seul, par diverses propagandes de choses que l'on ne peut pas acheter ou dont on n'a pas réellement besoin. Nos paysans reçoivent dans les journaux des messages de voyages en Europe en été, de la manière de gagner des millions de dollars en investissant des centimes, et d'assassins qui ont enlevé un ministre, ont reçu une fortune pour le libérer et pourtant l'ont torturé et assassiné; bien évidemment la police a été incapable de les capturer. C'est ce que leur envoie la radio, la télévision et les journaux. Nous allons changer tout ça, nous allons le faire avec l'aide de la science.

- Tu as déjà tracé une ligne de base. Maintenant c'est à toi d'élaborer et d'appliquer un traitement. Je ne t'envie pas, vieux! Ce ne sera pas une tâche facile.

L'homme de la rue trouva étrange que la radio commençât à transmettre des messages relatifs à la santé, l'éducation et la meilleure manière de vivre. Rapidement, à la place de la sempiternelle publicité pour "le meilleur shampoing du monde" on entendit un message qui insistait sur le fait que les parents devaient parler avec leurs enfants, devaient les écouter et essayer d'être leurs amis; qu'ainsi se résoudrait le problème du fossé entre les générations.

Un autre message parlait des maladies contagieuses, y compris les vénériennes, et de la manière de les détecter et d'éviter de les propager. Il donnait des informations détaillées et simples sur les aspects biologiques et leur gestion; il décrivait les symptômes, les origines, ce qu'on en savait, pour terminer en donnant l'adresse des centres de traitement de la ville. Tout traitement, bien sûr, était complètement gratis.

Dans un autre message on parlait du travail et de sa place dans le comportement. On faisait remarquer que le travail et l'amour étaient considérés comme des piliers de la vie humaine, si ce n'était que l'on parlait beaucoup plus d'amour que de travail. Les gens avaient besoin d'être actifs, d'être utiles, d'atteindre des objectifs. On doit trouver une occupation qui satisfasse et permette de se réaliser comme être humain, et pour cela il y a les Centres d'Orientation dans la ville (adresse etc...). Le travail doit avoir un sens, être attractif et augmenter les motivations intrinsèques. On ne doit pas travailler seulement pour l'argent car cela implique une vision myope de la vie.

Au début les gens trouvèrent ces messages étranges, mais ensuite ils commencèrent à les prendre au sérieux. Il y avait des messages relatifs à la santé physique et mentale, à l'ordre, à la discipline, aux divertissements. Pour le gouvernement (travers la Commission de Récréation) le temps libre et les sports étaient extrêmement importants. Eduardo fut très clair en insistant sur ce que la Communication Sociale n'avait pas à faire la propagande du gouvernement; si la Nouvelle Ere faisait les choses aussi merveilleusement bien que nous le disions tous, alors quelle nécessité y avait-il de faire de la propagande? Les travaux parlaient d'eux-mêmes.

En plus de messages éducatifs, la radio et la télévision transmettaient de la musique, des programmes de voyages, d'histoire, des oeuvres de théâtre et des feuilletons, mais tous avec un message. Le programme radio et télévisé s'intégrait à la Division de l'Education Continue du Gouvernement. Elle soulignait les valeurs propres du pays et d'Amérique Latine, mais sans les isoler; l'effort final était de les intégrer à la culture universelle. On transmettait des oeuvres littéraires d'auteurs nationaux -qui n'étaient pas nombreux, malheureusement- et on cherchait à redonner de l'importance à nos valeurs.

Les chansons traditionnelles, c'est à dire les balades romantiques qui se diffusaient des heures et des heures à la radio avant la Nouvelle Ere, furent réduite à 10% du temps. Pour répondre à la nécessité de ce type de mélodies, on engagea un groupe de compositeurs pour qu'ils élaborassent des chansons à message -social, philosophique, psychologique- et qui soulignent les valeurs nationales et l'importance de la Nouvelle Ere. Les nouvelles chansons parlaient, par exemple, des paysans qui avaient émigré à la ville pour mourir de faim et se transformer en mendiants ou délinquants, et qui finalement étaient retournés à la campagne, mais dans de bien meilleures

conditions qu'auparavant; elles racontaient l'histoire d'une femme -Dolores- qui était née dans une ceinture de pauvreté, qui fut mendicante, vendeuse de fleurs, et finalement parvint à devenir maîtresse d'école. Dans tous les cas on montrait qu'on pouvait améliorer sa condition, au lieu de s'asseoir et de se lamenter sur sa tragédie personnelle et rendre le destin coupable.

-“Maria demande l'aumône à la cathédrale”, -fredonnait Mercedes, un après midi où j'entraï chez elle sans frapper à la porte-, “Maria, Maria, ave Maria, Maria”.

-Hé, c'est pas bien, ça! -m'exclamai-je- tu n'es pas en accord avec la réforme de la radio et de la télévision. C'est mal, je te rappelle qu'à présent nous sommes optimistes et que nous vivons dans la Nouvelle Ere.

-David! Comment vas-tu? Je vois que tu vas bien, jeune et profitant de ton poste d'enfant chéri de Monsieur le Président. Tu n'aimes pas la chanson? Je crois qu'elle est de la Nouvelle Ere, mais je n'en suis pas sûre. Comment ça se passe? Tu es allé voir le nouveau théâtre culturel? Il faut qu'on y aille ensemble. Je crois que dans quelques semaines on inaugurerà la salle la plus importante, dans laquelle il y a un spectacle propagandiste réellement gigantesque qui s'appelle “Expérience de la Nouvelle Ere”.

-Oui, Eduardo m'a raconté. Ce spectacle raconte l'histoire de notre peuple, depuis que les premiers indigènes sont arrivés au Panama; ça continue avec la culture indigène, l'arrivée des Espagnols, des esclaves Noirs, l'indépendance, etc... La partie principale du spectacle se centre sur les succès du nouveau gouvernement, sur les programmes pour éradiquer l'analphabétisme et le chômage, la misère et la haine. Il présente les programmes de réforme de la famille, de l'éducation des enfants, du travail, et même du calendrier. Tout cela à l'aide de films projetés simultanément, de diapositives, de jeux de lumière et de son, et une grande quantité d'effets spéciaux réellement fantastiques, qui feraient envie au meilleur producteur de cinéma nord-américain. Je crois qu'Eduardo se base sur le spectacle qui s'appelle “London Experience” que l'on donne à Londres, bien qu'il ait amélioré la technique et élaboré sa programmation dans le but de faire la propagande de notre révolution sociale et psychologique. Bien sûr, Eduardo dit que ça n'a rien à voir avec “London Experience” et qu'en plus ce spectacle ne fait de propagande pour rien ni personne mais qu'il se borne à présenter les faits de la Nouvelle Ere.

-Quel innocent, non? Je veux aller voir cette “Expérience de la Nouvelle Ere”.

-Bien sûr. A présent il y a beaucoup de visiteurs étrangers qui arrivent dans le pays et qui veulent qu'on les emmène tout voir, les cliniques, les écoles, les communautés de paysans, les écoles de mères de substitution, les gens qui méditent durant les derniers jours de l'année... Ça devenait un travail ennuyeux, Mercedes. Je perds beaucoup de temps à faire le guide touristique, étant donné que nous nous sommes transformés en figures importantes, et que l'on mentionne la révolution dans le monde entier. Il y a peu, la revue *Time* a fait une interview de Monsieur le Président, et a pris beaucoup de choses en photos. J'espère que l'article sera bien, sans trop de changements ni d'interprétations: *Time* est une revue sérieuse, après tout. Martin était radieux quand il m'a raconté qu'on l'avait interviewé pour une aussi prestigieuse publication, mais j'ai ravalé ma salive en pensant à ses exclamations messianiques et grandiloquentes, que les journalistes nord-américains ne comprenaient certainement rien et qu'en plus ils ne correspondaient pas à son style. De toutes façons, aujourd'hui on parle de la Nouvelle Ere avec un certain respect, bien que nous ayons plus d'ennemis que d'amis. La popularité à attiré beaucoup de gens au Panama, mais aujourd'hui que nous avons l'“Expérience” d'Eduardo -je veux dire, de la Nouvelle Ere- nous pouvons envoyer les visiteurs la voir à la place de nous promener nous-mêmes.

Un problème très sérieux et difficile dans la réforme de la communication sociale fut de la mettre en relation avec l'information factuelle. Les agences de presse internationales envoyaient leurs câbles au Panama, comme avant, amenant des nouvelles des voyages du président des Etats-Unis, des conflits entre les Arabes et les Juifs au Moyen-Orient, de tremblements de terre au Japon, d'un quelconque succès scientifique de temps en temps. J'étais partisan que nos journaux, et de même pour la radio et la télévision, transmissent tout, de manière vraie et immédiate. La Commission n'était pas d'accord, et chaque élément d'information devait être évalué avant que l'on permît de la diffuser. Cela me paraissait dangereux, mais en fin de compte la “mauvaise information” était plus dangereuse, selon les experts en communication. J'ai toujours pensé que plus il y avait d'information, mieux c'était.

De l'extérieur je recevais des revues, autant psychologiques que de caractère général. Ça faisait longtemps que je ne voyageais pas, étant donné que les années que j'avais consacrées au nouveau gouvernement ne permettaient guère de bouger du pays. Je devais faire face à tant de choses, que le

monde extérieur perdait de l'importance. De toutes façons, en lisant superficiellement les revues étrangères, je me convainquais toujours plus qu'il existe une nécessité d'être informé, de savoir ce qui se passe. C'est une nécessité psychologique, et de même que les autres -nécessité de manger, d'avoir une bonne santé-, elle donnaient lieu à un droit, que nous devons respecter. Le droit à l'information, à la liberté de la presse. Personne ne pouvait couper l'information, ni la "purifier"; en cela le nouveau gouvernement se trompait, et pour la première fois j'étais en désaccord avec Monsieur le Président et ses collaborateurs.

10.

L'éducation

Le système éducatif de la Nouvelle Ere était une combinaison d'instruction personnalisée, de technologie éducative, de planification à long terme, d'insistance sur les environnements éducatifs et d'éducation continue. L'éducation d'un nouvel homme commençait quand le couple décidait d'avoir un enfant, continuait avec la grossesse, la naissance du bébé, la petite enfance, les jardins préscolaires, l'instruction formelle, l'entraînement à des habilités/aptitudes professionnelles, et l'acquisition de capacités. Elle continuait quand la personne quittait l'école, en terminant le 12 degré, c'est-à-dire à la fin de l'école supérieure. Elle continuait à l'université, pour ceux qui désiraient y aller, et continuait même lorsqu'on quittait toute institution éducative.

L'éducation prêtait beaucoup d'attention aux objectifs, au développement de capacités et d'habilités. Elle prenait en compte la taxinomie d'objectifs éducationnels auxquels on associait initialement le nom de Blum, et les nombreuses additions et corrections qui y ont été faites. C'était une éducation pour la vie, pour que l'individu s'auto-éduquât. Elle insistait sur les facteurs individuels mais aussi affectifs, de développement personnel. L'enfant devait apprendre à développer ses émotions et à les exprimer de manière adaptative, autant l'amour que la haine, tant la rage que la peur. Les émotions négatives devaient être exprimées par des canaux constructifs, au lieu de les ignorer et de les "réprimer".

Le système d'éducation préscolaire était particulièrement important, et le slogan des "ENFANTS D'ABORD" était pris très au sérieux. Cette nouvelle éducation n'était ni livresque ni théorique. C'était une éducation des potentialités cognitives et en même temps des émotions, des muscles, des habilités/aptitudes sociales. On apprenait à aimer et à accepter l'amour. À être positifs dans la manière de gérer les relations avec les autres êtres humains. A accepter les gens et à être acceptés par eux.

Rien n'était laissé au hasard. Nous présumons que les gens étaient comme un fruit qui croît et mûrit spontanément, mais on insistait sur l'*apprentissage*, dans le sens de modification des bases du comportement, dans le sens de les rendre toujours plus adaptatives et complexes. L'apprentissage au sens large était l'un des piliers de la nouvelle société; pas l'apprentissage de concepts ou de connaissances, mais la modification du comportement pour atteindre des objectifs concrets et définis préalablement.

Nous supposons que les gens sauraient faire les choses. On donnait l'entraînement spécifique pour tout. Nous avions des cours informels dirigés vers la communauté, de découverte, mais soigneusement planifiés. On cherchait des buts concrets et à court terme, qui s'intégraient dans de grands objectifs, à long terme.

-A l'éducation correspond la formation du nouvel homme, dans cette Nouvelle Ere. Ce que l'on fait pour obtenir une éducation plus intégrale, aura d'importants effets sociaux -disait la Commission de l'Education dans un rapport.

Cette éducation pour la vie impliquait les enfants, les jeunes, les adultes et les personnes âgées. Dans tous les cas on prenait en compte la potentialité humaine de chaque groupe, et l'on proposait des programmes intégrés. Le concept d'éducation continue impliquait la réforme des moyens de communication, et incluait les bibliothèques publiques des quartiers, le cinéma, les œuvres théâtrales, les réunions annuelles de méditation. Les experts en éducation insistaient sur ce que réellement personne n'était capable de rien enseigner à une autre personne, et que chacun devait apprendre seul; l'objectif de l'éducation était *l'auto-éducation*.

En plus de l'éducation informelle et de l'éducation continue, nous avions les systèmes relativement traditionnels, d'éducation primaire, secondaire et tertiaire (université). On fit des études au niveau national à propos des besoins que le pays aurait en professions de chaque domaine de la science, de la technique, du commerce, dans le domaine des services, les professions et occupations

intermédiaires. Alors que nous élevions le niveau de vie de la population, un déséquilibre dans le marché du travail se fit jour, à l'apparition d'un grand groupe de la population qui appartenait auparavant aux basses strates et vivait comme une population marginale. Ces gens reçurent de l'entraînement, on leur donna un travail, de quoi vivre de manière adéquate, et on les intégra aux avantages de la Nouvelle Ere, en ce qui concernait l'information, la récréation, la santé et les possibilités éducatives.

Tous ces changements survenaient en même temps et chaque Commission contribuait à réussir d'importantes réformes. L'équilibre social paraissait vaciller à chaque fois que s'appliquait un de ces changements, mais finissait par revenir à son niveau homéostatique.

Nous respectons beaucoup l'*écologie*, que je considère comme la science la plus importante de nos jours. On enseignait à l'enfant à respecter et aimer la nature, à atteindre un équilibre entre ce qu'il consomme et ce qu'il produit, à ne pas détruire le milieu environnant, à ne pas polluer le monde. On lui faisait comprendre que l'équilibre écologique avait une importance vitale pour nous tous, étant donné que nous sommes membres de la grande famille biologique. Du fait d'impardonnables abus durant les dernières époques, l'équilibre s'est beaucoup détérioré. Avant que l'homme n'arrive dans une quelconque région de la planète, il y a une forêt; quand l'homme s'en va, il laisse un désert derrière lui. C'est ce que nous souhaitons éviter à tout prix.

Une éducation pour la paix, pour l'amour, pour les relations sociales harmonieuses. Une éducation pour que chacun s'auto-éduque. Une éducation pour la croissance personnelle. Une éducation des émotions et de l'intellect, des muscles, de la sexualité, du langage. Une éducation pour l'expression de l'agression, de la peur, de la rage. Une éducation pour que nous n'ayons pas besoin de ressentir l'envie ni la rancœur. Une éducation pour que nous ne commencions pas une nouvelle guerre...

-Trop beau pour être vrai -fut la réaction d'une éducatrice espagnole distinguée qui visitait le pays en compagnie d'un groupe d'experts en éducation de diverses nationalités.

-On a toujours voulu améliorer l'éducation, mais on a rencontré des barrières infranchissables. Par exemple l'analphabétisme. Comment avez-vous fait pour éradiquer l'analphabétisme?

-Par des campagnes massives. Ce ne fut vraiment pas si difficile -répondis-je-. Nous pensions tous que c'était un obstacle infranchissable, mais nous sommes sûrs d'en avoir terminé avec l'analphabétisme, depuis que la réforme sociale est implantée, soit au terme de deux ans.

-Je vois. Mais pourquoi croyez-vous que vous avez réussi dans un domaine dans lequel tous les autres pays ont échoué? -s'enquit la dame avec une certaine malveillance.

-Tous ont échoué? Et Cuba? Ils ont réussi à éradiquer l'analphabétisme en moins de temps encore que nous, madame.

-Autre chose -intervint un prêtre- quel rôle donnez-vous à la religion? Nous avons visité des écoles pour mères de substitution, des centres d'éducation pour retardés mentaux, des jardins d'enfants, des écoles pour enfants surdoués, des universités, des écoles vocationnelles, mais nous n'avons pas vu une seule croix ni un seul prêtre ou religieux travaillant dans ces centres éducatifs. Quelle est la contribution de la religion dans cette révolution sociale?

-Voyez-vous, nous ne sommes pas religieux. Nous respectons la religion si quelqu'un souhaite la pratiquer, mais nous ne l'encourageons pas. Nous pensons que chacun a le droit de continuer avec sa religion s'il le désire, et il y a des services et des cultes de nombreuses religions. D'autre part, il n'est pas vrai que les prêtres et les religieux n'ont rien à voir avec l'éducation. Il y a beaucoup de prêtres, moines et autres, qui travaillent dans des écoles maternelles, dans des universités, dans des écoles vocationnelles. Ils ne portent pas l'habit et on ne sait donc pas que ce sont des prêtres. Mais ils le sont bel et bien, et font un magnifique travail. Ils ont un dévouement et une capacité de travail véritablement enviables.

-William James a dit un jour qu'il fallait essayer de trouver "l'équivalent moral de la guerre" - intervint un des membres de la Commission de l'Éducation qui nous accompagnaient-. Il s'agissait de quelque chose qui amène l'homme aux sacrifices pour les autres, à supporter le froid, la chaleur et la faim, pour atteindre un objectif. Ni la guerre ni le triomphe belliqueux, mais un objectif plus humain et positif, mais pour lequel les gens feraient ce qu'ils feraient normalement pour gagner une guerre, ou ce qu'ils feraient en temps de guerre. Eh bien, nous cherchons l'"équivalent moral de la religion".

-L'équivalent moral de la religion... Semblable à l'équivalent moral de la guerre, dont parlait William James...

-Peut-être que la construction de la nouvelle société a accompli cette fonction psychologique importante. De toutes façons elle a servi à donner de l'enthousiasme et de la force à des millions de

personnes. Cette entreprise a été collective, sociale, et beaucoup de gens ont consacré leurs énergie, temps, connaissances et capacités à cette lutte énorme, celle de construire réellement une nouvelle société, de commencer une Nouvelle Ere.

-Et les rebelles? Vous n'avez pas de rebelles, des gens qui s'opposent à tout ça? Je ne sais pas, je ne sais pas. Je crois qu'il doit y avoir quelque chose de mauvais dans tout cela. Il y a des choses que je ne comprends pas et que je ne partage pas. Je sais qu'il y a des choses erronées et que votre Nouvelle Ere va s'effondrer piteusement.

-Par exemple vous avez légalisé la promiscuité sexuelle et l'homosexualité. Bien que vous vous opposiez de manière tenace à la consommation d'alcool, vous encouragez la consommation de la marijuana.

-Nous ne l'encourageons pas -expliquai-je-, la marijuana a été légalisée, en doses réduites et contrôlées. Son usage est légal, mais sa production et sa vente sont le monopole du gouvernement, comme le sont les boissons alcooliques dans de nombreux pays. Quant aux réformes sexuelles, la situation est différente, elles s'incluent à la réforme de la famille, que nous respectons et encourageons. La famille est la cellule basique de la société et...

-Y compris la famille homosexuelle!

Ce thème n'était pas facile à aborder devant un groupe d'étrangers, avec des préjugés et une aversion pour notre réforme sociale.

-Nous avons légalisé l'homosexualité entre adultes consentants, et nous avons fait de même avec d'autres minorités sexuelles. La loi est la même que celle qui existe en Hollande ou au Danemark, elle n'est ni meilleure ni pire. Nous avons ajouté à cela des relations contractuelles, similaires aux mariages, avec des possibilités d'adopter des enfants et de laisser des héritages. Il s'agit de quelque chose dont on parle depuis les Grecs jusqu'à aujourd'hui, les mariages homosexuels. Il n'y a rien de scandaleux là-dedans. Vraiment, ce que nous avons fait est légaliser une situation et résoudre rationnellement un problème.

-Dégoutant, simplement dégoûtant! -s'exclama la dame espagnole en attrapant son mari par le bras.

-Peut-être. De toutes façons la réaction mondiale a été très favorable. Nous avons même reçu des commentaires positifs de groupes catholiques, parmi lesquels un groupe appelé "Dignity", des Etats-Unis, qui lutte pour la rendre sa dignité à la sexualité sous toutes ses formes. Dans de nombreux pays on a proposé des situations contractuelles aux instances législatives, c'est-à-dire des mariages homosexuels, suivant le modèle que nous avons approuvé ici.

-Etrange, très étrange. Les Latino-Américains machistes, à l'avant-garde de la défense des minorités homosexuelles...Et dans un pays comme celui-ci, en pleines tropiques, plein de jolies femmes...

-Nous *n'encourageons* pas l'homosexualité, comme nous n'encourageons pas la consommation de marijuana. Nous donnons une éducation sexuelle très sérieuse et responsable, adaptée au niveau de développement intellectuel de l'apprenant. Nous éduquons aussi la communauté à propos des minorités sexuelles. Nous ne voulons pas que ce type de comportement augmente, nous voulons uniquement qu'il cesse d'être un stigmate et un motif de dépression et de troubles pour beaucoup de gens. Que chacun aime à sa manière et sans déranger les autres. Nous punissons les actes sexuels (hétéro ou homosexuels) avec des mineurs, et les actes forcés physiquement ou psychologiquement. Nous nous opposons à ce que l'on fasse de la propagande et que l'on séduise les gens, cela nous paraît terrible/horrible.

-L'église du pays a vu d'un bon oeil cette réforme sociale, de même que les autres -éclaircit un de mes collaborateurs-. Curieusement, plus de mariages homosexuels se sont effectués entre femmes qu'entre hommes. C'est-à-dire que plus de lesbiennes ont cru convenable de signer un contrat de mariage, selon les nouvelles lois du pays, que d'homosexuels mâles.

-Mon Dieu, comme c'est étrange! Il fait très chaud ici. Pouvons-nous sortir, maintenant? -demanda la dame espagnole.

11.

Famille et sexualité

La Nouvelle Ere, en donnant autant d'importance à la formation d'un homme nouveau pour une société nouvelle, devait décider de comment changer la famille, cette structure sacrée et inamovible dont les crises ont abondé dans les dernières années. La famille étendue, d'oncles et de tantes, de

neveux et de grands-parents, de cet énorme réseau d'interrelations dans laquelle naissait, vivait et mourait un individu avait donné lieu, dans les dernières décennies du XX^e siècle, à la famille nucléaire, composée du père, de la mère et des enfants. Cette famille nucléaire fut attaquée par les vents de la modernisation, conséquence de l'augmentation des communications, de l'industrialisation, de l'élan novateur de l'homme. La mort de la famille fut annoncée de nombreuses fois, même par des personnes aussi remarquables que Cooper. La famille agonisait, elle était débattue, on critiquait ses bases et on mettait en question son droit à exister.

Ce que nous savions tous était que la famille devait se transformer si elle voulait survivre. Mais cela valait-il la peine qu'elle survécût? Je crois fermement que oui. Cela impliquait beaucoup de changements structurels, à commencer par donner de meilleures opportunités à la femme, pour qu'elle se libérât des liens traditionnels, de la dépendance économique et légale de l'homme, pour qu'elle sortît au monde réel et luttât pour trouver un travail au soleil. Dans le même temps, on exigeait d'elle qu'elle continuât d'être douce et féminine, qu'elle s'occupât de ses enfants et de son mari, et qu'elle gérât les deux rôles à la perfection. La tension, le conflit, avaient été trop grands pour de nombreuses femmes. Quelques-unes optèrent pour le retour au foyer et oublier le travail, l'université et le succès, et préférèrent se dédier à laver des couches et apporter une goutte de miel dans la vie de leurs maris. D'autres négligèrent le foyer, rejetèrent une fois pour toutes le mariage et les enfants, vécurent seules ou passèrent d'un amant à l'autre, sans beaucoup de sens ni d'orientation. De toutes façons, la situation de la femme était extrêmement difficile, conséquence des changements sociaux et de la crise de la famille.

Nous devons beaucoup penser au problème et essayer de trouver des solutions. Une alternative était que les enfants naissent dans une éprouvette, comme dans le monde heureux de Huxley, chose qui s'était faite en Angleterre et aux Etats-Unis quelques fois, devant l'horreur des structures très traditionnelles de la société. Une autre était qu'il n'y eût aucune union contractuelle, aucun mariage. Une autre était que les hommes vécussent dans une communauté et les femmes dans une autre.

-Rien de tout ça. La famille a une place dans notre société -telle fut la réponse de la Commission de la Famille et de la Sexualité. Il fallait changer la famille, pas en finir avec elle.

Un premier pas fut de séparer la sexualité de la reproduction, et le soin des enfants du mariage. Faire l'amour était une chose et avoir des enfants en était une autre très distincte. Les gens pouvaient se marier sans avoir l'intention d'avoir des enfants. On donna une information exhaustive sur la planification familiale, sur les techniques contraceptives, sur la stérilisation. On aidait ceux qui désiraient avoir des enfants de toutes les manières possibles pour qu'ils en eussent. Nous pensâmes à fixer une limite maximale de deux enfants par couple, élevant à la catégorie de délit le fait d'avoir plus de deux enfants.

-Notre société n'est pas une société punitive -nous rappela Monsieur le Président-. Les gens doivent vivre heureux et faire ce qu'ils veulent. Mais cela doit être conditionné par le fait de *vouloir ce que l'on doit vouloir*.

-*"Conditionnée"* est un mauvais mot -observa Mercedes-. Les gens doivent avoir "appris" ce qui est bon pour eux et pour la société, et se comporter en conséquence. Les choses doivent être naturelles et spontanées pour eux, et pas imposées. Elles doivent conduire à des conséquences satisfaisantes. Cela veut dire que les personnes sont conditionnées à faire ce qu'elles doivent faire. Mais sans pressions ni punitions, de leur propre volonté et de leur propre initiative. Ce conditionnement doit commencer au moment de la conception et s'accepter comme quelque chose de naturel et gratifiant, renforçant. Rien ne doit être imposé. Les comportements doivent être émis par l'organisme, pas déchaînées par le stimulus.

-En ce qui concerne la famille et la sexualité, ce que fait la Commission m'a paru très correct -observa Eduardo-. Elle a consulté les gens sur ce qu'ils voulaient, fait des enquêtes au niveau national, interrogé des hommes et des femmes de tous âges, analysé ce qu'ils pensaient de la crise de la famille. Ils se sont fait aider des meilleurs anthropologues et sociologues du pays et de l'étranger. Tu te rappelles la femme qui est venue d'Angleterre pour nous seconder à propos des problèmes familiaux? Après toutes les consultations et toutes les études de caractère social, anthropologique, psychologique et économique, on a trouvé des chemins importants.

-Oui, mais l'efficacité des solutions, nous la verrons seulement à long terme -fit remarquer Mercedes-. De la même manière que les changements de nous comporter, d'éduquer les enfants, de travailler, de vivre, n'auront leurs fruits qu'à long terme, la même chose peut se dire de cet aspect de la famille. Que nous trouvions ou non les solutions, c'est quelque chose que dira l'histoire.

Dans la réforme de la famille se maintint le concept de *couple* et on lui donna une importance primordiale. La famille était l'homme et la femme. Les enfants pouvaient venir ou ne pas venir. Pourtant, on respecta comme alternative le fait de vivre seul, si quelqu'un voulait le faire. Pour ceux qui souhaitaient avoir des enfants, l'état leur donnait toute l'aide, y compris du temps libre pour la femme, un travail à temps partiel si elle désirait travailler, et une aide technique. Les enfants pouvaient être élevés par la mère ou par des *mères de substitution*. Les centres d'éducation et d'adoption comptaient avec/parmi les meilleurs parcours, étant donné que le slogan "les enfants d'abord" était quelque chose que tous ressentaient comme très important. Beaucoup de femmes décidèrent de garder leurs enfants, d'autres préférèrent les laisser à l'adoption. Sans angoisses ni sanglots, sachant clairement ce qu'elles étaient en train de faire- ou les donner à des mères de substitution pour qu'elles les élevassent, mais en en conservant la tutelle.

La relation matrimoniale fut maintenue, ainsi que sa base juridique et ses conséquences sur le patrimoine. Ces dernières allaient durer très peu encore, étant donné que nous pensions éliminer les héritages une fois pour toutes, de sorte que personne ne naquît riche ou pauvre, ni que personne ne pensât à accumuler une fortune pour la laisser à ses enfants. L'état allait hériter de tout. Comme cela aurait créé une hostilité générale chez les gens, nous décidâmes de ne pas appliquer immédiatement cette réforme sur les héritages, mais nous la conservâmes pour quelques années plus tard.

Les couples vivaient ensemble avant de se marier. Les experts matrimoniaux leurs conseillaient d'avoir des relations sexuelles, mais aussi de *vivre* ensemble pendant un moment. ce n'était pas la même chose que de recevoir la visite de son petit ami, de faire l'amour avec lui, que de vivre dans la même maison quelques mois, de préparer les repas, nettoyer le sol, dormir, aller au travail et se promener ensemble les jours fériés.

Se marier était facile et simple, et les gens se mariaient *très jeunes*. Comme la sexualité et la reproduction avaient été clairement séparés, on ne pensa pas que, parce qu'on était mariés, on devait avoir des enfants. Les problèmes de surpopulation de la planète ont amené à conseiller aux gens de se marier tard, toujours plus tard; mais nous croyions que se marier et avoir des enfants était la même chose. Le mariage jeune avait comme grand avantage de résoudre le problème sexuel, qui est très grand chez les jeunes; un homme de 20 ans et une femme de 18 sont dans leur période maximale d'intérêt et d'activité sexuelle; retarder le mariage de dix ans était les priver de la possibilité d'avoir une vie sexuelle pleine et satisfaisante.

En se mariant, la femme *ne changeait pas* son nom pour celui du mari, elle conservait le sien. Les femmes mariées portaient un signe distinctif, mais elles n'utilisaient pas le nom de leur mari.

Comme les mariages étaient faciles, les divorces l'étaient aussi. Les gens divorçaient par consentement mutuel, sans qu'il y eût trop de pression sociale pour qu'ils restassent ensemble, ni trop de pression économique. La femme ne demeurait pas avec un mari qu'elle n'aimait pas par peur de se sentir seule, ni par crainte de mourir de faim. Les enfants étaient bien couverts par la législation, mais la principale responsabilité économique avec eux était celle de l'état, pas celle des parents; pourtant, il correspondait à ces derniers une série d'obligations psychologiques très importantes.

En légalisant le mariage homosexuel, les points antérieurs couvrirent autant les couples hétérosexuels que les couples homosexuels. Ces derniers pouvaient adopter des enfants, et on s'accorda pour qu'ils fussent du sexe opposé à celui du couple; les lesbiennes ne pouvaient adopter que des garçons et les hommes homosexuels, des filles. De plus, les centres d'adoption faisaient des études exhaustives sur la santé mentale et la stabilité du couple homosexuel, avant de leur permettre d'adopter un enfant; les cas dans lesquels de tels couples adoptèrent des enfants, ou qu'on leur permit d'en adopter, furent réellement peu nombreux.

Presque tout le monde se mariait. Peu de gens choisissaient de vivre absolument seuls, de manière permanente. Nos critiques dirent que nous allions en finir avec le mariage, et qu'en faisant en sorte que les gens se mariassent jeunes et en facilitant les divorces, personne n'allait se marier et la famille allait tomber en ruines... Pire que ce qu'il y avait avant. Au contraire, la famille parut se solidifier et devenir plus stable. Je crois que l'insistance que nous mettions sur le *couple* comme unité basique de la société fut très saine et appropriée.

On donnait aux enfants et aux jeunes une éducation sexuelle exhaustive et sérieuse. La sexualité devait cesser d'être un mythe, sans pour autant tomber dans la promiscuité ni dans les perversions. Le fait de légaliser l'homosexualité entre adultes consentants ne fit pas augmenter le nombre d'homosexuels, mais fit diminuer le nombre de suicides dans ce segment tourmenté de la population humaine.

-Comme personne n'a de problèmes sexuels, un ici, un psychanalyste ne pourrait pas avoir de cabinet -dit une fois un visiteur étranger.

Cela n'était pas vrai non plus, à présent qu'ils se dédiaient à d'autres choses et pas à travailler sur la sexualité des patients. On les trouvait dans les dispensaires de santé mentale, quoiqu'avec l'insistance scientifique que nous donnions à la société, et le peu de sympathie que la science a pour la psychanalyse, nous pensions que cette dernière n'était pas promise à un grand avenir dans la Nouvelle Ere.

Nous avions des clubs de célibataires, où un homme ou une femme pouvaient venir seuls, pour trouver un partenaire sexuel pour une nuit, pour un week-end ou pour toute la vie. C'étaient des clubs similaires à ceux qui existaient dans d'autres pays, mais le fait qu'ils soient situés sous les tropiques faisait dresser les cheveux sur la tête des gens respectables.

Bien sûr, ce qui causa le plus grand scandale fut la création des Centres de Santé Sexuelle, qui furent fondés dans la capitale et ensuite dans d'autres villes. Nous les planifions avec grand soin et précaution. Ils ressemblaient aux clubs échangistes des Etats-Unis, ou aux bains turcs d'Europe. Là, une personne -homme ou femme- majeure, entrait et demeurait le temps qu'elle voulait. Elle avait une chambre pour son usage personnel, elle pouvait prendre un bain, se promener nue dans les couloirs et les salles, se reposer, faire l'amour avec qui elle voudrait, boire un verre, manger, dormir. Ce n'étaient pas vraiment des maisons de plaisir, bien qu'y abondent les orgies et ce que la terminologie antérieure à la Nouvelle Ere dénommait "sexualité effrénée". Evidemment, personne ne faisait payer pour ses "services" sexuels!

Une personne pouvait entrer après son travail, et faire l'amour avec quatre ou cinq personnes différentes. Le partenaire sexuel pouvait avoir un nom ou ne pas en avoir, être jeune ou vieux, attirant ou laid. Chacun décidait avec qui il voulait coucher. Au lit, ils faisaient ce qu'ils voulaient, et en terminologie psychanalytique, on pouvait dire qu'il s'agissait d'une sexualité "perverse et polymorphe". Rien ne nous était plus étranger que de faire une évaluation de tels comportements.

Le problème dans les Centres de Santé Sexuelle, comme dans les sites analogues, était les maladies vénériennes. Nous avons fait l'impossible pour les éradiquer, mais dans notre beau pays tropical elles réapparaissaient, malgré nos efforts. La médecine était socialisée, on ne faisait rien payer pour les services médicaux ni pour les médicaments, on faisait de la propagande en faveur de la santé, mais malgré cela les maladies vénériennes continuaient d'apparaître. Les gens qui fréquentaient ces Centres où on pouvait changer ses plus fantaisies sexuelles les plus secrètes en réalité, disaient que le risque d'attraper une maladie vénérienne était vraiment faible. Du moins personne n'avouait qu'il l'avait attrapée. Le jour viendrait où de telles maladies auraient disparu du monde. Ou du moins de notre monde!

Dans la mesure où les Centres de Santé Sexuelle étaient quelque chose dont on discutait aux quatre vents, et à propos de quoi les visiteurs parlaient beaucoup, je m'opposai à ce que l'on admît des étrangers dans de tels Centres. Après tout, des sites similaires existaient déjà dans les pays les plus industrialisés, mais il n'y avait pas autant de soin pour la prévention des maladies vénériennes que celui que nous apportions. De toutes façons l'affaire des Centres de Santé Sexuelle fut quelque chose dont on parla dans les journaux les plus importants du monde (et dans d'autres, moins importants, comme *Playboy*). Je crois que nous aurions mieux fait d'établir de tels Centres mais de ne pas en faire beaucoup de diffusion/publicité. Les étrangers mouraient d'envie de faire une "étude de terrain" dans de tels centres...

La famille ne partit pas en morceaux parce qu'un homme ou une femme pouvait aller dans ces Centres, passer une heure avec trois partenaires sexuels différents, qui n'avaient pas de nom, seulement un sexe, dans la majorité des cas, et rentrer à la maison avec le mari ou l'épouse qu'ils aimaient réellement. Les relations se fortifièrent au lieu de s'affaiblir.

Dans la réforme de la famille, les personnes âgées occupèrent une place très importante. Leurs potentialités furent utilisées pour le bien de la société et pour le bien de chacun d'entre eux. Les anciens eurent beaucoup d'importance dans la Nouvelle Ere, ils furent valorisés, on s'occupa d'eux et on chercha à ce qu'ils passent une existence pleine et heureuse, sans se dédier à ruminer les angoisses du passé ni à souffrir pour l'arrivée imminente de la mort.

12.

Les personnes âgées

Une société centrée sur la jeunesse, comme l'est la culture occidentale, n'a pas de place pour les personnes âgées. On pense qu'un homme termine sa vie quand il prend sa retraite, à 60 ou 65 ans, et pour lui le monde rétrécit, il perd ses amis, son sens de l'importance, son indépendance et son autodétermination. La retraite accélère la mort, et transforme les dernières années de la vie d'un être humain en une charge pesante pour lui et pour les autres.

La réalité de vieillir et de mourir, nous, humains, sommes seuls à la connaître. L'homme est l'unique animal qui sait qu'il doit mourir, comme on l'a déjà fait remarquer. Toutes les philosophies et toutes les religions considèrent que la vieillesse et la mort font partie de la réalité existentielle de l'homme, mais on les regarde avec angoisse et insécurité. Nous ne voulons pas penser au fait que nous allons tous vieillir et mourir. Nous ne voulons pas penser maintenant que cela va nous toucher nous-mêmes un jour.

Skinner disait que pour une société individualiste la mort était le pire des maux. Dans son idée, la survie de la culture est une valeur de grande importance, et apparemment savoir que nous avons contribué à la culture humaine peut être une consolation suffisante pour l'homme, de telle sorte qu'il ne craint pas la mort, puisque son oeuvre demeurera après qu'il sera parti.

-Foutaises, foutaises -commenta Martin-. La mort est un terrible malheur, et nous n'avons fait qu'inventer des excuses et des consolations idiotes. La pire de tous, la plus déshumanisante et absurde, est de penser qu'il y aura une vie après la mort. La science démontre au-delà de tout doute que la conscience, l'individualité, dépendent du cerveau et quand celui-ci se désintègre, nous sommes morts. Il n'y a pas de résurrection. Il n'y a pas de jugement dernier. Il n'y a évidemment pas de ciel ni d'enfer.

-L'enfer, ce sont les autres hommes. Ce sont les injustices de notre vie, les angoisses, la douleur, les maux sociaux -fit remarquer Mercedes.

-Oui, et chacun s'invente les consolations d'outre-tombe parce qu'il n'a pas d'autre alternative. Il invente une vie après la mort pour se consoler parce que ce monde est injuste et douloureux. Si nous changions le monde, si nous faisons un monde meilleur ici et maintenant au lieu de nous inventer des mondes d'outre-tombe... -ajouta Eduardo.

-C'est ce que nous faisons -souligna Monsieur le Président avec son omnipotence et son esprit messianique habituels.

-La solution skinnerienne à la mort ne me convainc pas non plus -dis-je-. C'est une autre consolation semblable au paradis chrétien ou au nirvana hindou.

La discussion continua, et chacun exposa ses points de vue. Nous parlâmes de ce que nous avions fait en faveur des anciens, ce qui était beaucoup, et de ce que nous pensions faire pour ce qui était de la mort.

-Chacun doit avoir la liberté de *choisir* le jour de sa mort, et la manière de mourir. Une vieillesse pleine de maladies n'a pas de signification humaine. Nous devons donner aux vieux la possibilité de vivre ou de mourir avec dignité et décorum, par des moyens scientifiques...

-Mais Martin, ce serait du suicide.

-Non, ce serait de l'euthanasie. Dans mon pays, beaucoup de choses restent réellement à faire. Ce sujet de la mort est très important. Je n'ai jamais soumis le sujet à la Commission de Développement Humain, qui étudie tout ce qui a à voir avec la maturité et l'ancienneté, par crainte de la critique mondiale. Ils diront que dans la Nouvelle Ere nous tuons les gens, quand en réalité ce que nous faisons consiste à leur permettre de choisir le jour où ils veulent mourir, en laissant tout en ordre, au lieu d'attendre que la machinerie s'épuise et que la mort les prenne par surprise.

J'imaginai le jour de ma mort. Il faudrait qu'elle soit précédée de nombreux mois de préparation, autant au sens psychologique qu'au sens pratique. Toutes les choses devaient être en ordre, les propriétés en possession des enfants, les activités professionnelles aux mains de mes successeurs. Après une thérapie de type traditionnel, un peu rogerienne et très existentielle, je dirais adieu à mes collaborateurs les plus proches et j'enverrais une lettre à tous ceux que j'aurais connus pour leur dire adieu. Ainsi, sans angoisses ni craintes irrationnelles. Le monde allait continuer à tourner après ma mort. J'entrerais dans une salle spéciale, et ensuite dans une chambre où il y aurait une chaise ou un lit, en face d'un écran où se projetteraient de belles images, des images de paix. Un gaz emplirait lentement la pièce, et sans y penser beaucoup, rapidement, je mourrais.

Brrrr...! Cela me faisait vraiment froid dans le dos d'y penser, si rationnel que je fusse. Cela me donnait une envie folle de sauter et de dire que j'étais encore vivant et jeune, et que je n'allais pas mourir avant 30 ans, selon les statistiques.

-Pour qu'une personne puisse choisir la mort, elle devrait remplir avant une série de conditions - suggéra Martin-. L'une serait d'avoir plus de 60 ans; une autre, que personne n'ait besoin d'elle, ni ses enfants, ni son épouse, ni ses collègues de travail. Je crois qu'on n'a pas le droit de mourir si les gens ont besoin de vous. On n'a pas le droit d'abandonner de petits enfants, des parents malades, des gens auxquels on causerait des dommages irréversibles par sa mort.

-Je suis contre le suicide -dis-je-. En tant qu'homme optimiste, je crois que les problèmes ont une solution et que personne ne doit mettre fin à ses jours.

-Excepté dans les conditions de vieillesse et de maladie, dans lesquelles il est plus charitable d'aider quelqu'un à mourir que de le forcer à rester vivant contre sa volonté.

Curieusement, et à la différence de ce dont nous étions en train de parler, au Panama, nous avons organisé un énorme Institut de Recherches pour la Prolongation de la Vie. Il comptait avec les présupposés adéquats, et nous avons invité les principaux spécialistes du monde à travailler dedans. Nous ne savions même pas quels allaient être les résultats des recherches qui étaient en cours dans cet Institut. J'ai toujours pensé que nous l'avions fondé à cause de la crainte énorme que nous avions de la mort. Nous avons l'illusion puérile que grâce aux scientifiques de l'Institut, un jour, la vie allait se prolonger de beaucoup, que nous allions éloigner de plus en plus l'image de la mort. Jusqu'à ce que nous ne puissions plus continuer à la maintenir à distance, et alors...

Les programmes pour les anciens marchaient très bien, et ils comptaient avec la sympathie de tout le monde. Ils englobaient des facteurs économiques, médicaux, psychologiques, du travail et de récréation. Le gouvernement donna aux administrateurs plus d'argent que les personnes âgées n'en recevaient au titre de leurs pensions de retraite, parce que la Commission de Développement Humain découvrit que les anciens avaient beaucoup de problèmes économiques, ce qui nous surprit tous. Les programmes *médicaux* furent faciles à implanter et il en fut de même pour les programmes *psychologiques*. Il fut nécessaire de donner des cours accélérés de gériatrie et de psychologie gérontologique aux médecins et aux psychologues qui s'intéressaient au sujet, mais finalement nous réussîmes dans la formation du personnel.

Le programme de *travail*, en revanche, ne fut pas facile à appliquer. En accord avec notre politique qui disait que les gens avaient besoin d'être utiles, de faire un travail qui eût un sens, il fut nécessaire de trouver des postes pour les anciens. La situation des femmes fut plus facile que celle des hommes, puisqu'il apparut que de nombreuses tâches dans l'éducation des élèves de maternelle pouvaient être mieux exercées par des femmes d'âge avancé que par des très jeunes.

De même, de nombreuses activités dans les professions, les services d'autres domaines. Nous fîmes l'analyse des tâches pour définir quelles habilités et intérêts chaque travail requérait, si une personne âgée pouvait se débrouiller dans cette tâche, de telle sorte qu'elle fût utile, qu'elle se sentît satisfaite, et que la tâche se fît bien.

Les programmes *récréatifs* ne se limitèrent pas aux activités sédentaires ou artistiques. En plus de jouer de la guitare, de peindre et de déclamer des poèmes, les anciens faisaient des promenades à la campagne, de l'exercice physique, j'en vis même quelques-uns qui grimpaient des montagnes pas trop élevées. Tout cela de manière dirigée et planifiée. Dans la Nouvelle Ere, nous ne laissons rien au hasard. L'unique chose qui était encore laissée au hasard était le moment de mourir. Du moins, au moment où Monsieur le Président "osait" proposer son programme d'euthanasie et affronter la tempête qui allait nous venir dessus, au niveau international, pour avoir osé le faire.

Les personnes âgées s'intégraient au monde du travail et collaboraient avec la Nouvelle Ere. De même que les enfants, on les vit marcher souriants dans la rue, avec d'autres personnes âgées et aussi en compagnie de personnes jeunes. On les vit utiliser des couleurs brillantes, avoir des idées "modernes" et participer activement aux activités communautaires. Durant les jours de méditation, à la fin de l'année, les anciens servirent presque de mémoire de la société pour rappeler aux gens ce qu'était le monde avant le commencement de la Nouvelle Ere. On respectait les anciens et on les aimait. Nous les traitâmes avec affection, nous ne les considérâmes jamais comme un encombrement, et eux savaient qu'ils occupaient une place de grande importance dans la société.

Nous, les planificateurs, étions tous des gens très jeunes. Je crois qu'aucun de nous n'arrivait à 35 ans, et beaucoup avaient moins de 30. Nous étions jeunes et révolutionnaires, pleins d'énergie, ennemis de la routine et enthousiastes et fervents artisans du changement social. Le plus âgé d'entre nous était Monsieur le Président, et son attitude de grand frère des autres était très marquée. Ce gouvernement d'hommes jeunes aimait les enfants et aimait les anciens. Il respectait la science, il n'interférait pas dans les croyances philosophiques ou religieuses des autres et voulait que tout le monde fût heureux et productif. L'unique différence était que nous planifiions les choses avec grand

soin, et que nous voulions que les gens soient "conditionnés" (pardon, qu'ils aient "appris"!) à se comporter comme ils devaient le faire.

-Nous sommes tous heureux maintenant. Mais s'il y a des groupes qui le sont plus, je crois que ce sont les enfants et les anciens.

13.

Maribel

La Nouvelle Ere avait commencé 4 ans auparavant. Le groupe de conseillers américains, que nous appelions familièrement le Groupe des Dix, avait été 2 ans avec nous, et ensuite était parti. En ce temps-là, j'avais énormément travaillé, sans relâche, dans des journées de 10 à 12 heures, y compris les jours F. Pendant les vacances je m'étais transporté dans d'autres villages du pays pour continuer à travailler. Mon travail de psychologue s'était beaucoup détérioré, je n'étudiais presque rien et je crois que peu à peu je cessai d'être intéressé par l'idée de me faire un nom comme chercheur. Quatre ans à collaborer avec le gouvernement étaient trop. Monsieur le Président avait besoin que je travaillasse et que je travaillasse, jour et nuit, que j'entraînasse les gens, que j'écrivisse des programmes, que je me réunisse avec les commissions respectives. Je me sentais radieux en le faisant, c'était de l'extase mais aussi de l'agonie; parfois mes forces m'abandonnaient, je me sentais réellement "fondu", comme un vieux fusible. En Anglais, on dirait "worn out", comme un vieux gant.

J'étais sur le point d'avoir 35 ans. Mon Dieu, la moitié de ma vie, puisque je vivrai probablement 70 ans, malgré les recherches pointues qui se mènent à l'Institut de Recherches pour la Prolongation de la Vie. J'ai fait beaucoup avec mes années, mais je sens que j'aurais pu faire plus encore.

Ce jour F se leva nuageux et lourd. La nuit précédente, nous avons travaillé jusqu'à très tard au bureau, avec Eduardo et Mercedes. Aujourd'hui, je m'étais promis de me reposer, cela faisait longtemps que je ne le faisais pas. Même dans les jours de méditation, à la fin de l'année, je me consacrais à montrer aux gens comment réfléchir à leur passé, évaluer leurs réussites et planifier leur futur. Je ne le faisais pas pour moi-même, puisque j'entraînais les autres à le faire.

Je m'éveillai fatigué. Il était 2 heures et le soleil brillait déjà dans toute sa splendeur. Je me retournai dans le lit et essayai de me rendormir. N'y arrivant pas, je me levai, me lavai, me rasai et écoutai les nouvelles du jour. Je me sentais lourd, presque malade, bien que les médecins m'aient dit que je jouissais d'une excellente santé, malgré mes longues journées de travail, malgré le stress, la responsabilité, et la charge difficile que j'exerçais, comme homme de confiance du dictateur et planificateur de tout cette gigantesque expérimentation sociale.

Si j'avais suivi mes impulsions naturelles je me serais exclamé:

*"Il est venu l'épuisement infini
à se poser dans mes yeux enfin;
l'épuisement du jour qui meurt
et de l'aube qui doit venir..."*

Comme il n'était pas bon de se laisser emporter dans ces dépressions temporaires, que nous cherchions à éviter à nos concitoyens, je décidai de lever la tête et de faire quelque chose que je n'aurais pas fait avant. Je décidai d'aller à l'un des Centres de Santé Sexuelle. Je fus à l'un qui se trouvait loin de ma maison, c'est-à-dire qui travaillait aujourd'hui jour F (qui n'était pas F sauf dans quelques zones de la ville).

Une heure après j'étais dans ma petite chambre, en train de discuter avec une jeune fille d'âge indéfini, qui pouvait avoir 20 ou 25 ans. C'était une blonde mince, plutôt jolie et simple, de peu de paroles.

-Comment tu t'appelles?

-Maribel. Et toi?

-David. j'ai une charge d'importance, tu sais. Et c'est pour ça que je préfère ne pas de dire mon nom complet. Non, ça n'a pas d'importance, tu es une fille bien. Je m'appelle David Gonzalez.

Elle sourit, avec une expression idiote. J'espérais qu'elle s'exclame que c'était incroyable. Qu'elle se sentait fière de me connaître. Qu'elle allait raconter à toutes ses amies de l'université -ou du travail- qu'elle m'avait connu. Au lieu de dire tout cela elle sourit avec une stupidité absolue.

-Qu'est-ce que tu fais? -me demanda-t-elle.

J'eus envie de mourir, ou mieux qu'elle mourût. Comme ça, sans le planifier. Sans les consolations de la science. Morte à 20 ans dans un Centre de Santé Sexuelle... Peu édifiant, n'est-ce pas!

-Si tu le demandes, petite, cela veut dire que tu ne lis jamais les journaux -dis-je avec pédanterie-. Je suis le principal conseiller de Monsieur le Président, et il y a tous les jours quelque chose dans les journaux à propos des choses que nous faisons. Du moins il y a tous les jours quelque chose dans le *Journal Officiel*, qui se publie dans le palais.

-Non, je ne lis pas les journaux, ils sont très ennuyeux. Si tu as de l'influence sur le gouvernement, je te suggère de penser à changer beaucoup de choses, par exemples les annonces qu'il y a dans la rue, ou les chansons qu'on entend à la radio. Elles sont très sérieuses et ennuyeuses. Tu sais ça?

-Sérieuses et ennuyeuses?

-Oui, mon amour. Une amie à moi, qui étudie la sociologie, a fait une liste des annonces principales, et a trouvé qu'elles ne présentent que très peu d'idées et de concepts. Les annonces qui sont partout disent des choses comme "amour et paix", "nous construisons un monde nouveau", "la vie est avec les gens", "plus jamais de guerres", "les enfants d'abord", "il ne faut rien laisser au hasard", etc... Ce sont des idées ennuyeuses. Les gens les lisent mille fois par jour, dans le bus, dans le train, sur les affiches dans les rues, sur les affiches; on les entend à la radio et on les voit à la télévision. On en a marre de ça. Toujours la même chose, 10 fois par heure, qu'est-ce qu'il y a de plus ennuyeux, mon amour!

-Peut-être, petite. Mais en revanche notre révolution est assez permissive et libérale, pas comme les révolutions d'autres pays, par exemple la révolution chinoise ou la cubaine. Nous sommes en faveur de la liberté sexuelle et nous ne nous opposons pas à l'alcool ni à la marijuana, en quantités modérées et soigneusement contrôlées.

-Que Dieu me libère des Chinois, des Russes et des Nords-Américains!

-Nous respectons Dieu, tu vois -dis-je avec enthousiasme-. Nous ne faisons pas de propagande antireligieuse, la seule chose que nous voulons est que l'on ne fasse pas non plus de propagande religieuse; l'unique propagande qui est permise est celle du gouvernement, centrée sur des proverbes comme ceux que tu as cités, "plus jamais de guerres", "les enfants d'abord", etc... Qu'y a-t-il de mal à cela? Au contraire, nous voulons éduquer les gens, et c'est ce que nous sommes en train de faire.

-Vous autres, vous êtes très sérieux, même si vous êtes très jeunes. Rappelle-toi, mon amour, que les gens se moquent de l'idéologie et de la philosophie. Tout ce que veulent les gens, c'est qu'on les laisse vivre en paix. Avoir un travail stable, une éducation et la santé, et quelques vacances à la plage chaque année.

-Je me suis toujours demandé si le futur ne ressemblerait pas à un *moyen-âge*, au lieu de ressembler à une Renaissance. Il n'était pas possible que l'humanité continue de progresser autant, découvrant tant de choses, inventant, polluant l'environnement, faisant la guerre...

-...Au lieu de faire l'amour.

-Oui, c'est ça. Les gens d'aujourd'hui ne veulent se préoccuper de rien, ils pensent qu'il n'y a rien qui vaille la peine de perdre le sommeil, rien qui amène à s'angoisser et à se désespérer. Nous n'avons pas trouvé l'équivalent moral de la guerre. Nos enfants sont une bande de médiocres, ils cherchent seulement la satisfaction des nécessités immédiates, oui, à présent je le crois, nous allons vers un moyen-âge, une stabilité et une médiocrité, dans lequel personne ne va progresser ni s'angoisser. Ecoute, petite, tu crois que quelqu'un veut devenir un Einstein ou un Beethoven? Dis-moi, toi-même, tu n'aimerais pas être une Marie Curie?

Son regard brilla en m'écoutant dire cela mais elle ne répondit rien. Non, sans aucun doute, cette jeune fille, mince, que j'avais, nue, à côté de moi, n'était absolument pas intéressée par l'idée de devenir une Marie Curie.

-Ce moyen-âge arrivera bientôt. Les découvertes vont cesser, on n'inventera plus rien, il n'y aura ni préoccupations ni confrontations idéologiques. Tout sera planifié, tout le monde sera heureux. "Tout" sera expliqué. Les gens jouiront de la vie et il y aura beaucoup de paix, et le temps passera, vide et sans aucun sens. Ce moyen-âge, malheureusement, va être la conséquence de notre belle révolution sociale et psychologique. Quelle absurdité, quelle absurdité! Nous aurons résolu tous les problèmes des gens, nous aurons planifié la société et l'environnement, nous aurons *programmé et conditionné* l'homme en utilisant les méthodes les plus efficaces de la science d'aujourd'hui. Le résultat ne sera pas les hommes-robots, comme disent nos ennemis des Etats-Unis et de l'URSS, mais les personnes heureuses et médiocres. Comme toi.

-C'est mauvais, chéri. En même temps, je ne sais pas si ce sera si mauvais; en fin de compte c'est le but recherché par l'humanité. Une société sans faim, sans analphabétisme, sans maladies physiques ni mentales...

-Sans Beethovens ni Einsteins. Bien sûr que nous pouvons programmer l'homme pour qu'il ait *plus* d'angoisses existentielles ou pour qu'il en ait moins; pour qu'il soit *plus* rebelle ou moins soumis; la modification de comportement peut se faire également dans un sens ou dans l'autre. Ce que nous avons fait est de le rendre pacifique, bon et médiocre; nous pouvons le faire plus attentif à son environnement, plein d'angoisses existentielles, de telle sorte qu'il se transforme en un Alexandre le Grand, en un Sartre...

-Merci beaucoup. Ne le fais pas, laisse-nous tranquilles, David. Soyons heureux et tranquilles, c'est bien comme ça. Il n'y a rien de mal là-dedans. Peut-être que pour l'un ou l'autre de tes enfants conditionnés pour être bons et heureux, quelque chose ne fonctionnera pas bien; cet enfant sera le génie créateur que tu veux, l'Alexandre le Grand qui conquerra le monde. Pourvu qu'il prenne son temps pour apparaître, et que les programmes de conditionnement soient parfaits pour que *jamais* n'apparaissent de tels génies angoissés, qui angoissent les autres mortels.

-Le moyen-âge donnera lieu à une autre Renaissance, et ensuite à une autre période de créativité et de turbulence comme l'âge moderne; et ensuite il y aura un autre moyen-âge comme celui que nous sommes sur le point de commencer.

-Tout marche par cycles, mon amour.

-Oui, Maribel, c'est l'éternel retour de Nietzsche.

-Couche-toi, chéri. Je crois que les gens comme toi ne sont pas nés pour *vivre* dans la Nouvelle Ere, dans ton beau moyen-âge où personne n'a de problèmes ni d'angoisses existentielles. Ils sont nés pour changer le monde, pour *construire* la Nouvelle Ere mais pas pour en *profiter*. Toi et les autres comme toi, ceux d'en haut, ceux qui ont un bureau au Palais Présidentiel, ne sont pas nés pour vivre comme les mortels communs et courants de la Nouvelle Ere, en étant heureux et bons. Quelque chose a mal fonctionné dans ton conditionnement précoce, mon amour.

14.

L'armée et la police

Je regrettai beaucoup de ne plus voir Maribel, mais ainsi étaient les choses dans les Centres de Santé Sexuelle. Les gens se perdaient entre la multitude et on ne savait pas où on avait été. Je me souviens qu'elle sortit de la chambre, qu'elle monta l'escalier tapissé et passa à la salle de télévision. Je suppose que de là elle irait à la piscine, au sauna ou à la salle des orgies. Ce qui est sûr est qu'elle disparut de ma vue -et de ma vie- bien que j'eusse beaucoup aimé la revoir.

Le jour A, nous devions discuter d'un projet très sérieux à propos de la défense nationale. C'était une réévaluation du rôle de l'armée et de la police dans le pays. Pendant les premières années, nous avons maintenu la police comme agence de contrôle, mais avec l'espoir de pouvoir l'éliminer un jour ou l'autre. L'armée avait la même fonction, pour l'extérieur. L'armée et la police étaient des choses du passé et j'aurais voulu que nous dissolussions ces corps très rapidement. Comme il n'était pas facile de contrôler les gens qui étaient nés avant le commencement de la Nouvelle Ere par des méthodes de renforcement positif, il fallait maintenir la police.

-Quand plus de contrôle *interne* existe, moins de contrôle *externe* est nécessaire -nous expliquait notre expert en conditionnement aversif-. La société fait une grande confiance au punition et aux conséquences aversives, dont l'effet est temporaire, à moins que l'on applique des stimulus d'une intensité énorme.

-Il faut éliminer le punition au niveau social -dit Martin-. Nous l'avons déjà éliminé au niveau individuel, plus personne ne punit ses enfants et regardez les enfants joyeux et beaux que nous avons dans le pays. Ce sont des enfants sains et heureux, réellement libres et créatifs.

Je me rappelai ma conversation avec Maribel le jour précédent, et avalai ma salive en silence.

L'élimination des contingences aversives doit se faire tôt ou tard -continua notre spécialiste en punition, évitement et échappement. Le plus important est de décider si le contrôle interne est suffisamment grand pour que cela puisse se produire immédiatement. 4 ans ont passé et nous avons encore une armée et une police. Nous avons des prisons, nous avons des amendes et...

-Mais nous avons qui plus est des prix pour ceux qui respectent la loi -interrompt Monsieur le Président, qui avait chaque jour moins de patience-, nous avons des *renforcements positifs*, des

conséquences gratifiantes programmées dans tous les environnements et pour tous les comportements adaptatifs.

-Oui, Monsieur. Mais la police doit se charger de mettre en ordre beaucoup d'activités humaines, étant donné que nous devons travailler avec des personnes qui sont nées *avant* la Nouvelle Ere.

-Comme nous -fis-je remarquer.

-Oui Monsieur. Comme *nous tous*. La décision d'en finir avec l'armée et avec la police dépendra de si les gens sont suffisamment conditionnés pour fonctionner sans de tels stimulus discriminatifs (les policiers) et sans conséquences aversives. Je m'explique. Une personne doit avoir intériorisé la loi et l'ordre, pour que nous puissions éliminer la police. Elle doit avoir le contrôle de l'intérieur et pas de l'extérieur. Si le policier est dans son intérieur, il n'a pas de raison d'être à l'extérieur.

Des heures passèrent avant que la discussion se terminât. Nous conclûmes qu'il fallait attendre un peu plus de temps et que notre révolution n'avait pas encore été suffisamment loin pour éliminer complètement la police.

La situation avec l'armée fut différente. Je fis pression pour que nous en terminassions avec cette organisation. Si un jour nous devions faire la guerre avec nos ennemis, c'est à dire, avec les Etats-Unis, l'URSS ou la Chine, nous n'aurions pas vraiment besoin d'armée, parce que nous aurions perdu la guerre d'avance. Nous ne pouvions évidemment pas rivaliser avec de tels colosses. D'autre part, nous n'avions plus d'ennemis, et notre armée ne servirait qu'à faire la guerre à un pays voisin. Et cela n'était pas dans notre philosophie d'amour pour tous les hommes et d'harmonie universelle.

-Avoir une armée implique que nous sommes disposés à nous défendre ou à attaquer, que nous croyons au punition, en les armes -fis-je remarquer-. Nous avons rempli la tête des gens avec des phrases telles que "plus jamais de guerres", et pourtant nous avons une armée prête à faire la guerre. A qui allons-nous la faire? Nous n'avons pas d'ennemis. Les grandes puissances de la politique actuelle, comme les Etats-Unis, l'URSS et la Chine, qui voient d'un mauvais oeil ce que nous faisons ici, ont tellement de pouvoir que ce serait une sottise d'essayer de leur faire la guerre, même si nous le voulions. De plus, nous ne le voulons pas. Nous avons plusieurs milliers d'hommes dans l'armée, prêts à faire la guerre à un autre pays du Tiers-Monde, ce qui va à l'encontre de notre philosophie. Nous n'allons jamais commencer aucune guerre. Et si nous avons n'avons pas d'armée, personne ne va nous attaquer. Il y a de petits pays comme le nôtre, qui n'ont pas d'armée, et cela éveille les sympathies du monde et les préserve des attaques des pays voisins. Il y a plusieurs pays comme ça en Afrique et en Amérique Latine. Les autres sont armés jusqu'aux dents. Comme nous le sommes nous-mêmes.

Mes arguments furent pris au sérieux, ce qui me surprit et m'émerveilla. Nous allions en finir avec l'armée, en conservant la police pour maintenir le contrôle social, en attendant que nous réussissions à ce que nos programmes soient suffisamment compréhensibles pour rendre inutile l'existence de la police. Un jour nous serions un peuple sans armée ni police. Un peuple qui aimerait la paix et le montrerait aux yeux du monde.

N'ayant plus d'armée, beaucoup de pays qui nous regardaient avec une certaine antipathie commencèrent à nous voir d'un meilleur oeil. C'était une preuve que nous avions des intentions pacifistes, pas seulement verbalement mais aussi au niveau du comportement. Nous croyions dans la *récompense* et non dans le punition. Nous croyions en la *paix* et non en la guerre. Tous les projets de fraternité humaine, d'améliorer la vie des gens, se faisaient plus réels à présent que nous éliminions la plus grande force de contrôle aversif. La "conscience morale" de la société cessa d'être à l'extérieur et passa à l'intérieur.

De plus, nous pensions éliminer la police au cours de l'année. Entretemps nous allions restructurer les programmes d'éducation morale, largement dans le sens de Kohlberg et de son état 6 de maturité morale. Les gens qui avaient atteint cet état 6 étaient d'accord avec le système de règles de la société, dans le but d'éviter le chaos social ; c'est le niveau le plus haut de développement moral. Tous nos concitoyens devaient arriver à cet état. Les états antérieurs impliquaient le fait de suivre des normes pour éviter le punition et accepter l'autorité, ils impliquaient que la personne pensât à son propre bien-être, ou au bien-être des autres personnes. L'état 6 était le but, le bien social, ayant l'humanité comme point de mire et non un segment réduit de cette même humanité.

-Œuvre de telle manière que ton action puisse être érigée en loi universelle -exprima Mercedes-. De qui est cette belle phrase? De Kant, je crois. Oui, de Kant, c'est l'impératif catégorique. Œuvre de telle manière que ton action puisse être érigée en loi universelle. Arriverons-nous si haut un jour?

-Je crois que oui. On peut faire beaucoup dans ce domaine du développement moral, mais on n'a presque jamais essayé de le faire. Nous devons conditionner les gens pour qu'ils souhaitent faire

le bien, pour qu'ils soient satisfaits en le faisant. Nous n'allons pas suivre la loi par crainte de la punition, mais parce que nous avons internalisé l'effort positif qui résulte en faisant ce qui est bien. Bien sûr, nous définissons "bien" dans un contexte humaniste: "Bien" est défini pour l'homme, pas celui qui suit les canons platoniques de la bonté, qui ne sont pas de ce monde.

-A la différence des consolations religieuses, notre société, notre "règne", est de ce monde et pas de l'autre.

Nous continuâmes à parler de morale et d'éthique, du relativisme culturel du bien et du mal, qui se surpasse seulement comme marque conceptuelle de l'humanité comme un tout, qui nous unit et non pas qui nous sépare. Les normes devaient être à l'intérieur de l'homme, grâce à un programme profond de conditionnement moral. Ainsi nous n'aurions pas besoin de police, chacun serait le propre gardien de l'ordre social et moral.

-Aujourd'hui je recevais un groupe de jeunes qui m'ont proposé de légaliser beaucoup de substances chimiques qui sont hors-la-loi actuellement, spécialement les drogues hallucinogènes. Je me suis toujours opposé à cela, tu sais? Je crois que l'homme doit atteindre ses "kicks", comme on dit en Anglais, son extase, par le moyen de la nature, du travail, de l'amour, du sport, et non par les drogues.

-Oui, Dave -observa Mercedes-. Ce qui se passe, c'est qu'en légalisant la marijuana et en transformant sa culture, son élaboration et sa distribution en monopole d'état, nous avons ouvert la porte aux attentes de ces groupes juvéniles. Nous faisons de fortes campagnes contre les drogues, nous consacrons beaucoup de temps et d'argent à combattre son usage. En cela nous sommes une société réellement puritaine, beaucoup plus puritaine que la majeure partie des pays. Nous pensons que la drogue corrode le cerveau de l'homme, détruit son individualité et sa personnalité.

-Mais en même temps, nous avons légalisé la marijuana.

-c'est-à-dire que nous l'avons changée de catégorie; nous ne la considérons pas comme une "drogue", ni une substance prohibée. On permet son usage dans des conditions de contrôle, en quantités réduites, et après avoir connu de manière détaillée ses effets principaux, ses effets secondaires, ses dangers et ses complications possibles.

-L'alcool nous semble plus dangereux que la marijuana.

-Il l'est. Mais comme les gens se sont habitués à penser à la marijuana comme une substance prohibée, et à présent que nous la légalisons, on nous demande de faire de même avec l'héroïne, la cocaïne, le LSD et d'autres cochonneries similaires. C'est pour cela qu'il était dangereux de légaliser la marijuana.

-Les études préalables que nous avons faites n'ont pas démontré que les gens passeraient de la marijuana aux drogues "dures". C'est un mythe que tout le monde partageait, mais les études contrôlées disaient le contraire. En légalisant la marijuana, nous connaissions bien ses effets. Et pour cette même raison, nous redoublons d'efforts contre la morphine, la cocaïne, l'héroïne, le LSD et les autres drogues.

Nous avons besoin de la police, entre autres choses, pour combattre le trafic de drogue. Mais il a diminué énormément, et dans la Nouvelle Ere, les gens fumaient peu, buvaient peu (excepté Monsieur le Président...) et consommaient très peu de marijuana. Pourtant, en éliminant la police, comment allons nous gérer ce problème?

Les centres pour les toxicomanes avaient tous les services de désintoxication, de thérapie médicale et psychologique, d'aide sociale, d'éducation à la communauté. Les Toxicomanes Anonymes, semblables aux Alcooliques Anonymes, remplissaient un rôle merveilleux, de ce point de vue. Et en retirant la marijuana de la "liste noire" de l'"Index" des substances prohibées (comme l'Eglise avait son "Index" de livres prohibés), beaucoup de mythes s'étaient écroulés et le problème s'était en grande partie résolu. A présent, on consommait moins de drogue qu'avant et il y avait une meilleure conscience et un meilleur sens de la responsabilité sociale.

-Moi qui n'ai jamais fumé de marijuana de ma vie -dis-je- je me sens bizarre quand j'explique, devant des groupes de pères de familles, pourquoi nous la légalisons. Ils pensent que mes arguments se basent sur mon intérêt personnel pour cette substance, et ils se trompent. Tu sais, c'est le principe de "dissonance cognitive" de Festinger.

-Quelque chose en quoi, nous autres les behavioristes, nous ne croyons pas, Dave!

-Non? Ah, tu as raison, Mercedes. Nous autres ne croyons pas en cela. Mais il semble que ça fonctionne, du moins un peu. Les gens pensent que je suis en faveur de la légalisation de la marijuana parce que je suis un consommateur d'herbe impénitent; si c'était le contraire, je ne me

préoccuperais pas du problème. Mais je ne le suis pas, je ne l'ai jamais essayée et je ne pense pas l'essayer. Ca produit un état de "dissonance cognitive" qu'on cherche à éliminer.

-C'est curieux, comme fonctionne l'esprit humain.

-L'"esprit", Mercedes? Ça, c'est une autre construction hypothétique en laquelle nous ne croyons pas non plus, nous autres béhavioristes.

15.

La nouvelle structure familiale.

L'élimination de l'armée n'affecta personne. L'énorme potentiel humain de ladite institution s'intégra à des activités productives à l'intérieur de la société. Les dépenses que le fait d'avoir un groupe de personnes hautement qualifiées dans l'art de tuer impliquait, passèrent à d'autres rubriques de la planification nationale. Je m'étais toujours demandé à quoi servaient autant de personnes jeunes, intelligentes, disciplinées, recluses dans leurs casernes militaires, attendant une guerre qui ne se produisait jamais. Il y avait des recherches scientifiques dans l'armée, de l'intelligence, une énorme richesse de personnel humain. Pourquoi les Etats-Unis voulaient-ils tellement de psychologues expérimentalistes dans leur armée? Il y avait des gens spécialisés dans la perception, l'apprentissage, la psychologie cognitive, la psychologie sociale expérimentale. Cela, en plus de montagnes d'ingénieurs, de médecins, de physiciens et de chimistes. La "défense nationale" requérait sans doute l'aide de la science, et cela paraissait très judicieux.

Pour nous, pays minuscule dans le panorama mondial, pays sans aucune importance internationale, l'armée représentait seulement une façon de nous défendre des voisins ou de les attaquer; elle nous servait pour avoir un "statut" et pour nous sentir forts. Dissoudre l'armée impliquait que nous croyions en la paix et en la fraternité humaine.

A l'inverse des prédictions pessimistes, les militaires s'intégrèrent facilement à la force productive du pays. Un certain nombre passèrent à occuper des charges gouvernementales, y compris des postes de relative responsabilité. Comme Monsieur le Président avait été membre de l'armée, il avait des liens d'amitié profonds avec beaucoup de militaires; et bien que dans la Nouvelle Ere les influences et le "copinage" -si caractéristique de l'Amérique Latine- n'avait aucun rôle à jouer, en fin de compte il fut nécessaire de recaser les ex-militaires dans des charges importantes.

L'armée avait mené Monsieur le Président à sa situation de pouvoir, quelques temps auparavant. Aujourd'hui les choses étaient sensiblement différentes, le processus de changement social avait énormément avancé, et Martin n'était pas à son poste par la force des armes. Nous étions tous préoccupés par ce qui pourrait se passer à ce sujet, quant à l'appui militaire de Monsieur le Président. Mais comme les militaires se sentirent bien dans leurs nouvelles charges et que la vie suivit son cours normal, il n'y eut pas de tentatives de "coup d'état" ni de "contre-révolution" comme nous l'avions craint. Le nouveau régime était définitivement solidifié à sa place, et la révolution sociale et psychologique avait donné déjà beaucoup de fruits.

Les ex-militaires se convertirent en une importante force productive, qu'il fallut entraîner mais à coût réduit. Leur discipline, leur ordre et leur capacité de travail purent être utilisés avec facilité dans la nouvelle société.

Une nuit, j'étais en train de penser à tout ça quand je sentis qu'on frappait à ma porte. C'était mon amie Mercedes. Elle avait un fils de 10 ans, qui était fils de militaire. L'ex-mari de Mercedes, de ceux qui étaient passés à s'intégrer à la société; ce qui fut plus facile dans son cas parce qu'il s'agissait d'un ingénieur des mines, avec l'entraînement adéquat et une bonne expérience. L'enfant s'appelait Felipe et avait une intelligence brillante, sûrement similaire à celle de sa mère.

-David, je veux te demander une faveur -dit Mercedes en entrant dans mon appartement-, je dois faire pas mal de choses et je voudrais que tu t'occupes de Felipe. Je dois sortir, c'est quelque chose d'urgent, et je me demande si tu pourrais t'en occuper, juste pour quelques heures. Qu'est-ce que tu étais en train de faire?

-Bien sûr, j'aurai grand plaisir à m'occuper de Felipe. Salut garçon! Comment ça va? Je vois que tu as beaucoup grandi, et bientôt tu auras une grosse voix comme ton père, et tu auras une moustache qui feront tomber les filles. Viens fiston, je suis sûr que nous allons nous amuser pendant ce temps. J'étais sur le point de m'asseoir pour lire, je viens de dîner, de sorte que je n'ai rien d'important à faire.

-Merci, Dave. Et qu'est-ce que tu allais lire?

-Une étude publiée en Allemagne sur les changements dans la famille. Nos changements ont été plus révolutionnaires que tous ceux qui ont été essayés avant. Par exemple, l'entraînement des mères de substitution, l'insistance sur le mariage jeune, la séparation de la sexualité et de la reproduction, la planification familiale rationnelle, la facilité pour se marier et divorcer, l'importance que nous donnons aux enfants et aux anciens. Je veux voir quelle importance on donne en Allemagne aux changements que nous avons réalisés ici.

-Intéressant. Je suis sûre que tu pourras lire ça quand je reviendrai. Au revoir chéri, je te vois plus tard. Au revoir Felipe, tiens-toi bien, ne martyrise pas trop Tonton David /ton oncle David. Comme il n'a pas d'enfants, il ne connaît pas les délices de partager la vie d'un petit diable -je veux dire, d'un petit ange- comme toi.

-Au revoir, Mercedes; je prendrai soin de Felipe, et je crois que nous allons nous amuser.

Quand Mercedes s'en fut, je mis ma revue de côté -pour la dixième fois en quelques jours, étant donné que je n'avais jamais le temps pour lire quoique ce fût qui m'intéressât et qui ne fit pas partie de manière très directe de mon travail- je pensai à ce que nous pourrions faire, Felipe et moi, pour passer quelques heures ensemble.

-Les changements de la famille t'intéressent, tonton David? -dit Felipe, qui m'appelait toujours tonton-. Imagine-toi que j'ai des amis dont le papa reste à la maison pour faire le ménage et cuisiner, pendant que la maman va travailler. Des amis élevés par leur mère, et dans certains cas la mère est célibataire, et dans d'autres cas, divorcée. Des amis élevés par leur père, divorcé ou veuf. Allons rendre visite à quelques-uns! C'est amusant. Dans la majorité des cas les autres enfants se moquent de ce genre de camarades, qui n'ont pas de père ou n'ont pas de mère, qui ont les choses à l'envers, ou qui ont été adoptés par des femmes célibataires.

La maison de Gustavo, un ami de Felipe, était située assez loin de mon appartement. Nous y allâmes en marchant, et Felipe entra comme si c'était sa propre maison. Nous nous assîmes par terre, dans la salle de jeu de Gustavo et de ses frères, à attendre le père qui était dans la cuisine à laver les assiettes du dîner.

-Bonsoir -dit le père de Gustavo en entrant dans la salle de jeu des enfants-. Ne vous levez pas, soyez le bienvenu. Pardonnez-moi de ne pas vous avoir salué avant, mais avec trois enfants à gérer, les choses sont très difficiles. Felipe, comment vas-tu? Ca fait longtemps que je n'ai pas vu ton père, dis-lui bonjour de ma part. Je suppose qu'il s'est adapté à sa nouvelle vie comme ingénieur du gouvernement, au lieu d'être ingénieur militaire; je crois que l'intégration de l'armée à la société productive implique seulement un changement de noms et rien d'autre. Ah, ça, maintenant les ex-militaires doivent travailler plus qu'avant. J'imagine qu'il n'y aura eu aucun problème à son adaptation sociale.

-Bonsoir. Felipe m'a demandé de l'accompagner pour rendre visite à ses amis et cela me fait très plaisir de le faire. Vous avez...Trois enfants, c'est cela?

-Oui monsieur, trois enfants adoptés. Je suis célibataire et j'ai adopté trois enfants, chose qui aurait été impossible avant la Nouvelle Ere. Je travaille toute la journée à la maison, à une charge gouvernementale de Communication Sociale. J'analyse les plaintes et les protestations des gens, qui sont publiées dans les journaux et les revues, à la radi, et cetera. Je suis en quelque sorte un analyste de contenu des moyens de communication de masse. Ainsi, j'ai mon bureau à la maison, et je suis ici la majeure partie du temps. Les enfants vont à l'école, et ils viennent à la maison pour manger, jouer et d'autres choses. Je me charge de tout, de leur préparer la nourriture, réparer leurs vêtements, les aider dans leurs devoirs et leur donner un appui émotionnel. Vous savez, on donne une grande importance à ces choses de nature psychologique, dernièrement.

-C'est un père célibataire, tonton David.

-Je vois ça. Et pourquoi vous ne vous mariez pas?

-Les raisons sont nombreuses et complexes. De plus, elles font partie de ma vie privée, que je préfère ne pas partager, du moins pour l'instant. Pour moi, les enfants sont très importants, et en décidant de ne pas me marier m'attendait une vie de solitude. Par chance, grâce à la nouvelle loi, nous, les hommes et les femmes célibataires, pouvons adopter des enfants, et je l'ai fait, j'ai deux garçons et une fille, et je me considère comme un père modèle. Je sais bien que la possibilité d'avoir un travail qui puisse se faire à la maison aide beaucoup.

-Je vois ça.

-Vous savez que cela n'est pas étrange? Il y a beaucoup de mères célibataires, et de pères célibataires comme moi. La situation la plus fréquente est la femme qui veut avoir un enfant sans se marier, ou qui ne rencontre personne avec qui le faire. Cette dernière situation n'est pas commune,

parce qu'aujourd'hui, tout le monde rencontre quelqu'un avec qui se marier, s'il le veut, étant donné que le mariage s'est simplifié et qu'il est devenu plus pratique et fonctionnel. Vous voulez une statistique? A cause de mon travail je suis au courant des statistiques.

-Mon oncle aussi, il l'est -interrompit Felipe-, lui aussi bien que ma mère ont des charges d'énorme importance et de responsabilité dans le gouvernement. Du moins c'est ce qu'ils disent, et c'est la raison pour laquelle ils n'ont jamais le temps d'aller au cinéma avec moi.

-Bien sûr, mon chéri. Vous voyez, monsieur. Les statistiques sont les suivantes: 22 pour cent des enfants grandissent dans des foyers avec un seul de leurs parents, généralement la mère. Aux Etats-Unis, d'après ce que je sais, le chiffre est de 17 pour cent, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas grande différence; la majeure partie de ces foyers avec un seul parent est géré par la femme.

-Ce sont des femmes divorcées -continua le père de Gustavo-, ou des femmes qui ont simplement décidé d'avoir un enfant ou plusieurs, dans le but explicite de les élever seules. Autour de 3 pour cent sont des foyers avec le père et pas la mère, à cause du divorce ou de la mort de la femme, ou à l'adoption d'enfants de la part d'hommes célibataires. La tendance va en s'augmentant, selon les statistiques, et je crois que dans 10 ans 50 pour cent des enfants nés aujourd'hui vivront dans un foyer avec seulement un père. Les mères de substitution sont une chose magnifique, elles servent beaucoup, elles accomplissent un magnifique travail social, réellement admirable. Leur travail avec les enfants abandonnés a été fantastique. Le slogan "les enfants d'abord", qui est un des piliers de la Nouvelle Ere, leur a été très bénéfique.

-Il n'y a pas de pères de substitution? -demanda Felipe.

-Non, mon chéri, et notre société n'y a même pas pensé. Quel manque, n'est-ce pas? Je dirai à mon chef en Communication Sociale qu'il le dise aux directeurs de la Commission sur la Famille et la Sexualité. L'enfant a besoin d'un père et d'une mère. Nous avons entraîné des mères de substitution - que j'utilise de temps en temps pour mes trois enfants- mais pas de *pères de substitution*. L'enfant a besoin d'autant de figures d'identification masculines que de féminines, et par tous les saints du ciel, nous l'avons oublié. Je noterai dans mon carnet d'appeler mon chef demain et lui demander de présenter le problème à la prochaine réunion de Planification Nationale.

-Je ne connais presque aucun enfant qui soit élevé par deux parents -dit Gustavo-. A l'école on m'enseigne que dans toute famille il y a un père, une mère, des enfants, une ou plusieurs servantes, des tantes et des grands-parents. Je ne trouve jamais ça. Mes amis ont une mère et un père, dans la majeure partie des cas. J'ai un père et pas de mère. Il n'y a jamais de servantes. C'est définitivement bizarre, papa.

-Mais nous sommes tous heureux maintenant -observai-je, sur la défensive-. Et dans la Nouvelle Ere, les enfants passent avant tout.

-La famille est en train de beaucoup changer, et pour le mieux. Je sens que ces réformes représentent un progrès considérable, quelque chose que véritablement aucun autre pays n'avait osé faire avant. Quelque chose dont on parlera dans les siècles à venir.

En bien ou en mal, -me dis-je à moi-même-. Non, je crois que, définitivement, en bien.

-Les enfants qui grandissent dans des centres d'adoption sont très heureux -dit Felipe. J'ai plusieurs camarades à l'école et généralement ils ont les meilleures notes, ce sont les meilleurs joueurs de football et ils connaissent plus de blagues et plus d'histoires que les autres enfants.

-Je pense -dis-je avec beaucoup de sérieux- que la différence entre notre société et d'autres tentatives de faire des sociétés utopiques, tient dans l'utilisation de la psychologie scientifique. Nous sommes la première tentative de faire une société meilleure basée sur la psychologie et pour cela nous sommes arrivés si loin. La psychologie n'a jamais été prise au sérieux jusqu'à ce que nous autres, je veux dire, jusqu'à ce que le pays, ait décidé de l'utiliser au maximum, et vous voyez ce que nous avons réussi. Les potentialités de la psychologie scientifique pour le bien-être humain et social sont réellement illimitées.

-Je suppose que vous avez raison, bien que ce ne soit pas mon domaine, et que de fait je ne puisse pas avoir une opinion informée sur le problème. De toutes façons nous avons beaucoup travaillé sur la famille et sur les enfants. Il m'a paru bizarre de lire dans le journal, il y a quelques jours, qu'il n'existait pas de preuve convaincante qui soutienne la croyance que l'amour des parents durant la petite enfance protégeait l'enfant de la pathologie postérieure. C'est-à-dire, que dans le domaine des expériences précoces il y a encore beaucoup à faire. Les grands problèmes restent sans solution.

-Vous croyez? Nous avons beaucoup avancé. Il y a quelques siècles on punissait les enfants jusqu'à les faire saigner, pour qu'ils apprennent l'alphabet, pour qu'ils obéissent aux plus grands, pour

qu'ils soient soumis et dociles. On les socialisait en utilisant toujours les contingences aversives. Plus on revient en arrière, pire était le traitement qu'on donnait aux enfants. Aujourd'hui les choses ont changé, pour le mieux. On ne punit plus physiquement les enfants, on ne leur fait plus boire un litre d'urine pour qu'ils apprennent à contrôler l'énurésie, c'est-à-dire pour qu'ils n'urinent plus au lit; cela se faisait au XVII^e siècle. On séparait les enfants de leurs parents pendant des années entières, dans des internats, dans des écoles lointaines, et cela ne se fait plus. Nous avons beaucoup progressé. Le monde entier a avancé. Nous avons fait beaucoup plus, mais de toutes façons c'est la civilisation entière qui a progressé quant au respect de l'enfant et de son bien-être.

Après avoir terminé la conversation, je remarquai qu'il était l'heure de ramener Felipe à sa mère, et nous partîmes. Je crois que ce fut une causerie intéressante, et cela m'avait plu d'échanger des idées avec un des "consommateurs" des réformes de la famille que nous avions planifiées et exécutées depuis "en haut", depuis le palais du gouvernement.

-J'aimerais avoir un enfant comme toi -dis-je à Felipe alors que nous marchions vers la maison de Mercedes-. Un enfant intelligent et beau comme toi.

-Et pourquoi tu ne l'as pas, tonton? On m'a appris comment on fait à la classe d'éducation sexuelle. Ca me paraît extrêmement facile. La seule chose à faire est...

-Oui, oui, ça je sais! Mais il faudrait que je travaille moins et que je sorte plus me promener. Il faudrait que je parle beaucoup à mon fiston, de telle sorte que les réformes que nous essayons d'implanter ne soient pas seulement théoriques, parce que "charité bien ordonnée commence par soi-même".

-Et ça te paraît si terrible? Je crois qu'au fond c'est amusant. Et que ça te plairait beaucoup. De plus, je pense que tu le ferais très bien.

16.

Ecole et société

Je continuai à cultiver mon amitié avec Felipe, le fils de Mercedes qui m'appelait "tonton", étant donné mon amitié avec sa mère. Nous nous promenâmes beaucoup, nous rendîmes visite aux familles de ses amis, les écoles, les centres d'entraînement pour mères de substitution. Un enfant enseigne à voir une dimension nouvelle du monde, il fait revenir à l'enfance; mais l'enfance n'était plus la même. A présent il y avait moins de frustrations, moins d'amertume, moins de rancœur. Les enfants étaient plus sains et heureux, ils se sentaient moins coupables. Il y avait moins de cas de parents qui maltraitaient leurs enfants et en abusaient, il y avait moins de cas de suicides d'enfants, moins de haine et d'envie. Nous espérions que bientôt de telles émotions négatives disparaîtraient complètement. Les enfants ne fuyaient déjà plus de la maison comme cela se faisait de mon temps. Felipe et ses amis n'étaient pas nés pendant la Nouvelle Ere, -qui avait commencé seulement 4 ans avant- de sorte qu'il gardait des vestiges du vieux système, sans aucun doute. Mais viendrait le jour où tout serait nouveau, où tout serait meilleur. Quand serait morte la dernière personne qui avait vu l'Ancienne Ere; quand *nous autres* serions tous morts...

Un après-midi, Felipe et moi étions à son école, parce cela m'intéressait de voir comment fonctionnait une de ces institutions, sans servir de guide ni en répondant à des questions, mais en y allant comme visiteur et en formulant moi-même les questions. C'était plus drôle. On pouvait demander ce que l'on voulait, et c'était reposant, par rapport à mon rôle dans la Planification Nationale, de proposer des solutions et donner des réponses à tant de choses.

L'école de Felipe était grande et pleine de jardins. Elle était située à l'extérieur de la ville et elle ressemblait plus à une ferme de vacances qu'à une école. D'une certaine façon, elle m'évoqua le Walden Deux de Skinner. Mais elle me rappelait aussi l'un de ces campements de Pionniers qu'il y a en Union Soviétique. Quand je le demandai à l'institutrice, cette dernière répliqua:

-La ressemblance la plus importante se réfère à l'influence des enfants sur la gestion de l'école, dans la prise de décisions et le maintien de la discipline. Ici, de même qu'en Union soviétique, nous avons des conseils d'enfants qui évaluent les autres, leurs donnent des prix et imposent des punitions. Jamais de punitions corporels, bien sûr, mais avant tout des punitions de type "coût de la réponse". Ils discutent avec les professeurs et les directeurs des plans scolaires, ils organisent des activités du programme et hors-programme -des excursions pour observer les animaux dans la montagne par exemple, ou des compétitions sportives- et de plus ils contrôlent la discipline.

-J'aimerais le voir dans la pratique. Pourrions-nous le faire?

-Oui, mais un peu plus tard. Il y a un conseil d'enfants en ce moment, ce sont du 5^e degré, mais je crois que nous ne pourrions y aller que plus tard.

-Et l'éducation formelle? l'enseignement de contenu?

-Ici, nous insistons autant sur le développement personnel et intégral de l'individu, ses bases de comportement, ses sentiments, que sur ses connaissances formelles. Pour ce dernier point, nous comptons sur l'aide de la technologie éducative, les films, ce qu'on appelle les machines éducatives et autres; dans la majeure partie des cas nous construisons dans l'école les aides audio-visuelles, les aquariums, les terrariums, les collections de pièces de monnaie et les cartes, tout ce qui peut se faire ici, nous le faisons.

Les films, les unités instructionnelles et autres choses difficiles à faire localement nous sont fournies par le gouvernement.

-L'école semble riche et prospère.

-Elles le sont toutes. Il y a de grandes salles et des jardins, beaucoup d'espace. L'enfant passe beaucoup de temps à l'air libre. Nous insistons sur l'éducation intégrale, l'éducation du langage, des relations interpersonnelles, du comportement émotionnel. Il est important que l'enfant se socialise, et nous préférons même dire qu'il *s'humanise*. L'école est intégrée dans la famille et la communauté, et dans le monde du travail. Les parents viennent beaucoup ici, nous allons chez eux. Nous voulons que les enfants participent activement à la vie des adultes, qu'ils apprennent les rôles qu'ils vont exercer plus tard, qu'ils s'intègrent au monde du travail.

-On a dit que dans la société contemporaine les enfants sont absolument inutiles.

-C'était avant. L'école était un des principaux éléments d'aliénation de l'homme. Aujourd'hui ce n'est plus le cas. Les écoles étaient des forces de nettoyage, d'ordre et d'ennui, comme disait un fameux éducateur; aujourd'hui elles ne sont plus aussi propres ni aussi ordonnées, et elles ne sont définitivement plus aussi ennuyeuses.

-Bien sûr que non. Mais l'instruction formelle est assez rigide et systématique, n'est-ce pas? Je crois qu'on utilise beaucoup l'apprentissage par le moyen de modules, qui servent pour intégrer le matériel et éviter la dispersion de l'attention et des connaissances.

-Oui. Les modules fonctionnent bien. Nous avons des objectifs clairs et précis, des matériels programmés qu'il faut enseigner selon le niveau d'apprentissage prévu de l'apprenant. Ces unités d'apprentissage s'organisent hiérarchiquement, et de cette manière on structure un parcours scolaire.

Et l'influence des autres enfants?

-Les matériels sont déjà programmés et prêts, en paquets éducatifs. Mais on n'enseigne rien à personne sans lui expliquer les raisons qu'il y a pour le faire, et le sens que ce matériel a à l'intérieur de l'éducation générale, qui intègre des facteurs intellectuels, physiques, émotionnels et sociaux. Par exemple, nous donnons une énorme importance aux sports. Je crois que cela se répercutera à la longue en ce que le pays aura de très bons sportifs.

Ou des gens physiquement sains, pensai-je. Les sports étaient très importants, parce que le développement intégral de l'homme impliquait de reconnaître que nous avons un corps dont il fallait s'occuper et qu'il fallait développer, et qui est le substrat physiologique de tout le comportement. De là à affirmer que notre petit pays arriverait un jour à être champion du monde de quelque chose...Eh bien, il y avait encore beaucoup de chemin à parcourir, beaucoup d'autres priorités à considérer.

-Nous croyons en l'auto-éducation -continuait l'institutrice, une femme attirante de quelque 25 ans-. Nous pensons que personne n'apprend réellement rien à personne. Il est nécessaire que se développent les habilités, *que l'on apprenne comment apprendre*. Cette auto-éducation, à tous les niveaux, est le but de l'école. En réalité c'est de l'auto-éducation pour la liberté.

-Pour la liberté? Mais tout cela semble très planifié, et comme on l'a dit tant de fois, il ne faut rien laisser au hasard. Le conditionnement opérant s'intéresse beaucoup au contrôle, pas à la liberté, qui semble être simplement un problème linguistique et un boulet que notre culture a hérité des époques antérieures. La liberté est un mythe. Plus on y pense, plus on s'en rend compte. Alors comment pouvez-vous affirmer que nous sommes en train d'entraîner des hommes et des femmes pour la liberté?

-Ils prennent beaucoup de décisions. Ils connaissent les conséquences de leurs actes. Ils savent que les choses ont des effets, qu'elles ont des résultats, qu'elles mènent quelque part. Un comportement n'existe pas dans le vide, il a derrière lui une histoire antérieure, et il agit sur l'environnement, il produit quelques *conséquences* qui influent pour que change la probabilité de sa répétition. Les conséquences font que...

-Oui-interrompt Felipe, qui venait d'arriver du jardin en apportant une rose à l'institutrice-. Allons à l'intérieur, je veux voir ce qui se passe au conseil des enfants de cinquième année.

Le Conseil d'Enfants était en train d'évaluer la performance de leurs camarades, y compris des notes scolaires, la camaraderie, l'éducation morale, la créativité, les activités sportives et l'esprit de groupe. Tout cela était très difficile à mesurer et opérationnaliser, pensai-je; Tout cela était très mentaliste et disparate. De plus, que savaient-ils, les enfants, des buts de la Nouvelle Ere, de ce qui était bon ou mauvais pour l'homme?

-Vous êtes mariée? -demandai-je à l'institutrice, bien que ce ne soit pas vraiment à propos-. Vous en savez beaucoup sur les enfants, mais vous semblez très jeune.

-Oui, je le suis. J'ai deux enfants qui sont au jardin d'enfants. Je travaille ici à mi-temps et je consacre le reste de la journée à mes enfants et à mon mari.

De sorte qu'il y avait encore des familles "traditionnelles", avec un père, une mère et des enfants. De sorte qu'il y avait encore des femmes qui s'occupaient de leurs maris et de leurs enfants. Magnifique! Pourvu que cela ne se perde jamais. Devant tant d'innovations dans la structure familiale j'avais pensé que les couples traditionnels avaient complètement disparu.

Le Conseil d'Enfants était en train de juger un camarade qui n'avait pas assisté à la classe plusieurs jours parce qu'il s'était promené, et il avait manqué un module de mathématiques, qui s'intégrait aux modules antérieurs et postérieurs, de sorte que pour lui il allait être très difficile de se mettre à la hauteur de ses camarades. Il y avait des gratifications et des punitions (coût des réponses) pour les *groupes* et pour les *individus*. De sorte qu'un enfant "vague" comme celui-ci allait porter préjudice au niveau de tous ses petits camarades. La punition allait retomber sur le groupe. C'était terrible et impliquait que le cours ne pouvait mener à bien son excursion d'ornithologie le jour F, dans le but d'observer les bases de la construction du nid des oiseaux des tropiques. Cela les intéressait grandement, mais en faisant baisser beaucoup le niveau du groupe de points, ils n'allaient définitivement pas pouvoir le faire. Tout le groupe allait souffrir les conséquences aversives d'un enfant vague, qui préférait aller se promener les jours de semaine au lieu d'assister aux classes de mathématiques.

-Tu reconnais qu'avec ton comportement inapproprié tu as porté gravement préjudice à tous tes camarades? -demanda le leader du groupe avec solennité, un enfant de 12 ans, au regard sérieux et d'aspect mature pour son âge.

L' "accusé" ne répondit rien, mais fit un signe affirmatif avec la tête.

-Tu considères que ceci est correct?

Réponse négative de l'enfant, également avec la tête.

-Très bien, à présent, quelle alternative est-ce que tu proposes? Quelle solution est-ce que tu trouves à notre problème?

-Je vais étudier plus, et je passerai un nouvel examen de mathématiques -dit l'accusé avec une voix entrecoupée-. Si deux d'entre vous m'aident, je crois que je pourrai me mettre à jour et passer l'examen la semaine prochaine. De cette façon nous pourrons tous aller à l'excursion d'ornithologie le jour F prochain.

-Très bien. Qui de vous souhaite aider notre ami en mathématiques? Il me faut deux volontaires qui révisent avec lui la théorie des ensembles, pendant les heures libres, dans le but de rattraper le temps perdu.

Deux petites filles levèrent la main presque simultanément, et toutes deux reçurent la charge d'aider leur camarade en mathématiques.

-C'est comme ça que tout fonctionne -m'expliquait l'institutrice-, les problèmes disciplinaires sont considérés comme solubles au niveau du groupe, et les enfants prennent ça très au sérieux. Bien sûr, le jour viendra où il n'y aura plus de problèmes de discipline, parce que tous seront suffisamment si bien conditionnés que personne ne voudra s'échapper dans la campagne au lieu d'étudier les mathématiques. Mais ce jour n'est pas encore arrivé.

-Je pense que ce processus de jugement public, d'évaluation de la part des camarades est une situation anxiogène, et produit des sentiments de culpabilité superflus.

-Je ne sais pas, de toutes façons le processus doit aussi être évalué, et nous le ferons à l'époque de méditation, à la fin de l'année. Rien de tout cela ne doit être figé et inviolable. Tout est science, et la science est précisément sujette à l'erreur et à la correction. La création de sentiments de culpabilité chez les enfants est quelque chose que l'on cherche à éviter à tout prix, et en revanche nous voulons avoir des enfants heureux et créatifs, qui développent leurs émotions et leurs relations

sociales. Qui découvrent la science par eux-mêmes au lieu de l'apprendre mécaniquement avec l'aide d'une machine à enseigner.

-Un mélange de méthode Montessori et de conditionnement opérant. Vous pensez que ça fonctionne bien?

-Je le crois. L'évaluation définitive est encore à faire. J'oubliais un système de socialisation -ou d'humanisation- qui a prouvé son efficacité, et qui est aussi l'oeuvre des enfants eux-mêmes. Quand un enfant arrive à l'école, un autre groupe "l'adopte" et l'initie à toutes les exigences formelles et informelles de l'institution. Les grands enfants emmènent et ramènent les petits enfants, jouent avec eux à l'école et après l'école, leur montrent les normes sociales et les nouveaux jeux. Ils les intègrent au monde des grands et du travail. Dans la situation la plus commune, un groupe d'enfants avancés, disons le quatrième degré, adopte les gamins du premier degré. Ils leur servent de grands frères, et accomplissent un travail terriblement important. Ce système a déjà été évalué et il a démontré son efficacité. C'est une innovation éducative qui va avoir de grandes implications. La vie est avec les gens, vous savez? Et les gens qui ont le plus d'importance pour la vie de quelqu'un sont ceux qui lui sont le plus semblables, c'est-à-dire dans ce cas les enfants pour les autres enfants. L'éducation, ce sont les camarades qui doivent la faire, pas les professeurs. Personne ne peut éduquer personne, mais les petits camarades peuvent aider grandement à ce que chaque enfant s'éduque lui-même.

17.

La science peut-elle nous sauver?

La réputation de "scientifique" qu'avait notre société fit que le pays fût choisi comme siège d'un Congrès International d'Ingénierie et de Sciences Appliquées. On cherchait à ce que les experts du pays présentent aux yeux du monde les bases de l'*ingénierie sociale* qui édifiaient la Nouvelle Ere dont on parlait tant. Dans la majeure partie des cas, quand on publiait quelque chose sur nous, c'était quelque chose de négatif. Cela me semblait toujours bizarre. N'en avions-nous pas fini rapidement avec la misère, l'analphabétisme, le désœuvrement? N'étions-nous pas en cours d'éradiquer les maladies physiques et mentales? N'avions-nous pas un nouveau système familial, éducatif, de travail, vraiment novateur? La critique était toujours la même: la société était mauvaise parce qu'elle avait été *planifiée*. Ce qui nous rendait terribles était que nous ne laissions rien au hasard, que nous planifiions toutes les choses et organisions l'environnement et nous programmions le comportement humain.

La discussion continuait *ad infinitum*, mais c'était une discussion très vieille, très verbaliste et qui ne menait nulle part. Je n'aimais pas perdre mon temps, etc'est pourquoi j'évitais de telles discussions éternelles et manquant de fond. Mais la majeure partie des gens adorait ça et il était donc possible qu'au Congrès d'Ingénierie et de Sciences Appliquée l'on discutât le thème du contrôle et de la liberté, de la planification sociale, de la gestion du comportement humain, des heures et des heures durant. Une raison suffisante pour que je n'assiste pas au dit Congrès.

A l'inauguration Martin eut à sa charge la conférence principale, et de ce fait nous dûmes, nous ses collaborateurs de la Planification Nationale, y assister, que nous le voulussions ou pas. Comme je commençais à accepter les principes que nous prêchions aux quatre vents, je pensai que si je devais faire quelque chose, le mieux que je pusse faire était d'en profiter; contre mauvaise figure bon coeur; il fallait apprendre à vouloir ce que nous devons faire...

-Dans la Nouvelle Ere *la science* occupe une place de grande importance dans l'organisation de la société -disait Monsieur le Président avec solennité-. Notre société est une société scientifique. Nous entendons par science une attitude d'*aller aux faits*, plus que de nous préoccuper de ce qui a été dit des faits. Nous formulons des questions à la nature et nous attendons qu'elle réponde à de telles questions. Il est important que les questions soient bien formulées, que nous comprenions le langage de la nature et que la réponse ait du sens, en relation avec nos connaissances préalables. Nous sommes un peuple de politiques, nous sommes un peuple de scientifiques. Nous mettons toutes nos réformes à l'épreuve, nous les évaluons, et les changeons s'il est nécessaire de le faire. Nous confrontons nos prémisses avec la réalité, et si cette dernière est différente de nos présupposés, eh bien nous les changeons. Nous avons un profond respect pour la nature, y compris la nature humaine.

La grande salle de conférences était pleine, et son discours était traduit simultanément en Anglais et en Français. Je pense que Martin avait bu la moitié d'une bouteille de vodka avant de monter sur l'estrade, et de ce fait paraissait parler avec assurance et autosuffisance. Son alcoolisme

me préoccupait, mais je ne lui avais jamais parlé spécifiquement de ce sujet. Après tout, notre vie, à nous les artisans de la Nouvelle Ere, était pleine de pressions et de "stress", nous avions d'énormes responsabilités, et chacun devait essayer de trouver un refuge et une façon quelconque d'éliminer l'anxiété. L'alcool était un mauvais chemin, j'en étais convaincu. Mais je ne critiquais pas Martin parce qu'il l'utilisait, il le faisait toujours de façon modérée et en ayant cette dangereuse substance sous strict contrôle.

-Nous croyons que l'attitude scientifique est une attitude objective, à l'intérieur des limites appropriées. Nous sommes convaincus que le scientifique *n'est pas* un observateur froid et passif de la nature, mais un chercheur *passionné* d'ordre, de logique, de *sens* dans l'univers. D'une certaine façon le scientifique s'assimile à l'homme profondément religieux qui veut trouver une signification dans l'univers. Nous considérons qu'en observant le monde, le scientifique l'altère; il sélectionne des faits de la réalité et les intègre dans des théories. Ces dernières ne sont réellement pas les conséquences de l'observation mais leur fondement; en d'autres termes, la théorie nous dit ce que nous devons chercher. Les scientifiques sont des hommes passionnés, aussi remplis de préjugés que les autres hommes.

-Nous ne croyons pas non plus que la science soit un jeu. Nous pensons qu'elle est une institution trop importante pour la considérer comme un jeu. Nous prenons au sérieux Popper et Kuhn, nous croyons aux paradigmes, et nous considérons que l'histoire de la science n'est pas encore terminée. Mieux encore, nous pensons qu'elle est simplement en train de *commencer*. Pour les pays comme le nôtre, avec des ressources limitées et de grands projets de changement social, la science doit être *utile*. Nous sommes en faveur de la recherche scientifique *fondamentale*, et nous lui donnons tout l'appui qu'elle mérite; mais nous insistons sur la science appliquée, étant donné que nos problèmes sont urgents et qu'ils ne peuvent attendre que les chercheurs de laboratoire trouvent toutes les solutions. Nous *appliquons* ce qui existe, nous prenons les données de la recherche de laboratoire, nous établissons des règles de correspondance avec la réalité humaine et sociale, et nous appliquons l'information existante, même si elle est incomplète. Nous *improvisons* même s'il est nécessaire de le faire.

Je pense que Martin n'aurait pas dû dire cette dernière phrase. Nous improvisons, bien sûr que oui, et beaucoup. Mais ce n'était pas la peine de le dire devant cette audience internationale, qui pouvait mal comprendre les choses. J'aurais aimé écrire le discours, au lieu de le laisser l'écrire lui-même.

-En parlant de science je ne me réfère pas uniquement à la science physique, mais à toutes les sciences. Je considère que la distinction entre sciences naturelles et sciences sociales est un anachronisme. Nous savons aujourd'hui que l'homme et sa société sont une partie de la nature, et de ce fait nous croyons en une seule science. Nous pensons qu'il y a des sciences *plus développées* que d'autres, la physique étant celle qui a toujours mené l'avant-garde. Il y a des sciences *développées* et *sous-développées*, et pas des sciences naturelles et des sciences sociales.

Cela dut plaire sans doute aux ingénieurs et aux physiciens, étant donné qu'ils ont toujours pensé que le chemin suivi par la physique est la seule alternative pour toutes les sciences. Ce qui est très discutable, Monsieur le Président. Enfin, nous reparlerons du sujet en une autre occasion.

-Cette science, qui va des atomes jusqu'aux galaxies, depuis les transformations métaboliques jusqu'aux changements culturels, est un des piliers de notre société. L'autre pilier est *le respect pour l'homme* et son bien-être. Nous sommes un groupe de disciples de l'humanisme dans un sens nouveau, de l'humanisme scientifique et pas littéraire. Nous faisons des choses, au lieu de nous contenter d'en parler. Pour cela il est nécessaire de prendre des risques, il est nécessaire d'improviser et il est nécessaire de corriger les erreurs.

-Il y a peu de temps -continuait Monsieur le Président- la National Science Foundation des Etats-Unis a discuté des résultats des transformations en ce qui se réfère au traitement de l'information, que l'on commence à effectuer par les ordinateurs et les microcircuits. Les ordinateurs avec des capacités au-delà de l'imagination humaine, et à des coûts réduits, commencent à être une réalité. Les systèmes de gestion de l'information sont à portée de l'homme de la rue; si auparavant une "micropuce" commerciale pouvait arriver à stocker 16.000 fonctions, elles peuvent à présent en stocker 160.000 ou plus. Cette énorme avancée technologique dans la gestion de l'information implique, de même que l'imprimerie de Gutenberg, la mécanisation de l'information. Nous sommes à la porte de la révolution technologique, de grands succès, de combinaisons de variables, d'analyse de données, d'accès de quiconque à quelconque information. On attend une révolution dans la

neurologie, la spectrographie à rayons infra-rouges, la cristallographie à rayons X et la recherche à l'échelle de la microstructure.

-Pourquoi ces changements n'ont-ils pas atteint la psychologie, la sociologie, l'anthropologie? Parce que les marques conceptuelles de ces sciences sont très *complexes* et doivent prendre en considération une grande quantité de processus en *interaction* entre les variables. De plus, le progrès dans ces disciplines, par exemple la psychologie, a été entravé par le pouvoir limitant des mathématiques traditionnelles et de la façon de penser qu'elles véhiculent. Il est possible que les changements dans le traitement de l'information permettent que la théorie dans les sciences du comportement englobe toute la complexité des phénomènes que nous essayons de comprendre.

-On nous dit que notre société est une société centrée uniquement *sur la psychologie* -observa Martin, après avoir avalé une gorgée d'eau, bien que je pensasse qu'il aurait préféré une gorgée de vodka-. En réalité nous nous basons sur toutes les sciences. Nous avons fondé des Instituts de Recherche pour le Prolongement de la Vie, pour le Contrôle du Cancer, pour Etudier la Famille. Nous avons de grands laboratoires de conditionnement classique et opérant, gérés pour la plupart par des scientifiques nationaux. L'Institut de Criminologie a fait des recherches réellement grandioses. Nous n'avons pas beaucoup de choses nouvelles à montrer en astronomie ou en physique quantique, mais c'est le cas en économie, en sociologie et en anthropologie.

-En croyant en la science unifiée, nous avons donné une grande importance à la psychologie du comportement. Kantor a déjà dit que toutes les sciences étudiaient le comportement ouvert, et que de ce fait parler de psychologie du comportement était équivalent à parler de psychologie scientifique. Ce qu'il faut changer pour faire une nouvelle société, c'est *l'homme*. Dans la majeure partie des utopies, qu'il s'agisse de celles de Platon, de Thomas More, d'Aldous Huxley, de George Orwell, et même de B.F. Skinner, on a reconnu explicitement la nécessité de changer l'homme. On ne peut faire une nouvelle statue en utilisant des ingrédients vieux et détériorés. La tâche de la psychologie est de faire un homme nouveau, et la marque philosophique sur laquelle nous nous basons est la marque de la science et de l'humanisme, d'une science qui part de l'homme, que l'homme fait et qui doit servir cet homme.

A la fin du discours de Monsieur le Président, d'autres personnes parlèrent, dont, par chance, je ne faisais pas partie, étant donné que j'avais réussi à inventer une excuse pour éviter de le faire. Ensuite vint le cocktail de rigueur, pendant lequel Martin put boire sa vodka, après une si longue attente. Le Président du Congrès, un brillant spécialiste en ingénierie de systèmes, d'Union Soviétique, s'approcha de moi et me dit en Anglais:

-A présent je comprends que vous avez devant vous un chemin très long et difficile. Il est bien complexe de changer l'homme et la société en utilisant la science du comportement, et en ayant l'humanisme comme guide. A présent je comprends une phrase qui est sur de nombreuses affiches, de celles que vous avez collées dans toute la ville, et dont le message s'entend aussi à la radio et à la télévision: "Nous avons beaucoup à faire, et nous sommes en train de le faire".

18.

La place de la religion

-La science ne peut pas nous sauver- expliquais-je à mon ami l'ingénieur soviétique, tandis que nous nous promenions en ville pendant le Congrès International d'Ingénierie et de Sciences Appliquées-. Je crois vraiment que personne ne peut nous sauver, ni la science, ni la religion, ni la politique. Chacun doit "se sauver" soi-même.

-Se sauver de quoi?-s'enquit-il, lui dont les connaissances en Anglais étaient assez bonnes; pourtant il crut avoir mal compris ce que je disais.

-"Se sauver" d'une vie dépourvue de sens, d'une vie vide, dans laquelle le temps passe, la jeunesse s'éloigne et où l'on est simple spectateur de l'histoire. Je m'explique. Les gens ont besoin de transcender leurs propres limites, de donner un sens à leur existence. Echapper à la mort. En Union Soviétique, je crois que cela se fait par la science, si je ne me trompe pas. On lui donne un rôle d'une énorme importance, et l'explication scientifique du monde et l'explication théologique du monde se confrontent en permanence, pour démontrer que la religion et la superstition sont la même chose.

-Oui, c'est exact. Nous insistons beaucoup sur l'athéisme. Dites-moi, professeur Gonzalez, vous autres, vous êtes athées?

-Question difficile, mon ami. Si par là vous entendez le fait de n'appartenir à aucune religion formelle, de ne pas croire aux miracles mais aux lois de l'univers, de penser que le monde existe par

l'évolution et non par la création, oui, en réalité nous sommes athées. Mais si vous entendez par là que nous croyons que l'homme transcende ses propres limites, donne lui-même un sens à sa vie, cherche le "noumène" et ce qui est au-delà de lui-même, nous ne serions pas athées. Nous le sommes au sens psychologique. Il existe un test de valeurs, je crois au c'est celui de Allport et des autres; dans ce test, on mesure la valeur religieuse comme la nécessité de transcender, de donner une signification à notre existence, d'aller plus loin que le quotidien et le passager; le nouvel homme que nous formons aura sans doute une valeur religieuse dans ce test. C'est-à-dire, qu'en réalité nous sommes une société profondément religieuse. La Religion est *se re-liaer*, s'unir aux autres, s'unir à quelque chose qui ne s'effondre pas. Nous n'adorons personne, ni les dieux ni l'homme. Nous croyons qu'il y a autant de possibilités que les dieux égyptiens et grecs existent que le Dieu des juifs.

-A la manière de Bertrand Russell, de sa justification de ne pas être chrétien -compléta l'ingénieur soviétique.

-Le fait de n'adorer aucun Dieu n'implique pas que nous considérons que la vie se termine ici et maintenant. Pensez à la profonde ignorance de l'homme, à la mince avancée de la science, aux grandes lacunes qu'il y a dans nos connaissances. Pensez au fait que l'histoire de notre espèce ne fait que commencer.

-Cela n'autorise personne à justifier de pseudo-explications, des superstitions ou des explications magiques du monde. Nous autres, en URSS, nous respectons la religion mais nous avons une propagande antireligieuse et une éducation pour l'athéisme. Si quelqu'un veut être religieux, qu'il le soit, c'est son problème, en réalité seuls les vieux le sont. Les gens jeunes et intelligents se sentent fiers d'être athées. Je crois que votre société est très semblable à la nôtre, les écoles utilisent un système similaire, la planification économique est aussi centralisée ici que dans mon pays; vous et nous parlons de changement social, d'objectifs à atteindre, de la formation d'un homme nouveau avec l'aide de la science. Il est curieux que vous ne vouliez pas avouer que vous êtes en train de construire une société socialiste. Vous avez situé Marx comme l'un des dix plus grands hommes de l'histoire, en donnant son nom à l'un des dix mois de l'année.

-Nous avons également dédié un mois à Jésus.

-Oui, je sais, et cela me paraît profondément étrange. Vous nous ressemblez beaucoup, votre société ressemble à la nôtre. Peut-être que vous utilisez un concept de science plus vaste et moderne que celui que nous utilisons en URSS, parce que pour nous la "science" est presque uniquement la science physique. Mais la religion est une grande différence entre vous et nous.

-Je crois que nous sommes moins durs et exigeants avec les gens -observai-je-. Nous sommes une société *permissive*, qui privilégie la récompense et pas la punition, qui permet à tout le monde de prendre une part active dans les *décisions* du gouvernement, une société *centrée sur les enfants* et sur la petite enfance, une société scientifique mais aussi humaine.

-Alors la science n'est pas humaine? Vous voyez, je crois que nous sommes en train de parler de la même chose. Eclaircissons un point important. Vous avez une société pluraliste, une "société ouverte", et cela est très difficile à gérer. Le jour viendra où la "fermerez", vous ne permettrez pas les critiques, vous ne laisserez pas les gens sortir du pays, vous contrôlerez l'information qui entre et l'information qui sort. Une société ouverte est un luxe que seuls les capitalistes peuvent se permettre. Et vous savez pourquoi? Eh bien parce qu'ils ont 70 pour cent de la richesse de la planète, pour 7 pour cent de la population. Les gens apprécient ce système; s'ils sortent, ils reviennent au pays; s'ils critiquent le gouvernement, eh bien, en fin de compte l'équilibre de points en faveur et de points contre est favorable. Dans le reste du monde nous ne pouvons pas nous permettre ce luxe, d'avoir une société ouverte. L'explication est économique, Marx l'a déjà dit...

-Peut-être. Entretemps nous allons continuer à avoir une société *ouverte*, comme vous dites, et comme l'a dit Popper, je crois. Une société avec des critiques, avec des changements, avec une évaluation permanente, avec une participation des grandes masses à la prise de décision gouvernementale. Mais aussi une société dans laquelle nous respectons les religions, bien que nous ne les encourageons pas.

-Etrange, très étrange. Je ne comprendrai jamais pourquoi vous avez maintenu les religions, alors que vous pouviez vous en libérer. L'explication scientifique du monde qui est si défendue ici, est absolument incompatible avec la superstition, la magie, et bien entendu, avec la religion. Vous avez des cérémonies religieuses, des dogmes, des préceptes, des cultes? Les gens vont à l'église tous les dimanches, je veux dire, tous les jours F?

-Ceux qui le souhaitent y vont. Les églises peuvent célébrer leurs cérémonies mais on ne leur permet pas de faire de la propagande religieuse. On considère que la religion est une affaire

individuelle. Nous respectons la religion mais nous ne l'encourageons pas. Vous voulez aller à une cérémonie religieuse?

-Bien sûr que oui! Ça peut être amusant. Je vous promets que je ne me moquerai pas de ce que je verrai, j'observerai tout avec des yeux de scientifique, dans ce cas précis d'anthropologue, comme si je regardais une cérémonie primitive d'une tribu africaine ou latino-américaine.

Après avoir fait plusieurs tours nous arrivâmes à la zone de la ville qui était de jour férié et nous entrâmes dans un temple. C'était une construction sobre et classique, avec des colonnes ioniennes et des murs blancs, le tout très élégant et simple en même temps. Il y avait un groupe de gens en train d'écouter une femme qui parlait. La femme était vêtue de blanc jusqu'aux pieds et avait les bras nus, peut-être à cause de la chaleur ou peut-être plutôt pour imiter une prêtresse de quelque religion orientale. Elle parlait avec passion, et il me fut difficile de traduire à mon ami tout ce qu'elle disait. Elle parlait de la fraternité humaine, de la misère qu'il y avait dans le monde, des enfants qui mouraient de faim et des maladies dans tous les coins de la planète. Elle se référait aux femmes qui avaient des enfants illégitimes et étaient ostracisées par leurs familles et par la société, et finissaient par travailler comme servantes dans les maisons des riches. Là, elles souffraient des humiliations sans limite, et l'éducation de cet enfant illégitime se muait en une angoisse indescriptible. Pendant qu'elle lavait, nettoyait et cuisinait, l'enfant pleurait ou, en allant faire un tour à la cuisine, se brûlait avec la casserole de soupe bouillante. La femme n'avait pas d'argent pour payer un médecin et les cris de douleur de l'enfant se mêlaient aux larmes d'angoisse de la mère.

-Le tableau est peu stimulant -commenta mon ami soviétique.

-Elle dit que cela arrive dans tous les coins de la planète, spécialement dans le Tiers-Monde, qui constitue les deux tiers de la planète. C'est la base normale de vie: les maladies que l'humanité a déjà contrôlé mais que les gens n'ont pas d'argent pour contrôler eux-mêmes, la misère, la dénutrition, les injustices sociales, le vide, l'ignorance, toute la douleur du monde... J'espère qu'elle va dire que grâce à la science et à l'humanisme nous avons pu contrôler de tels maux.

-Einstein à Princeton. Toute la douleur du monde. Et le vide, le vide terrifiant de tous côtés...

La femme parlait de cet enfant à qui sa mère ne pouvait pas donner le lait qu'elle servait aux enfants de ses maîtres. L'enfant qu'elle devait laisser attaché avec des fils de fer toute la journée. Des brimades et mauvais traitements des enfants riches envers son enfant pauvre. Des humiliations qu'elle recevait chaque fois que l'on suspectait qu'elle donnait du lait à son petit. Du salaire inférieur qu'elle recevait parce qu'elle avait un enfant. De la difficulté qu'il y avait à obtenir un autre poste de servante en ayant un enfant et de ce fait de la nécessité qu'il y avait à faire attention au poste qu'elle avait, jusqu'à ce que la maîtresse de maison la jette à la rue "comme une vile servante" sans lui donner le préavis légal et sans lui payer aucun type de prestation sociale.

L'audience était réellement émue. Je cessai de traduire à mon ami tout ce qu'elle disait. La "prêtresse" levait les bras, criait, chantait. On commença à entendre de la musique et à voir des couleurs. La multitude la suivait, chantait, vociférait, pleurait. Les douleurs lointaines, de ces enfants maltraités et brûlés, mal-nourris et abandonnés, victimes des injustices sociales, de ces femmes qui luttèrent dans la vie, seules et abandonnées, les avaient émus jusqu'aux larmes. Je me tournai vers mon ami et je vis qu'il avait le sourcil froncé et les yeux humides. Incroyable, les ingénieurs soviétiques, présidents des sociétés les plus sérieuses du monde, s'émouvaient aussi devant un enfant du Tiers-Monde qui se brûlait le visage en voulant attraper une casserole de soupe qui bouillait sur le feu.

-Einstein à Princeton. Toute la douleur du monde. Et le vide, le vide terrifiant de tous côtés...

On entendit de la musique, on vit des lumières et des couleurs. La musique augmenta de volume, elle était très forte et stridente. Il y avait beaucoup de lumières, de diverses couleurs.

Tu m'as laissé en chemin, tu as emmené mon espérance...

Quand le blé était plus blond sur la terre de mon âme...

Un matin de soleil le printemps chantait,

et en voyant la maison sans toi, tout mon corps pleurait...

Un matin de soleil, à la plage je t'attendais

cette mer qui t'a emporté,

qui jamais ne t'a rendu...

La foule chantait, dansait, faisait des tours en cercle. Nous aussi, nous dûmes le faire. La prêtresse semblait folle, avec ses bras en l'air, ses cris, ses chants. Rapidement tout le temple se

remplit de nos voix, de nos danses et de nos chants. Je me trouvai intégré dans ce bourdonnement, faisant ce que les autres faisaient. Je cherchai mon ami, et je le vis en train de faire la même chose. Lui aussi, il chantait et pleurait, comme un natif, comme s'il était né dans notre propre pays tropical et qu'il sentait dans ses os toute la misère humaine, les maux contrôlables, les injustices, "toute la douleur du monde"...

*Un matin de soleil le printemps chantait...
et en voyant la maison sans toi, tout mon corps pleurait...
Tu es ma chanson d'enfance, le sanglot de ma guitare
et sur la mer qui te garde
je t'apporte des roses de France
et le sanglot de ma guitare...
de ces yeux qui te pleurent
de cette amie qui te chante...*

La cérémonie continua pendant des heures. On ne parla pas de Dieu une seule fois. On ne consomma pas de drogue et on n'inhala pas d'encens. Après les danses les gens s'assirent au sol, se prirent les mains en silence et écoutèrent une belle poésie lyrique, de sens philosophique et humain profonds. J'essayai de la traduire à mon ami, mais je crois que lui autant que moi, nous étions trop absorbés par la danse, les chants, les cris, ce que nous venions de voir et de faire. La poésie parlait de ce qu'était ce nouveau temple de l'humanité, sans Dieu, sans dogmes, préceptes ou culte, mais profondément religieux, faisant partie de l'humanité, résolvant l'angoisse humaine de la séparation. En fin de compte religion voulait dire *se re-lie*r et c'était ce que nous étions en train de faire en ce moment. Nous unir aux pauvres du monde, aux gens lointains et brumeux, à tous nos frères et sœurs de cette planète. Définitivement, "mon royaume est de ce monde"...

-Un site où les gens de toutes classes et conditions peuvent unir leur mains, aimer, danser, chanter ou pleurer ensemble... Un site qui croit en la survie de chaque homme, aux autres hommes et en la mort. Un site qui parle la langue de la musique... Un site pour les jeunes et pour les vieux, pour les femmes et pour les hommes, pour les beaux et pour les laids, pour ceux qui croient et ceux qui ne croient pas... Un site qui veut transformer le bien humain en son but ultime... Un site qui commence seulement à se faire réalité...

19.
Ni Marx ni Jésus

-L'homme a créé Dieu à son image et ressemblance- disait mon ami soviétique quelques jours après-. Les dieux des Grecs avaient une attitude face à la vie qui était typique de ce peuple. La même chose s'est produite avec le Dieu des Juifs, conçu par quelques hommes qui vivaient dans un désert et avaient une existence dure et un environnement hostile. Jésus a fait un empire qui s'est étendu dans le monde, s'est centré dans la Rome des César et c'est l'empereur Constantin qui a aidé à l'"officialiser". La même chose s'est produite avec Marx, un autre Juif très semblable à Jésus, avec des idées messianiques comme lui, persécuté comme lui et réhabilité après sa mort et sa résurrection.

-Marx et Jésus...

-Deux Juifs qui ont décidé de conquérir le monde et l'ont fait. L'empire de Marx a commencé en 1917. Il s'est étendu dans le monde à pas de géant, et si vous extrapolez la courbe de croissance du marxisme, vous devrez conclure que dans très peu de temps nous aurons englobé toute la planète. C'est une simple question de temps, une simple question de statistique, d'extrapolation de données sur un graphique...

Le communisme dans le monde, sa croissance accélérée, et l'analogie entre Marx et Jésus, furent des sujets qui nous occupèrent pendant de nombreuses heures. Il en fut de même avec le problème de la religion, et de sa nécessité pour l'homme contemporain et l'homme du futur.

-La religion organisée a beaucoup changé. Ce qui était considéré comme une hérésie hier et un acte méritant le bûcher, est aujourd'hui une pratique commune. Ce qui n'est pas accepté aujourd'hui, par exemple le mariage des prêtres catholiques, sera demain la norme commune. En cela l'Eglise a changé, toutes les églises ont changé. En réalité elles le font parce qu'elles n'ont pas d'autre remède. C'est une question de survie, d'adaptation au milieu pour ne pas périr. Darwin avait raison. Les

espèces et les institutions changent pour s'adapter au milieu et éviter de s'éteindre. C'est la loi de la vie, la survie du plus apte. Du plus apte à quoi? Du plus apte à survivre!

-La religion a beaucoup changé. Je crois que le marxisme a eu beaucoup à voir dans ce changement, spécialement en ce qui concerne l'Amérique Latine. L'Eglise et le communisme comme alternatives de solution aux problèmes du continent, ont uni leurs efforts, chose qui aurait paru impossible à faire. Les prêtres révolutionnaires ont abandonné, malgré la sainte colère des hauts hiérarques de l'Eglise -fis-je remarquer.

-Mais ce rapprochement est dangereux, je crois qu'il va nous porter préjudice, autant aux marxistes qu'aux catholiques. Vous savez que le marxisme a changé aussi, pour s'adapter aux nécessités de chaque pays et de chaque circonstance historique; le marxisme de l'URSS n'est pas le même que celui d'Italie ou du Chili. Ce sont des réalités différentes, bien que les principes de base se maintiennent. Les Chinois, vous le savez, nous accusent d'être des "révisionnistes" et de nous être éloignés des purs principes marxistes... De la même façon que les catholiques les plus orthodoxes accusent les Eglises avancées de s'éloigner de Dieu... Les deux religions, celle de Marx et celle de Jésus, ont leurs factions conservatrices et leurs factions progressistes. Par exemple, le contrôle de la natalité est un point de choc entre les scientifiques d'aujourd'hui et les catholiques d'aujourd'hui; avant c'était l'évolution des espèces, et antérieurement ç'avait été le mouvement de la terre autour du soleil. De *toutes* les polémiques entre science et religion, la science est sortie victorieuse. Il n'y a pas une seule exception à cela. Aujourd'hui la polémique entre science et religion ne se centre pas sur l'astronomie ni sur la biologie mais sur la démographie: ce que disent les catholiques est tout le contraire de ce que disent les démographes. Il est très probable que dans cette affaire, comme dans les cas antérieurs, la science sorte victorieuse.

-Et à terme la religion dira qu'on ne l'a pas "vraiment" bien comprise et qu'elle n'a jamais "vraiment" dit que le soleil tournait autour de la terre, que les espèces étaient immuables ni qu'il fallait éviter le contrôle de la natalité... -observa le soviétique.

-Malgré cela, je crois qu'il y a une place pour la religion dans la société. Pas la religion de la magie mais celle qui rend possible l'union avec l'humanité, celle qui nous permet de transcender nos propres limites.

-Et quelle est-elle? Non, je ne le crois pas. Je pense qu'il est meilleur de nous libérer de la religion une fois pour toutes. Il est trop dangereux de la maintenir, et pour moi c'est un mystère que vous lui donniez une place dans votre Nouvelle Ere. Si j'étais à la tête de ce pays, j'éliminerais la religion une fois pour toutes. Je crois que les générations suivantes me remercieraient profondément.

-Je ne sais pas, je ne suis pas sûr. Il y a beaucoup de choses dans la vie que nous n'avons pas expliqué, des réalités qu'il faut affronter. C'est le cas de la mort, qui est le problème le plus sérieux de l'homme. Même si la science parvient à prolonger la vie, même si la rendons plus digne d'être vécue, il y aura toujours un moment où nous mourrons. Nous sommes condamnés à mort, hommes et femmes qui serons sur cette planète quelques 20 ou 30 ans de plus et puis nous mourrons. Il ya les maladies, les injustices, la douleur, la misère. Toutes les facettes négatives de la vie, qui ont été avec nous depuis les débuts de l'histoire. On vous diagnostique un cancer et on vous dit que vous allez mourir dans trois mois. Comment donnez-vous un sens à ce qui vous reste de vie? Quelle explication rationnelle et mature trouvez-vous pour répondre à la question, pourquoi cela doit-il vous arriver à vous? Pourquoi précisément à moi? Pourquoi? Pourquoi? Il n'y a pas de réponse. Votre fille va dans la rue et un camion la renverse et elle meurt instantanément. Que pouvez-vous faire? Comment trouvez-vous la force de continuer à vivre? Il y a beaucoup de choses qui ne s'expliquent pas seulement par la science.

-Ce sont des niveaux différents d'explication, la religion et la science. De même que la littérature et la philosophie. Il est dangereux de confondre les niveaux.

-Bien sûr. je veux que mon peuple ait cette façon d'échapper à la douleur et à l'angoisse, aux dilemmes existentiels qui nous oppressent toujours. Ce qui peut se résoudre par le moyen de la science, magnifique, nous utilisons la science pour le bien-être de l'homme. Mais il y a beaucoup de choses qui sont à un autre niveau du discours. Si nous retirons la religion aux gens, je crois qu'ils se tourneront vers des prophètes et qu'ils occasionneront des renaissances religieuses; ou ce qui est pire encore, qu'ils recourront aux drogues et à l'alcool.

-De sorte que Dieu n'est pas mort, et que Nietzsche se trompait...

-Aujourd'hui nous observons une renaissance religieuse chez les jeunes de nombreux pays. C'est un mystère à expliquer. Ce n'est pas une fortification des religions traditionnelles, non. C'est un retour aux religions orientales, et spécialement une recherche d'union à la nature. Les soi-disants

“enfants de Jésus” ne sont pas les pires parmi les jeunes d’Europe et des Etats-Unis mais tout le contraire, ce sont des personnes intelligentes et sensibles, qui cherchent un sens dans l’univers. C’est tout ce que je veux dire. Adieu la religion stratifiée, les hiérarques traditionnels qui ont suivi le modèle des César romains. Adieu les pseudo-explications du monde, les polémiques entre science et religion que la science gagne toujours. Adieu les superstitions, l’ignorance. Mais pas au sens psychologique de la religion, à l’union aux autres hommes, à la nécessité de donner une signification à l’univers.

-Après tout, c’est Newton qui a observé que le scientifique était comme un enfant recueillant des coquillages sur la plage, pendant que devant lui s’étendait, à l’infini, la mer de l’inconnu.

20.

L’analyse expérimentale

Malgré mes sympathies pour cette recherche de valeurs dans l’univers, pour cette intégration de facteurs affectifs au processus de recherches et au fait de donner un sens à la vie, pour moi la science restait la méthode la plus valide et appropriée d’étudier le monde. Je disais cela dans un travail envoyé aux journaux à l’occasion du 4^e anniversaire de notre révolution psychologique et sociale. Il était important que les gens pensassent à ces choses, à ce qu’est la science et à ce qu’elle n’est pas. Bien sûr que le scientifique est un enfant comme un enfant qui recueille des coquillages sur les rives de l’inconnu. Mais il ne suffit pas de nous arrêter en face de cette mer immense et de soupirer en pensant à tout ce que nous ne connaissons pas; il est préférable de nous consacrer à recueillir des coquillages, à étudier ceux que nous connaissons, à les classer, à trouver un ordre en eux. Cela est la science. Cela était ce sur quoi j’insistais pour les lecteurs dans de tels articles, comme sujet de méditation pour les jours de fin d’année.

Notre société est une société scientifique, disais-je dans mes articles. La Nouvelle Ere se base sur les présupposés de la science et a autant de force et de solidité que la méthodologie scientifique. Elle distingue clairement ce qui est science, ce qui est philosophie, ce qui est littérature, et même ce qui est religion. Elle ne mélange pas les valeurs, elle évite de passer d’un niveau d’explication à un autre sans expliciter les règles de correspondance. Elle évite les extrapolations. Au sens strict, la science est une recherche d’ordre. C’est une tentative de décrire les relations entre les faits. Si la description précède les faits, nous parlons de “prédiction”; si elle les suit, nous parlons d’“explication”. Dans les deux cas l’importance de la science réside dans la compréhension de l’univers et de son contrôle. Les lois fonctionnelles exactes et valident facilitent le contrôle. Si nous sommes capables de produire un phénomène, nous pouvons dire qu’en réalité nous le comprenons.

L’homme est une partie de l’univers, il est le produit des mêmes lois que celles qui donnèrent l’origine aux autres êtres vivants, et il se trouve dans la même ligne évolutive que les autres espèces. Le fait de refléter l’univers, de pouvoir le comprendre, n’implique pas que nous soyons soumis aux mêmes lois que celles qui régissent le reste du monde. Le comportement humain n’a rien de mystérieux, il existe dans le temps et l’espace, comme existent les étoiles et comme existent les amibes.

Pourtant, l’étude du comportement a été spécialement difficile et lente. Cela est dû à la complexité du comportement, et au fait de nous trouver trop près de cette dernière: nous sommes si près que nous ne sommes pas capables de l’étudier objectivement, comme dans le cas des arbres qui ne nous laissent pas voir la forêt.

J’étais en train de réfléchir à tout cela quand je reçus un appel de Martin, qui voulait me voir d’urgence. J’interrompis ce que j’étais en train d’essayer d’écrire pour les journaux et je montai à son bureau, situé deux étages plus haut que le mien, dans le Palais Présidentiel. Monsieur le Président venait de clore le Congrès d’Ingénierie et de Sciences Appliquées et il avait hâte de reprendre son travail normal. J’avais emmené mon ami l’ingénieur soviétique à l’aéroport, et je lui avais promis de lui envoyer quelques livres de psychologie scientifique, dans lesquels on parlait de l’analyse expérimentale de manière détaillée, du comportement et de la façon de l’appliquer pour notre réforme sociale. Je pensai que les articles que j’étais en train d’écrire pour les journaux du pays pourraient lui être utiles, étant donné que son ignorance sur la psychologie opérante était assez grande. Après tout, en URSS, ces sujets commençaient seulement à être étudiés à présent, et parler d’un niveau *comportemental* d’explication, sans nécessité de faire de réductionnisme à la physiologie, c’est quelque chose qui terrifie les disciples de Pavlov et de Bechterev. Par chance, il exista aussi un Vygotsky, qui posa les bases d’une psychologie autonome, sans nécessité de la réduire à la

physiologie, comme l'aurait voulu Pavlov. Mais l'utilisation de la psychologie de Skinner pour le changement social était quelque chose d'aussi fascinant qu'inconnu pour les soviétiques.

-Dave, je suis content de te voir. Comment vas-tu? Il y a longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de toi. Nous avons beaucoup de choses à faire; je viens de recevoir un projet de la Commission de Délinquance et je veux ton avis avant de l'appliquer. En plus, il y a le travail de la Commission de Récréation que nous devons réévaluer.

-J'ai été au Congrès d'Ingénierie, tout comme vous. Il n'est pas facile de travailler et de servir de guide touristique. J'ai été avec le président du Congrès, sur divers sites, entre autres à un temple, le jour F passé. Ça l'a surpris et fasciné, bien qu'à son avis le mieux que nous pourrions faire serait de nous libérer de la religion une fois pour toutes. Nous sommes allés dans d'autres endroits, dans les écoles, dans les fermes collectives, et je crois qu'il a emporté une bonne impression de notre réforme sociale.

-Je suppose que tu n'irais pas à un des Centres de Santé Sexuelle.

-Non, ça nous a manqué! J'insiste toujours pour que l'on n'emmène pas les étrangers dans de tels sites, vous savez. Si je l'avais fait, je crois que le Ruesse aurait demandé l'asile politique à notre pays! Vous savez, ces soviétiques sont puritains et moulés à l'ancienne. C'est étrange, comme on peut avancer autant dans la science, faire des recherches sur des choses aussi importantes que le font les Soviétiques, et en même temps considérer que le comportement humain n'est pas un domaine d'étude scientifique, qu'il est immuable, qu'il y a une "nature humaine" qui ne change pas, etc... Je crois que nous pourrions leur enseigner beaucoup de choses, en même temps que nous apprendrions beaucoup de leur part.

-Oui, mon ami, c'est vrai. Mais de manière générale, le Congrès m'a plu. Il a eu une grande couverture nationale et internationale. Je pense que nous avons donné une bonne impression. Je me fais déjà vieux, mon ami, et je crois que l'on doit avoir une autre gratification dans la vie. Tu veux un verre?

-Non, merci. Mais si vous le souhaitez, servez-vous en un, ne vous en faites pas pour moi. Je pense que vous avez été très bien dans votre discours inaugural, en mettant en exergue le rôle de la psychologie dans la Nouvelle Ere.

-Prends-toi un verre, garçon, tu ne vas quand même pas me laisser boire seul? Tiens.

Je bus mon verre sans protester et nous continuâmes à analyser le travail que nous avions en face de nous. Martin consacrait très peu de temps à sa famille, il était toujours avec nous, et je pense que son épouse et ses cinq enfants devaient s'en ressentir. Le travail d'être président du pays et de changer tout le système social était assez lourd.

De retour dans mon bureau je continuai d'écrire mes articles. Je voulais expliquer le concept de renforcement, l'importance de comprendre le comportement et de le modifier, les programmes de renforcement, tout ce qui était nécessaire dans une analyse expérimentale du comportement. Je fis remarquer que les méthodes opérantes facilitent de nouvelles stratégies de recherche, sans prendre en compte les problèmes traditionnels de l'élaboration expérimentale. La recherche sur le conditionnement opérant s'était menée à terme sans prêter attention aux problèmes traditionnels de la psychologie, à ses méthodes ni à ses théories. Pourtant, on avait récemment cessé de penser à l'analyse expérimentale comme à un tout, spécialement dans la psychologie expérimentale. Aujourd'hui on travaillait sur beaucoup de problèmes sur lesquels Skinner et ses disciples n'avaient pas travaillé, et les spécialistes ne se préoccupent pas trop de la "pureté" des méthodes employées ni des conceptualisations proposées. Les limites se sont beaucoup élargies.

Le comportement opérant est étudié en organisant les choses de telle façon que celui qui crée un organisme affecte son environnement d'une manière ou d'une autre. Par exemple, un rat appuie sur un levier dans une caisse de Skinner, ou une colombe/pigeon becquette un disque. Cette réponse se prend comme une partie de tout ce qui fait un organisme; de la même façon que le comportement se divise en unités relativement arbitraires que nous appelons réponses, l'environnement se divise en unités relativement arbitraires que nous appelons stimulus. La psychologie opérante n'est pas une psychologie stimulus-réponse, au sens strict, mais stimulus-réponse-conséquence. Si la réponse de l'organisme change l'environnement de telle sorte qu'elle possède des conséquences (eau, nourriture, éviter le choc électrique), l'organisme apprendra la réponse. Ledit changement définit la conséquence comme un renforçateur. La relation entre la réponse et la conséquence se nomme contingence réponse-renforçateur. Les renforcements se donnent en programmes, et leur étude a donné naissance à une ingénierie du comportement de grand raffinement. Il est possible d'affirmer que le domaine de la psychologie avec le plus haut niveau de développement -quel que soit le critère que

nous utilisons pour définir ce niveau- est l'analyse expérimentale du comportement, et spécifiquement l'étude des programmes de renforcement.

La grande différence qui existe entre les trouvailles de laboratoire, dans l'analyse expérimentale du comportement, et ce que nous appliquons pour modifier le comportement, m'a toujours semblé étrange. L'abîme est gigantesque, et je crois que nous n'appliquons pas 1 pour cent de nos trouvailles de laboratoire. La "physique" (travaux de laboratoire) est à des années-lumière de distance de l'"ingénierie" (modification du comportement), et il est possible que beaucoup de problèmes complexes de comportement humain se résoudraient si nous appliquions des programmes complexes de renforcement, et pas simplement les plus simples, de raison fixe, raison variable, intervalle fixe et intervalle variable. Le comportement de l'homme est bien compliquée et elle est sans doute mesurée par des programmes de renforcement assez complexes. Un jour, on fera cette analyse... Un jour.

Je pensai qu'il convenait aussi de parler dans mes articles pour les journaux des développements récents qui avaient changé le panorama de l'étude du comportement, par exemple l'influence de l'éthologie, de l'auto-modélage (serait-ce une traduction appropriée pour *auto-shaping*?) et du contraste comportemental. Dans l'auto-modélage, il se trouve que le comportement d'un organisme peut être généré et se maintenir par le moyen de contingences classiques. Cela généra des études sur les interactions entre conditionnement pavlovien et conditionnement skinnerien, c'est-à-dire classique ou opérant.

Les limites de l'apprentissage, qui ont préoccupé les éthologues et leurs disciples dans la psychologie opérante, ont démontré que la sélection d'un renforçateur spécifique, d'une réponse ou d'un stimulus, peut limiter la sélection d'autres, qui soient effectifs avec ledit renforcement, réponse ou stimulus. Les organismes ont certaines préférences (innées) pour certains comportements, ils préfèrent certains renforcements ou certains stimulus; ainsi, sans beaucoup de préparation, on introduisit le concept de "comportement spécifique de l'espèce", pris à l'éthologie, qui n'était rien de moins que le bon vieux concept d'"instinct" avec un nouvel habillage et avec un nom plus élégant.

Un autre développement relativement récent s'associait avec l'oeuvre de Premack, un homme de grande créativité que j'aurais aimé amener au Panama. Il insiste sur ce que les renforçateurs n'ont pas de qualités absolues, mais que lesdites qualités se définissent fonctionnellement et se déterminent de manière situationnelle; même la récompense et la punition peuvent être le résultat de certaines contingences de programmation. Il est important de considérer la ligne de base opérante dans son interaction avec d'autres processus fondamentaux, quand on obtient la suppression conditionnée dans des situations aversives.

Il y a des recherches sur des processus physiologiques et de motivation, par exemple liés à la consommation de nourriture, d'eau et avec le maintien d'une température stable. Les mécanismes comportementaux thermorégulateurs ont une grande importance. Au niveau de processus perceptuels, on a beaucoup avancé dans ce que l'on appelle la psychophysique animale, que l'on supposait être un domaine "impossible" à étudier, étant donné que la psychophysique de Fechner se basait sur l'introspection et sur le rapport verbal du sujet; comme les animaux ne peuvent pas faire d'introspection ni ne présentent de rapports verbaux, il était impossible qu'il existât une psychophysique animale; mais aujourd'hui, il y en avait une. Grâce à Skinner et à l'analyse expérimentale du comportement.

21.

La synthèse expérimentale

Le champ de l'analyse expérimentale s'était énormément élargie, mais je ne crois pas que nous aurions "dépassé" Skinner, comme disaient certaines personnes. Je crois que nous étions en train de travailler à l'intérieur des lignes directrices tracées par lui. Aujourd'hui nous nous consacrons à des problèmes beaucoup plus vastes que ceux qui intéressaient Skinner; la psychophysologie, la perception, les processus cognitifs, avaient bénéficiés des méthodes opérantes. Des tentatives couronnées de succès avaient été faites d'appliquer de tels concepts et de telles méthodes à l'étude du comportement social. Il y avait des communautés dans le style de Walden Deux au Mexique et aux Etats-Unis. Pourtant, nous seuls avons eu l'audace d'appliquer l'analyse expérimentale *au niveau national*, dans un pays d'ici et de maintenant. Notre Walden Trois était sans doute un des domaines principaux d'application de l'analyse expérimentale du comportement. Son succès -ou son échec...- allait avoir de grandes implications sur l'analyse comportementale appliquée.

-La boîte de Skinner a fait pour la psychologie ce que le télescope a fait pour l'astronomie, et ce que le microscope a fait pour la biologie -expliquais-je à Monsieur le Président dans une de nos réunions de Planification Nationale. Elle a permis de contrôler l'environnement, de telle sorte que les effets de chaque comportement puissent être étudiés en détail, avec le minimum de source d'erreur. Le taux de réponse a été pour la psychologie ce qu'était le réflexe pour la physiologie: l'unité d'analyse, l'élément fondamental avec la base sur laquelle s'est construit tout l'édifice de la science, dans un cas la psychologie, dans l'autre la physiologie. De ce point de vue, Skinner est à la psychologie ce que Sechenov a été pour la physiologie.

-Il est évident que l'analyse expérimentale du comportement doit donner origine à une *synthèse* expérimentale du comportement -dis-je-. La division des éléments en leurs unités basiques, les unités fonctionnelles du comportement, la triple contingence stimulus-réponse-renforcement, tout cela, c'est de l'analyse. Mais on doit les intégrer pour l'explication des processus complexes du comportement, pour les relations de l'homme avec son environnement, pour l'interaction sociale. La synthèse expérimentale du comportement sera le prochain grand pas dans l'étude de la psychologie. Elle n'impliquera pas un "dépassement" de l'analyse expérimentale du comportement. Ce n'est pas ce que je veux dire. Elle impliquera un élargissement de ses limites, une formulation de modèles mathématiques complexes, une extrapolation de données, une intégration en théories de vaste pouvoir explicatif. La synthèse expérimentale du comportement est le prochain grand pas.

Nous étions réunis avec tout le groupe de Planification Nationale, préparant les documents de fin d'année. Je crois que nous avons beaucoup progressé, que de grandes choses avaient été faites. Même l'économie paraissait se récupérer. Il était encore nécessaire de travailler plus au niveau international, pour contrecarrer la mauvaise image que notre Walden Trois avait dans le monde. C'est-à-dire, que malgré nos efforts, chaque fois que quelque chose était publié sur notre grande expérimentation sociale, l'évaluation finale était négative. Pourquoi? Parce qu'il existait un Département de Planification Nationale qui prenait réellement les grandes décisions. Parce qu'il y avait des commissions d'Éducation, de Santé, de Développement Humain, de Communication Sociale, de la Famille, de la Sexualité, d'Économie et de beaucoup d'autres domaines, qui avaient la fonction de planifier la société. Parce qu'il y avait des lignes directrices que l'on prenait au sérieux, des plans annuels qui s'accomplissaient. Parce que nous étions une société *planifiée*. Nous pouvions avoir beaucoup progressé, avoir éliminé beaucoup de maux traditionnels de l'humanité; mais on nous regardait d'un mauvais oeil parce que nous ne croyions pas en la "liberté" mais au contrôle, nous ne croyions pas en la "libre arbitre" mais en la gestion de l'environnement pour contrôler le comportement de l'individu. Que faire pour atteindre une évaluation un peu plus positive de notre Walden au niveau international?

-Je me moque vraiment de ce que l'on pense de nous! -me dit Martin quand je lui communiquai mes inquiétudes-. Les faits parleront d'eux-mêmes et peu m'importe que l'on nous ridiculise ou qu'on nous critique. Tu sais, David, qu'ils disent que je suis un ivrogne et un paranoïaque, qui ne pense qu'à lui-même, et qui a des fantasmes messianiques?

Quelle description judicieuse de notre président!, me dis-je, mais je m'abstins -bien sûr- de le verbaliser. C'est un avantage que l'homme ait internalisé son langage, de telle sorte que nous puissions "penser" sans bouger les muscles de la phonation. Il est magnifique de nous parler à nous-mêmes! Les introvertis le font plus ou moins souvent que les extravertis, sans doute.

-Ils oublient que nous en avons fini avec la misère, avec l'analphabétisme, avec la surpopulation, avec beaucoup de maladies physiques et mentales. Pendant ces quatre ans nous avons énormément avancé pour transformer en réalité les rêves les plus chers de l'humanité. Une société équitable, sans classes, où tout le monde puisse réellement avoir une vie de qualité. Nous l'avons fait avec l'aide de la science, et cela éveille les jalousies chez les gens. Nous avons des ennemis en Chine, en URSS et aux Etats-Unis. J'ai encore moins confiance en les Etats-Unis que dans les autres pouvoirs. Tu sais pourquoi? Parce que les Nord-Américains connaissent réellement l'importance de la science du comportement pour atteindre les objectifs sociaux, pour atteindre les buts politiques.

-Il n'y a qu'aux Etats-Unis et au Canada que les sciences du comportement ont atteint un haut niveau de développement -signalai-je.

-C'est sûr, mon ami. Ah, j'oubliais quelque chose d'important. Il y a un jeune Nord-Américain qui veut travailler avec nous, et j'aimerais que tu lises son curriculum vitae et que tu aies un entretien avec lui. Il a un entraînement fabuleux dans la science du comportement et il pourrait être très utile. Généralement nous n'avons pas accepté dans le groupe de Planification Nationale de personnes que

nous ne connaissions personnellement, qui ne soient de toute confiance et qui n'aient prouvé préalablement leur loyauté. Dans ce sens nous sommes une société fermée. Notre groupe fait très attention à lui, étant donné que nous avons tant d'ennemis et il est nécessaire d'éviter toute source d'erreur.

-Qui est ce Nord-Américain?

-Il s'appelle Charles Powell. Il a étudié à Yale, l'anthropologie et la psychologie, je crois. Il a travaillé avec le gouvernement des Etats-Unis, avec l'armée, je crois, et il a un curriculum vitae brillant. Ses connaissances sont magnifiques et son esprit de collaboration est excellent. Il parle très bien espagnol. Je te l'enverrai pour que tu aies un entretien avec lui. Il est intéressé par l'idée de travailler dans la Planification Nationale, dans n'importe quelle commission.

-Je lui ferai passer l'entretien. envoyez-le moi dans mon bureau après-demain .

Je ne pouvais pas le voir avant, étant donné nos engagements préalables. Nous passions trop de temps dans toujours plus de réunions. Il fallait analyser les projets de réforme, écrire des évaluations, lire les rapports des commissions, et je devais discuter avec les coordinateurs de chaque commission, me réunir avec la commission plénière. Et finalement assister aux conseils généraux, de Planification Nationale. A cela s'ajoutaient mes conversations avec Monsieur le Président, quelques fois de plusieurs heures; si Martin avait été plus concret, s'il avait moins bu...-s'il s'était limité aux points de l'agenda, je crois que nous aurions mieux occupé notre temps. Quelques fois, je me fatiguais de ces longues réunions, de ces heures passées assis à écouter un orateur présenter ses données et ses courbes, dans la salle centrale, de style ultramoderne; le conférencier projetait quelques diapositives, discutait de ses données, expliquait les courbes de croissance, analysait la relation coût-bénéfice, les implications idéologiques et psychologiques du projet, et ouvrait la discussion. Antérieurement, nous avions lu les documents, comme les "bons élèves" que nous étions, ou mieux encore, comme des personnes qui avaient souffert le processus de torture et de déshumanisation qu'est l'université, et nous avions appris à faire ce que l'on attendait de nous.

J'aurais aimé avoir un assistant de confiance. Martin ne voulait pas que je l'eusse, étant donné que je gérais des informations confidentielles, "dangereuses". La science est "dangereuse", avait dit Eduardo dans la Commission de Communication Sociale. Je n'étais pas d'accord, je croyais que la science n'avait rien de dangereux et je pensais que les gens devaient être informés. C'était un droit et un devoir de chacun. Mais après tout, je faisais ce que voulait Monsieur le Président, et de fait, j'avais accès à des informations qui, en de mauvaises mains, pouvaient nous mener au désastre.

Le jour D j'eus un entretien avec Charles Powell. Bien que son curriculum vitae dit qu'il avait 32 ans, il paraissait beaucoup plus jeune. C'était un gamin blond, au sourire facile et au regard inquiet. Il me plut dès le premier moment et je pensai qu'il pouvait être une bonne personne pour la Planification Nationale. Son entraînement en anthropologie et en psychologie, à l'Université de Yale, se complétait avec un travail dans l'armée des Etats-Unis, basiquement dans la recherche transculturelle sur les bases de l'éducation des enfants. Un des thèmes qui nous intéressaient le plus. Charles avait travaillé en Indonésie et au Chili, il parlait très bien espagnol, avec une pointe d'accent chilien. C'était une personne agréable, de peu de mots, et il me fit très bonne impression. Son épouse était chilienne. Il en résultait un psychologue réellement "international", alors que ma croyance - quand j'étudiais à Harvard- était que les psychologues des Etats-Unis étaient assez provinciaux.

-Pourquoi cela vous intéresse-t-il de venir travailler au Panama? -demandai-je, sachant que c'était l'une des questions de rigueur dans tout entretien.

-J'ai une très bonne impression des changements sociaux que vous êtes en train de faire ici. Vous mettez en action ce qu'ont prêché les scientifiques du comportement depuis leurs universités, sans que personne ne les prenne au sérieux. Je veux mieux connaître ce que vous êtes en train de faire, et j'espère contribuer à cette si importante expérimentation sociale.

Bien que la réponse parût un peu stéréotypée, elle me plut. Ma question était conventionnelle, et sa réponse l'avait été aussi. Je ne pense pas que je serais devenu aussi paranoïaque que Martin! Après tout, ce petit gringo pouvait être authentiquement intéressé par notre Walden Trois. Au mieux il pouvait se transformer en mon assistant de confiance, en la personne dont j'avais besoin pour me libérer de l'excès de travail.

-Vous savez que nous autres, au Panama, sommes en train de modifier la société avec les principes de l'analyse expérimentale du comportement pour base. Nous avons importé les principaux psychologues opérants du monde, qui ont été avec nous durant deux ans, et qu'ils ont tracé les plans les plus importants et entraîné les gens qui ont à présent la charge de la réforme sociale. Nous

considérons ce changement comme une expérimentation, une expérimentation sociale, de même que la révolution française ou la révolution mexicaine... et même la révolution russe.

Je m'interrompis pour voir son expression. Il me regardait avec attention et il souriait, acquiescant de la tête de temps en temps. Un bon spécialiste du renforcement social, ce Charles!

-Ma question est la suivante -continuai-je-. Pensez-vous qu'il soit possible de dépasser l'analyse expérimentale? D'aller plus loin que Skinner? De faire une *synthèse* expérimentale du comportement au lieu d'une analyse?

Comme la question était technique, la réponse le fut aussi. Je crois qu'il fut un peu pris de court, puisque l'on n'avait jamais parlé auparavant d'une synthèse expérimentale du comportement, qui serait la suite logique de l'analyse. Sa réponse fut claire et brillante. Il ne s'engagea pas avec des opinions définitives, mais exposa sa pensée de manière logique et coordonnée. Il indiqua qu'il était possible d'élargir les limites de l'analyse expérimentale, sans diminuer la rigueur ni tomber dans les spéculations. La limite ultime était le contrôle de l'environnement global, au niveau national comme nous le faisons nous-mêmes.

-Très bien, laissons ce sujet, je vous remercie beaucoup de nous avoir rendu visite. Je veux terminer en vous commentant que tout le monde sait, tant aux Etats-Unis qu'en Bolivie ou en Afrique du Sud, que le jour viendra où il y aura une médecine socialisée, une économie planifiée, une planification familiale véritablement rationnelle; où la misère sera éradiquée; où il ne sera plus nécessaire d'avoir une armée; où l'éducation sera gratifiante et non punitive; où la famille se sera modifiée radicalement, insistant sur le couple et pas sur les rituels ni la reproduction. Nous savons tous que ce jour viendra pour tous les pays du monde: Etats-Unis, Bolivie, Afrique du Sud ou autres. On en finira avec les classes sociales, on en finira avec la misère. Mais les gens croient que ce jour est très lointain et qu'ils ne le verront pas. Eh bien, mon ami, ce que nous essayons de faire est de transformer ces idéaux en réalité, ici et maintenant; au lieu de parler des choses, nous les faisons.

-Magnifique!

-C'est pourquoi on ne nous aime pas. C'est pourquoi on espère que notre Walden Trois coule à pic demain ou après-demain. Mais nous n'allons pas leur faire ce plaisir!

-Ha ha ha, je crois que non! Si je peux contribuer en quoi que ce soit à cette magnifique entreprise, s'il vous plaît faites-le moi savoir.

22.

Mercedes et Felipe

Charles se mua immédiatement en mon assistant, et je pus lui passer une bonne partie de mon travail. Je l'initiai graduellement aux subtils détails de mes activités et lui déléguai des responsabilités. Je l'informai à propos des points forts du nouveau gouvernement et de ses points faibles, des domaines dans lesquels nous avions triomphé et de ceux dans lesquels nous n'avions pas réussi à atteindre le succès. Il était magnifique d'avoir un assistant de confiance. Pour moi Charles se mua en une espèce de bras droit et je pus partager avec lui une grande partie de la vie et du travail.

Nous lui donnâmes des bureaux dans le Palais Présidentiel, et lui confiâmes des informations confidentielles. Charles fut toujours à la hauteur de ce que nous attendions de lui. Il ne nous déçut jamais. Il fit tous ses travaux avec sérieux et responsabilité, avec un grand sens du devoir et avec une grande implication dans notre objectif, de créer une société utopique, ici et maintenant, avec l'aide de la science.

La maison de Charles et de son épouse se transforma presque en mon second foyer, ou mieux encore, en le troisième, après la maison de Mercedes et Felipe. au cours du peu d'heures libres que j'avais, je rendais visite à Charles et son épouse, ou à Mercedes et son fils.

-Tu fais beaucoup confiance à Charles -me fit remarquer Mercedes un jour-. Tu lui as livré tous les "secrets" de l'Etat et tu lui as donné des informations confidentielles sur le fonctionnement du pays, tout cela sans le mettre suffisamment à l'épreuve au préalable. tu l'as fait trop vite. Mon cher, je crois que tu pêches par naïveté. On ne peut pas faire confiance aux gens comme tu le fais. Tu penses que personne n'est mauvais, qu'ils ne vont pas t'exploiter ni tirer profit de toi, et tu verras pourtant comment sont les gens. Dave, Dave je crois que l'heure est venue d'utiliser ta "malice indigène", comme on dit dans les pays andins.

-Mais enfin, ne pense pas de mal de Charles! Il me paraît honnête et sincère dans ce qu'il dit et fait. Tu verras l'engagement et le sérieux avec lequel il mène son travail! Il arrive toujours à temps, il

respecte les dates limites, il consacre toute son initiative et son intelligence à la poursuite de nos idéaux de réforme sociale. J'ai toute confiance en Charles.

-Pourvu qu'il ne te déçoive pas. On ne sait jamais. Je comprends que tu aies besoin d'un assistant de confiance pour t'aider à mener ton travail, et ce garçon semble avoir gagné ton affection avec beaucoup de facilité. A présent tu as un peu plus de temps libre et c'est bien. C'est bien aussi pour moi!

De temps en temps nous allions nous promener à la campagne avec Mercedes et son fils, pour marcher et respirer l'air pur. Ici, il n'y avait pas de hautes montagnes à escalader comme dans ma patrie. Parfois, lors de ces promenades ma patrie et ses montagnes me manquaient... Mais non, *celle-ci* était vraiment ma patrie, à laquelle j'avais consacré toute mon énergie et tout mon temps depuis mon retour de Harvard. Qu'en était-il de mon vieux père et de ma soeur? Je ne savais que peu de choses d'eux, depuis le commencement de la Nouvelle Ere.

Avec Mercedes et Felipe nous avons formé une petite famille. C'était comme avoir un foyer de nouveau, comme posséder un havre de paix au milieu des avatars de la vie. La famille ne naît pas, elle se fait, c'était une des phrases préférées de Mercedes. De la même manière que l'on doit cultiver ses amitiés, on doit cultiver la famille; en réalité il faut la créer. Les liens du sang sont probablement l'élément le moins important d'une famille. Le plus important est l'affection et le partage de la vie. La famille ne naît définitivement pas, elle se fait.

-Si j'avais été Dieu, j'aurais fait l'homme très différent -dis-je un jour à Mercedes et à Felipe en plaisantant à moitié-. Il est évident que j'aurais aussi fait le monde moins compliqué. L'homme aurait été plus simple et en même temps plus autonome, moins dépendant des autres êtres humains. Le jour viendra où resurgira la théorie, vieille et discréditée, du "mental collectif", de la même façon qu'elle s'est ravivée pour le cas des fourmis et des abeilles. Chaque individu est seulement une partie d'un grand tout, d'un grand essaim à l'intérieur duquel il est submergé et qu'il ne voit pas. Une espèce d'inconscient collectif, dans le style de Jung. Nous, en faisant une société comme la nôtre, nous sommes peut-être en train de contribuer à l'arrivée de ce grand essaim, de ce réseau, de cet esprit de groupe.

-Tu te souviens de Pablo Neruda? Il a écrit quelque part:

*Avec une seule vie
je n'apprendrai pas assez.
Avec la lumière d'autres vies
vivront d'autres vies dans mon chant.*

-Vous, les scientifiques, vous avez la réputation d'être des hommes sérieux et froids -intervient le jeune Felipe-. On dit que vous n'avez pas de sentiments et que seuls les tubes à essais et les ordinateurs vous intéressent. Ça m'a toujours paru étrange qu'Einstein ait été un grand violoniste et que presque tous les grands scientifiques aient été intéressés par la musique, la littérature et le reste.

-Non, mon garçon; il n'y a que les ordinateurs et les tubes à essais qui nous intéressent. Le reste ne vaut rien.

Nous rîmes devant la surprise de Felipe qui ne comprenait pas. Peut-être que lui aussi pensait que s'il avait été Dieu, il nous aurait tous fait un peu moins compliqués.

-Dans une phrase de Machado, tous les principes scientifiques et la transformation du monde pour améliorer la vie de l'homme se synthétisent. Ce qui intéresse réellement les gens aujourd'hui, c'est changer le monde, pas le comprendre. On ne sait pas comment ils prétendent le changer sans l'avoir compris avant, mon garçon. Mais enfin, c'est ce que beaucoup sont en train de faire, nous inclus, et spécialement notre Président. La phrase de Machado dit:

*Tu dis que rien ne se crée?
Peu t'importe. Avec la boue
de la terre, fais un verre
pour que boive ton frère.*

Il était agréable d'être avec Mercedes et Felipe. La vie continuait, pourtant, agitée comme toujours. Si j'avais du temps libre, je ne savais qu'en faire et cela m'angoissait, et pour échapper à cette angoisse je cherchais de nouveaux travaux, et alors je n'avais plus aucun temps libre... Je

révisais ce que faisaient nos instituts de Recherche, et parmi eux celui de Criminologie, celui du Prolongement de la Vie, celui de la Famille et de la Sexualité et d'autres. Je planifiai des visites à eux tous afin de faire des évaluations pour Martin et les autres membres de la Planification Nationale.

Je voulais lire sur les sociétés utopiques, thème qui m'avait toujours fasciné, y compris quand j'étais étudiant d'école secondaire. Je lus les oeuvres utopiques de Platon, de Bacon, de Thomas More; je lus *Looking Backward, Le Meilleur des Mondes* de Aldous Huxley, *1984* d'Orwell, *Walden Deux* de Skinner, ce dernier pour la quatrième ou la cinquième fois. En réalité notre société était très différente des autres. Elle ne ressemblait pas tant à *Walden Deux* que nous prétendions le croire, dans la mesure où nous travaillions avec des paramètres plus amples et complexes, que nous avions à affronter des problèmes sociaux (par exemple de criminalité, d'économie, d'armée et de police) qui n'avaient pas de pertinence dans le Walden de Skinner. Nous n'étions ni meilleurs ni pires que les autres, nous étions simplement différents.

Curieusement, la majeure partie des utopies avaient été écrites en Anglais. Il n'y en avait aucune écrite en Espagnol ni en Français. Les Anglais sont probablement plus idéalistes que nous et se mettent à écrire des choses aussi étranges qu'une société "idéale". La nôtre avait très peu d'idéal, elle était bien réelle, bien "down to earth", et en cela elle ressemblait au Walden de Skinner.

Nos fermes collectives étaient l'une de nos grandes fiertés et elles ressemblaient beaucoup aux kibboutz d'Israël et à Walden Deux. Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi proche d'une société "idéale" qu'un kibboutz: son insistance sur la fraternité humaine et sur le travail, son abolition de l'argent, sa grande mystique et son esprit de groupe, m'ont paru très proche de ce que tous les écrivains spécialistes en utopie ont cherché, depuis Platon jusqu'à Skinner.

Nos fermes collectives suivaient le modèle des kibboutz, avec leur planification, leur prise collective de décisions, leur intégration du travail physique avec le travail mental. Sous le soleil des tropiques il était agréable de voir nos jeunes, hommes et femmes, se lever à l'aube, aller à la campagne, semer et récolter, labourer la terre avec un sourire et une chanson -généralement politique- aux lèvres pendant qu'ils conduisaient le tracteur:

*Unis dans la lutte,
on ne nous fera pas bouger!
Unis dans la grève,
on ne nous fera pas bouger!
Non, on ne nous fera pas bouger!*

Nous étions un pays agricole. L'industrialisation accélérée n'avait pas impliqué d'abandonner la campagne, mais d'en rendre ses travaux techniques. Beaucoup de problèmes avaient été résolus, mais d'autres -par exemple le contrôle des prix pour les produits agricoles- étaient encore des motifs de préoccupation pour nos experts en économie agraire. Mais la campagne était pleine d'hommes et de femmes joyeux et forts, qui travaillaient depuis l'aube jusqu'après midi, et rentraient à la maison pour se laver, manger, lire des livres, aller au cinéma, assister à des concerts ou simplement être avec la famille. L'"heure de Pedrito" s'appliquait autant à la campagne qu'à la ville. Dans la campagne aussi, il y avait des mères de substitution, il y avait des écoles avec toutes les avancées de la technologie moderne, et avec notre intégration (ou mélange...) d'instruction personnalisée et de méthode Montessori. Dans la campagne, il y avait de tout, sauf de la pollution environnementale "stress", de l'insomnie ou des angoisses existentielles.

Les participants à nos fermes collectives disaient qu'ils n'étaient pas de "simples paysans". Il n'y avait pas d'analphabétisme parmi eux, et même s'il fallait lutter jour après jour pour qu'ils ne revinssent pas à leurs habitudes antérieures, pour qu'ils lissent les journaux et écoutassent la radio, on avait beaucoup avancé dans ce sens. L'intégration du travail physique et mental impliquait que l'on se consacre seulement à une activité (mentale, par exemple, dans le cas des professeurs), c'était quelque chose qui se voyait avec jalousie et qui avait peu de prestige. L'idéal était un homme intégré et complet, fort et sain, avec des muscles et de l'esprit, qui participât aux décisions de sa ferme collective, qui aimât sa femme et ses enfants, et qui en même temps fût au courant des derniers chanteurs, des derniers livres publiés, y compris (ce qui était un but quasi inatteignable...) des dernières idées de Sartre ou de Garcia Marquez.

-Dans le Tiers-Monde nous sommes tous très près de la terre -me dit Mercedes tandis qu'elle séchait la sueur de son front et respirait profondément-. La terre est très importante, c'est la source première de richesse et de sustentation, de vie. Il n'est pas étrange que dans le fond, notre peuple

croie encore en la "Terre Mère", qu'ils veuillent croire que Dieu est Mère et non Père, et qu'il s'agit de la Terre. Dans ce sens, les plans de modernisation qui impliquent d'emmener les paysans dans les grandes villes et de laisser la campagne vide n'auront jamais beaucoup de succès. Les paysans abandonnent leur parcelle avec beaucoup de douleur, comme à l'époque des violences en Colombie, quand les campagnes se sont remplies de cadavres et que les rivières se sont teintées de sang. Mais nos paysans veulent le rester, ils veulent se lever tôt et aller aux champs, conduire un tracteur, remplir un panier d'oranges et rentrer avec un sourire aux lèvres pour se réunir avec leur épouse et leurs huit enfants pour dévorer un succulent repas, et ensuite discuter avec les enfants, observer les progrès du plus petit qui commence à peine à marcher, voir les devoirs qu'a fait la fille qui veut aller à l'Université et devenir professeur. Au fond, nous sommes un peuple simple et bon, sans prétentions. Un peuple qui aime la terre et veut qu'on le laisse vivre en paix.

Au fond de nous-mêmes, nous étions tous des paysans. Nous pensions que la famille était importante et qu'il fallait la sauver. Que la religion était importante, mais sans mythes ni fantaisies, ni Dieu, sans pseudo-explications du monde ni polémiques avec la science. Nous aimions les enfants et la nature, nous nous préoccupions pour l'écologie et nous ne comprenions réellement pas beaucoup la politique.

Dans la campagne, il n'y avait pas ni délinquance ni criminalité. Si quelqu'un avait besoin de quelque chose, on le lui donnait, sans qu'il ait besoin d'agresser un inconnu dans une impasse obscure de la grande ville. On pensait toujours à l'agressé et jamais à l'agresseur. J'aurais très peur d'attaquer quelqu'un et lui demander de me donner son argent! Ma voix tremblerait, le révolver bougerait d'un endroit à un autre, et je montrerais beaucoup plus de peur que ma victime... Il doit être difficile de commettre une agression, par tous les cieux...! Evidemment que dans la campagne, nous n'avions pas de délinquants, pas plus que de pollution environnementale, ni stress... Ni insomnie.

A la ville, il y avait de tout cela. Le problème de la délinquance était complexe et varié. Nous le gérons avec la modification du comportement (quoi d'autre?). Il y avait un Institut très sérieux pour traiter ce problème.

23.

Délinquance et criminalité

L'Institut de Criminologie était l'une des fiertés du nouveau gouvernement. En 4 ans d'existence de la Nouvelle Ere, nous avons promu la recherche dans de nombreux domaines du savoir humain, spécialement dans les sciences du comportement. La criminologie était un des points forts du nouveau gouvernement, et beaucoup de gens arrivaient au Panama, intéressées pour étudier les réussites que nous avons obtenues dans ce domaine si important et si complexe du comportement humain.

La commission respective avait commencé par étudier le problème, dans sa perspective contemporaine. Elle avait établi des données sur des types de crimes et de délits, en incluant la population affectée, contre qui se dirigeaient les délits et quelles étaient leurs causes les plus importantes. On avait trouvé une interaction entre facteurs psychologiques, sociaux et économiques, difficile à interpréter. La criminalité que l'on supposait basée sur des facteurs biologiques (altérations chromosomiques, du type XYY) n'avait pas été trouvée.

-La délinquance ne possède aucune base biologique, et dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, les déterminants génétiques du comportement ne sont pas trop importants. La criminalité est un phénomène social, pas un phénomène biologique, à l'encontre de ce que postulent les théories simplistes -expliquais-je à Charles, mon assistant, un jour que nous nous dirigeons à visiter un important centre de réhabilitation avec pour base les principes comportementaux.

-Il n'y a donc aucune preuve pour affirmer qu'il existe un substrat biologique chez certaines personnes avec des tendances criminelles?

-Je crois que non; mieux encore, je pense que la situation est suffisamment claire. L'unique chose que semble produire le syndrome XYY est un degré majeur d'impulsivité, et c'est ce qu'on a essayé de mettre en relation avec la délinquance. C'est curieux, comme les gens adorent les explications génétiques qui à la longue, n'"expliquent" vraiment rien. Dire qu'il y a un délinquant "inné", c'est fermer les portes à la possibilité d'une explication causale et d'un processus de réhabilitation. Je crois que seuls les amis du fascisme se sentent à l'aise avec des explications biologiques de la criminalité.

-Et les travaux de Lorenz sur l'agression?

-Ce ne sont rien d'autre que des pseudo-explications, Charles. Dire que l'homme est destructeur, qu'il est génétiquement incliné à écraser ses semblables, crée de nombreux problèmes. Il y a des travaux récents sur l'origine de l'homme, qui sont l'oeuvre d'un jeune et brillant scientifique appelé Richard Leakey, du Kenya, qui démontrent au-delà de tout doute que quand notre espèce apparaît, elle le fait dans un contexte de coopération et non de compétition. L'homme est altruiste et coopérateur depuis ses débuts. Dire que nous sommes agressifs et destructeurs, que c'est notre "nature animale" est une position fasciste et simpliste, qui plus est. Je préfère croire que nous sommes coopératifs et que nous cherchons le bien commun. Il m'a toujours semblé bizarre que les théories de Lorenz soient arrivées si loin et aient été prises aussi au sérieux. Si on croit en la modification du comportement, on ne peut croire en des déterminants génétiques de l'agression et ni des choses similaires.

Dans la Maison de Réhabilitation nous attendaient plusieurs membres de la Commission de Délinquance et de Criminalité. Cette commission était dirigée par une femme, qui avait un énorme énergie et une grande capacité de travail. Elle avait également une énorme facilité pour faire enrager les gens. Le domaine de la criminalité était assez difficile et complexe, sans aucun doute. De plus, nous étions en train de faire un travail pionnier et d'une certaine façon nous essayions des alternatives nouvelles. Nous improvisons (mauvaise parole!), voilà la vérité.

Beatriz, la chargée de la Commission de Délinquance et de Criminalité était une femme jeune, comme nous l'étions tous. Elle n'avait pas plus de 30 ans, mais elle portait "sur ses épaules" deux divorces et elle avait trois enfants. C'était une jeune fille très attirante, de regard intelligent et de grande fluidité verbale; elle disait toujours des choses intelligentes et ses interventions dans les réunions de Planification Nationale me plaisaient toujours.

Après les présentations de rigueur, Beatriz insista sur ce que le travail de sa commission avait eu beaucoup de succès et était réellement un travail novateur dans le domaine.

-En traçant une ligne de base de la criminalité dans le pays nous nous sommes toujours retrouvés avec les facteurs économiques. Les gens volaient et tuaient pour raisons économiques. Cela paraissait simple et clair. Une alternative était de créer une assurance-chômage, des coupons d'alimentation et du reste, comme il en existe dans quelques pays industrialisés. Mais en constatant que de telles mesures ne diminuaient pas la délinquance, nous avons pensé à d'autres alternatives. A Walden Trois, nous n'avons pas d'assurance-chômage puisque nous fournissons du travail à tout le monde, du moment que l'on est en condition de travailler. Le chômage s'est achevé, ainsi que le sous-emploi/travail au noir. La délinquance, pourtant, n'a pas beaucoup changé. De fait, il semblerait que les problèmes économiques soient corrélés à la délinquance mais pas de façon causale; ils s'associent avec elle mais n'en sont pas la cause. Etrange, n'est-ce pas? Une autre alternative consistait dans les explications biologistes, de nature génétique, qui ne nous ont pas convaincus. Restaient les explications d'autre type, spécialement d'auto-contrôle et d'impulsivité, dont il se trouve que finalement, elles étaient très importantes. Les délinquants sont incapables d'auto-contrôle, ils ont un haut niveau d'excitabilité, ils donnent une réponse disproportionnée face à un petit stimulus, et, enfin, ils ont des problèmes pour gérer leur impulsivité.

-Il est évident qu'il y a de nombreux types de délinquants -compléta un autre membre de la commission qui travaillait sous la direction de Beatriz-. La structure comportementale d'un escroc est différente de celle d'un assassin, ou de celle d'un violeur de petites filles.

-Bien sûr -continua Beatriz-, c'est certain. Dans la délinquance il est nécessaire d'opérationnaliser chacun des comportements, sa genèse et son maintien. L'homme qui falsifie la signature des autres a des motivations différentes et il est sous l'effet de programmes de renforcement très distincts de celui qui assassine l'amant de sa femme dans un moment de rage. La criminologie doit prendre ces variations en compte. Curieusement, la théorie classique ne s'est pas préoccupée de tels problèmes.

-Notre système de réforme est ouvert -commentai-je en m'adressant à Charles-. Dans les modèles classiques de réforme des délinquants il y avait deux alternatives qui s'associaient avec l'Allemagne et la Suède; dans le modèle allemand il y avait assez de rigidité et beaucoup de stimulation aversive; dans le modèle suédois il y avait des "portes ouvertes" et une approche plus positif. Nous autres, comme société permissive et non répressive, nous suivons un modèle "suédois".

-Oui -ajouta Beatriz-, c'est vrai. Mais en réalité nous avons notre propre modèle. Il n'est ni réellement de portes ouvertes ni de modèle allemand (non plus). Nous insistons beaucoup sur l'apprentissage d'habiletés et sur la restitution par le délit commis. l'attitude traditionnelle de la société

envers les délinquants pouvait s'expliquer sur la base de deux concepts: vengeance et responsabilité; l'homme est responsable de ce qu'il fait, et s'il commet un délit, il doit payer pour cela; et la société souhaite "se venger" de celui qui a violé ses lois et commis le délit.

-Nous ne croyons pas en la nécessité de nous venger des délinquants. Nous ne croyons pas non plus beaucoup en la responsabilité individuelle.

-En réduisant l'importance le mythe de la liberté -précisa la jeune directrice de la Commission de Délinquance et de Criminalité- les concepts de responsabilité et de vengeance perdent une grande partie de leur pertinence. Nous avons fait des recherches sur les causes de la délinquance et nous avons trouvé beaucoup de types de délinquants. Il y a des différences entre eux, mais il y a surtout des différences de groupes, selon le délit commis: escroqueries, assassinats, viols, cambriolages et autres. Dans de nombreux cas il y a un substrat économique. Dans la Nouvelle Ere, en donnant du travail et du bien-être économique à tout le monde, ces facteurs ont cessé d'avoir de l'importance. Reste, bien sûr, la possibilité que la privation infantile que de telles personnes ont expérimenté continue d'influer sur leurs vies.

-Arriverons-nous à une société sans délinquants ni criminels? -s'enquit Charles.

-Probablement, oui, mais il n'est pas sûr qu'on y arrive rapidement. En ayant tout sous contrôle, absolument tout, la probabilité des délits se fera nettement moindre. Quand tout le monde sera né et aura grandi pendant la Nouvelle Ere, il est possible qu'il n'y ait plus de délits.

-C'est-à-dire, quand nous serons tous morts...-compléai-je.

Nous marchâmes vers la Maison de Réhabilitation (autrefois appelée Prison Nationale de Femmes) et visitâmes de nombreux pavillons. A présent les prisons (Maisons de Réhabilitation) étaient petites, et situées à la campagne. L'échec du système pénitentiaire traditionnel tenait à beaucoup de causes, sur lesquelles nous faisons des recherches, sans prétendre posséder les réponses à toutes les questions. Nous avons trouvé comme élément commun chez les délinquants l'incapacité à retarder la gratification, ce qui s'associait à l'impulsivité. Pour une personne normale il n'était pas difficile d'attendre une heure pour manger, et il n'est pas trop difficile de s'abstenir de ne pas dire au chef ce que l'on pense de lui... En revanche, pour un délinquant EN CIERNES cela est extrêmement difficile: il manifeste ce qu'il pense sans aucun contrôle, impulsivement; au lieu de penser à donner une gifle à son ennemi, il la donne physiquement; au lieu de penser à donner trois coups de revolver à une personne qui l'a offensé, il les donne en réalité. Cette impulsivité et cette incapacité pour retarder la gratification des impulsions, nous les avons beaucoup étudiées.

Nous enseignions aux délinquants à retarder la satisfaction des impulsions. Dans de nombreux cas nous avons établi des systèmes de réhabilitation avec pour base l'économie de jetons. Le jeton servait comme pont entre le comportement et sa gratification postérieure; nous augmentions le temps graduellement, de secondes en minutes, de minutes en heures, d'heures en jours, et finalement, en mois et années. C'était un processus lent et difficile. On ne pouvait exiger trop des délinquants. Il fallait avancer à pas très lents et graduels. Bien sûr, on ne laissait rien au hasard.

Celle-ci était une Maison de Réhabilitation pour femmes. Beatriz et ses collaborateurs avaient choisi le pavillon le plus difficile de tous, et avaient commencé par y établir une économie de jetons. On avait fixé des objectifs, que les recluses (ou internes) avaient défini d'un commun accord avec les chercheurs; pour chaque nombre de travaux terminés (par exemple, filer des toiles, tisser des pulls, nettoyer le pavillon, ne pas agresser les autres, coopérer avec les autres internes, suivre les instructions) on gagnait un certain nombre de jetons. Chaque comportement avait un prix, qui variait selon sa difficulté. Cela englobait des comportements négatifs qu'il fallait diminuer en fréquence (par exemple, "comportement sexuel inapproprié", comme se masturber en public, toucher les seins d'une autre recluse), et des comportements positives (coopération, propreté, langage approprié) dont la probabilité devait augmenter. Nous insistions sur l'implantation de comportements qui fussent utiles pour les recluses quand elles sortiraient de prison. Quelques comportements étaient utiles dans la Maison de Réhabilitation mais pas au-dehors, et présentaient des problèmes spécifiques.

-Après avoir modifié le comportement des filles du pavillon le plus difficile, ces dernières ont servi comme assistantes pour modifier le comportement des internes d'autres pavillons. Elles ont très bien appris les principes du renforcement, des programmes, le coût de réponse, la façon d'appliquer l'économie de jetons. Elles faisaient de bonnes assistantes, mais les autres internes vécurent mal leur situation de privilège et de pouvoir. Ça a été un peu difficile à gérer. Il y a eu des tentatives de grève dans la prison, et il aurait été terrible se produise. Elles ne voulaient pas que d'autres recluses leur donnent des normes de comportement, appliquent les renforcements, gèrent le magasin où on

l'échange les jetons contre des objets ou des privilèges. Mais finalement nous avons réussi, en utilisant plus de diplomatie et de sens commun que de science.

-A présent tout semble marcher très bien.

-Oui. Nous avons moins de 200 internes, dans un très grand domaine. Chacune a sa chambre individuelle. Elle peut amener ses petits enfants, qui reçoivent le soin dont ils ont besoin en même temps qu'ils sont avec la mère. Il y a des visites conjugales, ce qui est très étrange, étant donné que cela ne se fait presque jamais dans les prisons de femmes; pratiquement toutes les prisons "modernes" du monde, pour la population masculine, permettent la visite conjugale; mais presque aucune prison de femmes ne le fait. On suppose tacitement, dans cette société machiste, que les hommes ont des besoins sexuels, mais que nous les femmes, n'en avons pas!

Je pensai à Beatriz et ses deux maris, ses trois enfants et sa sympathie juvénile, apparemment en "chasse" d'un homme... Au lieu de penser aux internes et à leur vie sexuelle...

Tout le monde travaillait beaucoup, était toujours occupé. Il y avait des leçons sur des thèmes divers, et de nombreuses heures consacrées à la re-socialisation. Chacune recevait l'argent qu'elle gagnait avec son travail, après avoir *payé* pour sa chambre et son alimentation. On ne traitait pas les recluses comme des "objets"; au contraire, on considérait chacune comme un être humain, avec son passé, son présent et sa réalité. Toutes se connaissaient, savaient très bien pourquoi elles étaient en prison, mais on ne renforçait pas le délit ni on n'admirait celle qui avait commis un forfait pire que les autres.

Le principe de *restitution* était une innovation importante dans notre système pénitentiaire. Chaque délinquant devait restituer pour le délit commis. On restituait à la personne affectée -ou à sa famille- et aussi à la société. Pas avec des années passées dans une prison à ne rien faire, mais de façon très concrète. Dans les cas d'assassinats, il était impossible de rendre la vie à la personne victime de l'impulsivité du délinquant; mais ce dernier devait être en contact avec la famille de la victime, connaître l'amplitude réelle du dommage qu'il avait occasionné, et essayer de faire ce qui était en son pouvoir pour restituer la perte occasionnée, bien que les morts ne ressuscitent pas, bien entendu!

-La réhabilitation traditionnelle a échoué -disait l'assistant de Beatriz qui nous accompagnait-, l'humanisme classique n'a pas eu beaucoup d'efficacité. Aujourd'hui nous réhabilitons les délinquants, considérant que ce qui est important, c'est de changer le comportement et les attitudes, toute la personne dans sa relation avec l'environnement. Il faut leur apprendre à *vivre de nouveau*. De la même façon que l'éducation insiste sur les facteurs intellectuels, émotionnels, d'habilités sociales et autres, la réhabilitation agit avec les délinquants. Nous pensons qu'il y a beaucoup d'analogies entre le processus de socialisation -ou d'humanisation- du nouveau système éducatif, et les processus de réhabilitation des délinquants. Mais en ne traitant pas avec un enfant, le problème de resocialisation se fait beaucoup plus difficile. Il faut désapprendre toute une vie de haine, de comportements inadaptés, d'agression, de ressentiment, de misère et de douleur, de pauvreté. Toute une vie à recevoir des injures et à en distribuer aux autres. Nous n'avons pas de compassion pour les délinquants, cela ne serait pas en accord avec les principes de la Nouvelle Ere; mais nous avons du *respect* et de l'affection pour eux, nous les traitons comme des êtres humains, et cela a donné des résultats très positifs.

-La réhabilitation implique un changement de style de vie -disait Beatriz à Charles-. Nous ne croyons pas à la "mentalité criminelle", nous ne croyons pas aux facteurs génétiques pour expliquer la délinquance, nous croyons aux comportements ouverts. Nous croyons aussi que le délinquant n'est pas un enfant et qu'on ne peut pas le traiter comme tel. Nous éliminons les préjugés et les stéréotypes de la criminologie traditionnelle et nous avons commencé pratiquement de zéro: en analysant les comportements délictueux dans leur environnement ordinaire, en décrivant des cas avant de les expliquer, en cherchant ce qu'avaient en commun divers types de délinquants. Nous avons trouvé que le criminel et celui qui lui administrait la punition, se trouvaient piégés dans un cercle vicieux sans fin, de chercher la vengeance; chacun se vengeait de l'autre; de là le haut taux de récidive chez les délinquants, qui emplit d'alarme tous les spécialistes en criminologie. Nous avons étudié l'histoire de chaque délinquant, nous nous sommes intéressés à leur petite enfance, à leur histoire de renforcement et de punition; presque toujours nous avons trouvé une enfance malheureuse, avec une mère qui le maltraitait, un père qui le punissait à l'excès et lui montrait que le monde était injuste et cruel, et qu'il fallait se comporter comme ça pour survivre. C'étaient des règles du jeu que l'enfant ne pouvait comprendre. Il a voulu se venger du monde, a commis son premier délit et a été envoyé dans une prison pour mineurs; Il est sorti de là pour se venger des mauvais

traitement et est tombé dans une autre prison; il a été de prison en prison, commettant des délits toujours pires, apprenant à échapper à la justice, voulant exprimer sa rage et son désespoir, son besoin de se venger du monde et des injustices commises contre lui. C'est un cercle vicieux, la quête éternelle de la vengeance. Et la "loi", la "justice" traditionnelles font leur part pour perpétuer ce cercle vicieux.

-Quelles alternatives avez-vous trouvées?

-Des systèmes de réhabilitation et de resocialisation comme celui-ci. Insistance sur la récompense et pas sur la punition. Application de comportements qui soient utiles en sortant de prison. Les internes partent d'ici pour une Maison de Transition, où elles peuvent mener une vie presque normale; on leur trouve un travail décent, et on les libère -si on considère qu'elles sont réhabilitées- du stigmate d'avoir été dans une prison. Elles ont un casier vierge. Elles peuvent commencer à nouveau. Il n'y a presque pas de récidive, et nous sommes très contents des résultats obtenus jusqu'ici.

-Le temps passé en prison est variable. Il change selon la rapidité du processus de resocialisation, et selon la restitution qu'il faut donner à la victime ou à la famille. Ils sortent pour aller dans une Maison de Transition, comme l'a expliqué Beatriz. De là, ils passent à occuper un travail stable et bien rémunéré, sans que personne sache qu'ils ont été délinquants. Nous leur donnons un suivi, et les résultats définitifs se voient déjà, étant donné que le système est nouveau... Comme tout ce que nous faisons dans le pays depuis la Nouvelle Ere.

-Il est curieux de trouver chez les délinquants un facteur de vengeance contre le monde, associé aux punitions injustes et excessives durant la petite enfance. Skinner a parlé dans ses livres des effets de la punition sur la névrose; l'excès de punition produit des troubles émotionnels et de comportement; mais je crois qu'il n'a dit nulle part qu'ils produisaient des délinquants.

-Non -fis-je remarquer-, il ne l'a pas dit. Et dans Walden Deux il n'y a ni délinquance ni criminalité. En traitant d'une petite société, les problèmes économiques, idéologiques, politiques, religieux, ou de criminalité n'avaient pas à être pris en compte. Les problèmes d'écologie non plus. Nous autres, dans notre Walden Trois, nous considérons ces facteurs comme pertinents. Il est beaucoup plus facile de faire un Walden Deux qu'un Walden Trois. Pour appliquer les principes opérants au niveau national il est nécessaire de prendre en considération beaucoup d'autres paramètres. Notre société est plus complexe et avec beaucoup de variables qui n'ont pas de pertinence dans l'utopie skinnerienne.

-Mais nous sommes plus proches de la réalité -fit remarquer Beatriz-, plus proches du monde réel et de ses problèmes.

24.

L'écologie

-L'homme est une partie de la nature, comme le sont les animaux, les oiseaux et les étoiles - commentais-je à Mercedes quelques jours plus tard.

La visite à la Maison de Réhabilitation m'avait fait beaucoup de bien, et je crois que Charles était aussi resté très agréablement impressionné. A présent il était nécessaire d'analyser le travail de la Commission d'Ecologie, qui devait être évalué, et on devrait ensuite commencer à appliquer les réformes qui surgiraient de cette évaluation.

-Nous oublions souvent notre nature biologique. Voilà pourquoi nous ne respectons pas les limites de notre organisme, nous polluons l'environnement, nous détruisons les ressources naturelles non renouvelables, et enfin, nous créons un véritable chaos dans notre monde écologique.

La grande salle de Planification Nationale se remplissait lentement de gens. A la réunion il y avait des représentants de toutes les commissions, étant donné que les problèmes écologiques étaient relativement importants, ils étaient une espèce de frontière à notre civilisation, une limite à la capacité humaine de se répandre sur la planète, à détruire les forêts et transformer la terre en désert. Le jour du "printemps silencieux" était arrivé pour de nombreuses régions du monde. Les oiseaux ne chantaient pas le matin parce que nous les avons détruits sans le vouloir en utilisant des produits chimiques qui empoisonnaient les insectes et tuaient les oiseaux à leur tour. Dans la grande chaîne écologique, on ne pouvait rompre un maillon sans porter préjudice aux autres. Chaque écosystème devait être respecté, il fallait remplacer les éléments que nous avons détruits.

Le conférencier parlait avec sérieux et profondeur, montrant les courbes de croissance de la population de la terre et les courbes de diminution des ressources naturelles. Il y avait du pétrole sur

la planète pour seulement 20 ans, en étant optimistes. D'autres produits minéraux touchaient aussi à leur fin. Les changements dans la couche d'ozone de la terre pouvaient causer des dommages imprévisibles pour la vie humaine comme pour la vie animale. La croissance de la population avait été explosive. L'homme consommait trop de ressources naturelles, polluait l'environnement sans aucun contrôle, détruisait les chaînes écologiques, et créait le chaos dans l'ordre biologique qui avait régné sur terre pendant des millions d'années. La situation paraissait réellement désespérée. La plus grande catastrophe écologique de l'histoire de la planète était sur le point de se produire. En comparaison, les guerres mondiales et la peste noire du moyen-âge ne paraissaient pas plus que des ombres.

Notre but, une société qui consommât peu de ressources naturelles, qui respectât l'équilibre écologique de la planète et qui évitât autant que possible de polluer l'environnement, paraissait difficile à atteindre. Quand une région du globe se développait industriellement, la conséquence était une série de dommages écologiques. Si le Brésil construisait une route à travers la forêt amazonienne, il causait des troubles écologiques très graves. Mais il le faisait pour se développer comme nation, pour utiliser ses richesses naturelles, pour alimenter son peuple.

-Le dilemme que le monde industrialisé a présenté aux nations, de ce qu'on appelle "le monde en développement" -disait notre exposant- est très clair: ils polluent l'environnement, détruisent l'équilibre écologique pour se développer industriellement, pour se transformer en puissances économiques. Ils nous demandent à nous, pays pauvres du Tiers-Monde, de ne pas le faire. Que nous respections l'équilibre naturel du monde, que nous n'abattions les forêts de l'Amazonie, que nous n'en finissions pas avec les fauves des forêts. De cette façon se maintiendra l'équilibre écologique dans notre coin de la planète, mais nous ne nous développerons pas économiquement. Eux l'ont déjà fait, les habitants du "premier monde", du monde industrialisé. Ils nous demandent à nous de ne pas le faire, et nous posent comme élément basique à considérer, le problème de l'équilibre écologique et de la destruction des ressources naturelles.

-Cela est certain et important -me commenta Mercedes à voix basse-. Pour nous développer, il faut créer des usines, ouvrir des routes, détruire des forêts. Le monde industrialisé l'a fait avant, et à présent ils insistent pour que nous ne le fassions pas, sous prétexte de conserver l'équilibre écologique que nous avons encore dans notre monde.

-Difficile dilemme.

-Nous devons présenter un plan de développement économique -continuait l'exposant- qui respecte l'ordre biologique, les écosystèmes, et qui évite la pollution de l'environnement. Nous ne pouvons suivre le même chemin que le "premier monde", avec sa société de consommation et de gaspillage. Il semble qu'un homme du monde développé consomme en moyenne 10 fois plus de ressources qu'un homme du monde sous-développé. En exigeant notre place dans le monde économiquement développé, Nous sommes en compétition pour le peu de ressources naturelles qui reste encore sur la planète. Nous allons avoir besoin de plus de pétrole, plus d'électricité, plus d'énergie atomique. Cela veut dire que nous entrerons dans la guerre des prix, dans la pyramide d'inflation du monde contemporain. Quand toute la planète sera industrialisée, quand il n'y aura plus de forêts ni de régions sans exploitation, la planète ressemblera beaucoup à un désert, et ce sera l'avant-dernier jour de notre histoire en tant qu'espèce.

La solution que présentait la Commission d'Ecologie était très complexe, et impliquait une meilleure compréhension des systèmes naturels, des organismes en relation avec leur milieu environnemental physique et biologique. Elle impliquait une économie planifiée à niveau national -que nous avions déjà- avec une collaboration internationale ample et décidée -que, définitivement, nous n'avions pas-, et il semblait que nous étions très loin d'y parvenir. La planification nationale devait aller de pair avec la planification internationale, avec un meilleur ordre mondial. Chaque région devait produire ce qu'elle était la plus capable de produire. Les zones déficientes pour l'agriculture pourraient se consacrer à l'industrie. Mais la terre fertile devait s'utiliser, de manière rationnelle, pour la production des aliments. Comme il n'était pas possible que tous les pays produisissent toutes les choses de manière adéquate et avec la relation coût-bénéfice optimale, la planification économique devrait transcender les frontières nationales.

-Un des éléments de base dans la planification économique et dans une perspective écologique, c'est la planification rationnelle de la natalité. Nous avons considérablement avancé dans ce sens, et le problème de la population, qui oppressait tellement le Tiers-Monde, et à propos duquel tant de préjugés et tant de conceptions erronées existent, tant de mythes politiques et religieux, a cessé d'être un problème pour nous. Ce succès nous permet de regarder le futur avec optimisme. Il n'est

pas possible d'avoir tous les enfants qu'un couple est biologiquement capable d'avoir. En rompant la "loi naturelle" de la mortalité infantile, qui nous a accompagné durant toute l'histoire, nous avons rompu l'équilibre biologique de notre espèce. Nous n'allons pas revenir à la "solution" traditionnelle de la mortalité infantile, bien entendu; nous allons planifier la famille rationnellement. Cela doit être fait également à l'échelle mondiale, pas seulement à l'échelle nationale. Nous avons beaucoup avancé dans le contrôle de la natalité et la Chine Populaire a fait de même, ainsi que le Canada et d'autres pays. Mais le problème doit être confronté à l'échelle mondiale, pas seulement à l'échelle nationale et encore moins au niveau individuel.

-Un autre élément de base de notre planification écologique est la restitution de l'équilibre perdu. Il est nécessaire de planter de nouvelles forêts, de nettoyer les rivières, de "semer" de nouveau des poissons dans les lacs. Les usines doivent être emmenées loin des villes. La Réunion de Qualité Environnementale a un rôle important à jouer à cet égard, et c'est une des parties fondamentales de la Commission d'Écologie.

-Le développement de techniques pour recycler des produits possède une importance similaire. Prenons le cas du papier, par exemple. Le papier usagé peut être recyclé pour produire du papier neuf. Quand il n'y aura plus de forêts, nous nous rendrons compte de leur importance et nous cesserons de gaspiller les produits usagés. Beaucoup de métaux peuvent être recyclés. Beaucoup d'eaux usées peuvent être purifiées pour être utilisées à nouveau.

-Cela nous amène au point suivant, les ordures. Autour de chaque grande ville de la planète, il y a une énorme ceinture d'ordures, qui grandit et grandit. Partout c'est un problème très sérieux que celui des ordures, et personne ne sait que faire d'elles. Auparavant, on les jetait dans les fleuves et dans la mer, et comme conséquence les fleuves se sont transformés en cloaques et il y a eu destruction de la vie des plantes et des animaux. Actuellement, les ordures sont enterrées. Beaucoup d'entre elles nécessitent des milliers, voire des centaines de milliers d'années pour se décomposer, puisque nous ne nous sommes pas préoccupés de produire des éléments biodégradables. Le jour arrive où l'on ne saura pas où jeter les ordures, et cela n'est pas un problème de demain mais un problème d'aujourd'hui. Il est nécessaire d'augmenter les études liées à la meilleure utilisation des ordures, et produire uniquement des matériaux recyclables ou dégradables dans des périodes de temps relativement courtes.

Le conférencier parla d'aliments synthétiques, d'énergie solaire, de produits de la mer pour l'alimentation humaine. Il parla de programmes de rééducation pour les adultes et d'éducation précoce pour les enfants, dans le respect de la nature. Mais malgré tout, malgré le contrôle de la population, de la restitution de l'équilibre écologique, du recyclage des produits, de l'utilisation des ordures, de la viande synthétique, de l'énergie solaire et de l'utilisation de la mer, la situation paraissait assez grave. Nous abandonnâmes tous la grande salle de Planification Nationale préoccupés et pessimistes.

Que pouvons-nous faire, dans ce petit pays tropical, pour arrêter la destruction écologique de la planète?

-Si l'homme pensait aux générations suivantes, je crois qu'il consommerait moins et détruirait moins les ressources naturelles -me dit Mercedes-. Chacun d'entre nous pense à lui-même et à son bien-être. Ça ne nous intéresse pas, quelle classe de monde nous allons laisser à nos enfants et à nos petits-enfants.

-Les prédictions sont assez pessimistes. Il semble que si le monde suit le chemin actuel, nous allons avoir des enfants mais pas de petits-enfants. La génération de nos enfants va être la dernière de l'histoire.

25.

Liberté et déterminisme.

Ce qu'il fallait changer, à l'évidence, c'était le style de vie des gens, la société de consommation et de gaspillage, l'égoïsme de chaque homme qui pensait que le monde commençait avec lui et terminait avec lui. Que les autres générations se débrouillent comme elles peuvent! En fin de compte, peut-être qu'on pouvait trouver une nouvelle source d'énergie, ou peut-être que viendraient les "martiens" et qu'ils résoudraient tous nos problèmes...

Pour Walden Trois, en ne laissant rien au hasard, nous ne pouvons pas avoir confiance en des solutions hasardeuses, comme la découverte de sources d'énergie encore inconnues par l'homme, ni l'aide technique des autres systèmes planétaires. Ces choses pouvaient arriver, bien sûr, et le futur

de notre espèce était plein de surprises. Mais la "futurologie" était une science qui ne se caractérisait ni par sa validité ni par sa fiabilité, c'est un fait que nous ne pouvions nous baser dessus. Nous devons trouver des solutions nôtres et réalistes, d'ici et de maintenant. Il était bien difficile de stopper la destruction des ressources naturelles et la pollution de l'environnement. Comme notre pays était seulement un parmi d'autres, de fait, la solution devait être internationale et pas limitée aux frontières nationales. Nous devons voir ce que pensaient les grandes puissances des problèmes écologiques.

Leurs recherches pointues -qui donnaient toujours des résultats pessimistes et emplissaient d'alarme les gouvernements du premier monde- avaient inévitablement une conclusion très claire: le chemin consistait à changer le comportement de l'homme, modifier la société de consommation et de gaspillage. La solution était au niveau comportemental, pas uniquement au niveau de la planification économique. Cela, les gouvernements le savaient, tous les rapports sur les problèmes écologiques qui se publiaient fréquemment dans les principaux pays industrialisés le disaient. telle était la solution, tout le monde le savait. Mais personne ne faisait rien, parce qu'en croyant en la Liberté Humaine (avec majuscules), chaque homme considérait qu'il était libre de faire ce qu'il voudrait, y compris déforester, ruiner la mer, remplir d'ordures et de déchets les environs des grandes villes, jouer avec les prix du pétrole et comme conséquence ruiner les pays pauvres non-producteurs de pétrole...

A l'évidence, personne ne pouvait restreindre la Liberté Humaine (avec majuscules). Seuls les communistes commettaient ces péchés impardonnables, supposait-on.

-Il y a peu de problèmes plus mal gérés dans la société actuelle que celui de la liberté et du déterminisme -commentais-je à Mercedes, Martin et Charles, un après-midi dans mon bureau-. En étant le fondement de la "démocratie", la liberté se transforme en quelque chose de très sérieux, en une espèce de "vache sacrée", et seul le conductivisme a eu l'audace de douter d'elle et de démontrer qu'il ne s'agissait que d'un mythe. Liberté et déterminisme sont des problèmes de mots, pas de faits.

-L'homme étant une partie de la nature, son comportement est sujet à des lois, cela est clair et évident. Il y a des lois physiques, biologiques, psychologiques et sociales. L'homme n'est pas libre d'avoir une douleur d'estomac ou de ne pas l'avoir. Il n'est pas libre de sortir en volant par la fenêtre. Il n'est pas libre pour vouloir grandir et atteindre 5 mètres de taille. Penser cela, c'est être schizophrène. L'homme n'est pas libre pour décider de ne pas manger ou de ne pas dormir -ajouta Mercedes.

Ce déterminisme physique, biologique, psychologique ou social est quelque chose qui ennuie beaucoup les gens -fit remarquer Martin-. Voyez toutes les attaques qui se publient contre nous dans le monde entier. Les grandes puissances ont les yeux posés sur nous, et regardent avec préoccupation ce qui se passe à Walden Trois. Pas parce qu'ici nous ne torturons pas les gens, ni parce qu'il n'y a ni faim ni analphabétisme, ou parce que nous fabriquons des armes secrètes, mais parce que nous avons une société planifiée, et que nous croyons en la planification et pas en la liberté.

-Mais dans les écoles, les enfants sont assez libres... -osa observer Charles-, cela m'a beaucoup surpris. Les anciens, les enfants, les jeunes, paraissent libres et heureux...

-A l'évidence, mon garçon -répliquai-je-. Ils sont libres et également très heureux. Mais ils suivent des règles, il y a un ordre, il y a une logique, et des séquences qui se maintiennent. Même l'apprentissage par la découverte est soumis à des lois. Nos enfants sont "libres" et heureux, cela ne veut pas dire qu'il y a des chaînes, des punitions corporels ni des cloches qui signalent l'heure de manger ou l'heure de dormir. Il n'y a pas de couvre-feu dans le pays. Chacun peut écrire, parler de ce qu'il veut. Mais notre société est une société contrôlée. Dans le fond, le problème de la liberté est un problème de mots. Nous sommes tous toujours contrôlés, jusqu'aux personnes qui parlent le plus de la liberté et contre le contrôle. L'unique chose que nous avons faite est d'explicitier les contingences de contrôle, et passer de l'intérieur de l'homme à l'extérieur.

-Il faudrait considérer le problème de la liberté d'un point de vue quantitatif -indiqua Mercedes-. Ce n'est pas une question de tout ou rien. Je suis libre de m'asseoir ou de ne pas m'asseoir, de manger aujourd'hui du poisson ou de la viande au déjeuner; pourtant, je ne suis pas libre d'être assise des années entières ou de manger un seul produit; la liberté est une question de degré. En perspective réduite, nous avons un certain degré de liberté, nous pouvons choisir un aliment parmi cent ou un livre à lire parmi cent. En perspective large, pourtant, il y a très peu de liberté. Nous aimons certains aliments, d'autres nous font du mal; nous aimons certains livres à cause de notre histoire préalable de renforcement. Par mon histoire préalable, j'aime lire des livres sur certains

sujets, disons la science, la littérature, les biographies, les voyages, la pornographie. Tous les thèmes ne me plaisent pas. Je suis relativement libre de préférer un livre de voyages à un de littérature, mais je ne suis absolument pas libre de lire n'importe quelle classe de livre dans n'importe quelle occasion.

-C'est le problème des contingences de renforcement, des conséquences qu'a notre comportement. Et à l'évidence, de notre histoire comportementale préalable.

-C'est Engels qui a affirmé que "la liberté ne réside pas dans le fait de nous rendre indépendants des lois naturelles, mais dans celui de les connaître et de les faire agir d'une façon planifiée à des fins déterminées". Il insistait sur ce que cela s'appliquait autant aux lois de la nature extérieure qu'à celles de l'homme, "deux classes de lois que nous pourrions séparer au mieux dans l'idée mais pas dans la réalité", selon Engels. On dirait que c'est Skinner qui parle, n'est-ce pas?

Je pensais que, connaissant nos limitations, nous pouvions planifier la Nouvelle Ere avec plus de réalisme et avec de meilleures probabilités de succès. Le contrôle, la planification, nous rendaient impopulaires au niveau international. Il était nécessaire d'éclaircir les doutes, de définir pourquoi nous considérions la liberté comme un pseudo-problème, et nous centrons sur des problèmes réellement importants.

-Comme ceux de la fraternité humaine -dis-je à voix haute, bien qu'auparavant je l'avais pensé et pas exprimé ouvertement-. Aujourd'hui, les gens ne sont pas trop intéressés, par l'univers physique, mais plutôt par l'univers social. Notre monde a cessé de s'angoisser parce que l'univers s'agrandit, parce qu'il existe des "trous noirs" que l'astronomie ne peut expliquer. On se préoccupe, en revanche, pour le monde humain et social, pour les frictions entre les groupes, pour les problèmes idéologiques, pour l'agression et l'altruisme. Pour l'homme, en un mot.

Même la religion a cessé de faire des cabales verbales à propos de l'existence de Dieu comme "moteur immobile" et principe de "perfection" qui se voit dans l'univers physique, pour passer à se préoccuper du bien-être des peuples, de la misère, de passer les barrières politiques et économiques qui empêchent que les hommes aient une vie meilleure. Notre siècle est le siècle de l'homme et de sa société. Le siècle passé a été le siècle de la science physique, celui-ci est le siècle de la science de l'homme.

-Nous avons cessé de nous intéresser à la compréhension du monde -ajouta Martin-. Ce que nous voulons aujourd'hui, c'est le changer.

-Changer le monde de l'homme, changer la famille, l'enfance, l'éducation, le comportement des individus et des groupes. C'est ce que nous voulons faire aujourd'hui. Notre ignorance continue, égale à auparavant et il y a réellement de grandes lacunes dans nos connaissances. Nous ne savons même pas comment nous connaissons le monde, nous ne savons pas quels sont les résultats de l'interaction entre l'observateur et l'objet observé. Si nous avions une autre structure psychologique, notre monde serait très différent. Nous ne captions jamais l'univers "comme il est", mais la petite partie que nous pouvons percevoir avec nos sens et nos instruments de méditation, et le peu de concepts que notre intelligence peut comprendre. C'est un monde très réduit et limité. Mais nous avons décidé que ce qui est important n'est pas de connaître le monde, mais de *le changer*.

Dans le fond, cela voulait dire que nous avons cessé d'être des scientifiques et que nous nous étions transformés en politiques. En activistes politiques. Nous désirions appliquer la science, mais la finalité n'était pas scientifique, mais pratique. Elle était idéologique et politique.

-C'est-à-dire -dis-je à Mercedes quelques heures plus tard, quand nous cheminions vers sa maison-, que les règles du jeu ont changé. La finalité de Walden Trois, en étant pratique et sociale, doit entrer en jeu avec les grandes puissances, chacune d'entre elles a sa propre idéologie et ses propres valeurs.

-Je n'ai jamais cru que la finalité de Walden Trois était scientifique, Dave. Je crois qu'elle a toujours été pratique. C'est pour cela que Monsieur le Président insiste tellement sur le problème de l'improvisation. Ce que nous voulons est améliorer la vie de l'homme, et de ce fait nous sommes plus humanistes que scientifiques.

-Je crois qu'il s'agit d'une interaction d'histoires comportementales très curieuse. Martin est un homme avec un grand besoin de pouvoir, avec des fantasmes messianiques de changer le monde et de trouver une place dans l'histoire. A cause de quelques hasards de la vie, il s'est trouvé à la tête d'un pays en donnant un coup d'état. De mon côté j'avais les connaissances scientifiques mais pas le pouvoir; je me sentais perdu dans cette nation, ma vie manquait de sens et passait, vide: comme l'eau du fleuve, la vie m'échappait des mains. Martin a cherché ma collaboration, accepté mes suggestions, a consacré tout l'argent du pays à la construction d'une société idéale. Il est évident qu'il était le leader, le porte-parole, le symbole de la nouvelle ère {sans maj!!}. C'était *son œuvre*, son

succès le plus important. Devant une entreprise de cette magnitude, personne n'allait se souvenir que son auteur était un alcoolique, un noir, un militaire qui a pris le pouvoir par la force des armes. Il allait se transformer en un grand homme d'état, un grand philosophe social, et même un grand scientifique.

-Et toi?

-J'aurais donné une nouvelle dimension à ma vie. Je me serais senti moins perdu dans ce pays, qui enfin de compte n'est pas le mien. J'aurais été le conseiller scientifique du président, le cerveau derrière l'organisation, et je me serais senti utile...Je crois même que je me serais sentis moins seul et moins perdu dans le monde...

-Pourquoi, mon cher?

-Parce que je me suis senti comme cela depuis tout petit. Parce que je me suis considéré étranger dans ma patrie, étranger à Harvard et étranger dans ce pays. Parce que j'avais une énorme soif d'appartenir, de m'enraciner, de ne pas me sentir perdu par la vie, comme si j'étais venu d'une autre planète...

-Cette interaction d'histoires comportementales expliquerait Walden Trois. Et nous, le Groupe des Dix et ensuite tous les membres des Commissions qui forment la Planification Nationale, nous avons trouvé que c'était une entreprise d'une énorme importance, une opportunité qui ne s'était jamais présentée auparavant, de faire une société idéale avec l'aide de la science, comme l'a voulu Platon et tous les utopistes jusqu'à Aldous Huxley et Skinner.

-Ç'a été cinq ans de luttes et d'efforts. J'ai beaucoup travaillé et vécu en état de grande tension, passant de l'agonie à l'extase. Comme c'est bon de vivre comme ça! Il n'y a pas de routine ni de monotonie, mais il n'y a pas non plus de repos ni de temps pour lever la tête. Je suppose que de cette façon, grâce au travail, j'ai réussi à cesser de penser que je suis très seul et qu'un jour nous allons tous mourir. Quand Gérard de Nerval est mort, on a trouvé dans le gabardine qu'il portait un poème qui disait, entre autres choses:

*On dit qu'il fut paresseux, bohème et illusoire,
qu'il laissait sécher l'encre dans son écritoire;
qu'il a voulu tout savoir et qu'à la fin il n'a rien su.
Et une nuit d'hiver, fatigué de la vie,
il s'est éloigné pour toujours de la argile pourrie
et est parti en se demandant: pourquoi serai-je venu?*

{TROUVER TEXTE ORIGINAL}

-Quand je m'en irai, Mercedes, je ne vais pas me demander "pourquoi serai-je venu". Je le saurai. C'est pour cela que je me sens jeune et plein d'énergies, disposé à affronter ce qui peut arriver.

26.

La fin

Cela fait de nombreux mois que j'attends ici dans ma cellule, en silence, que vienne l'heure. Je crois qu'ils me jugeront et me condamneront pour avoir collaboré avec la construction de la Nouvelle Ere. Il n'y a aucune façon de nier mon rôle dans une si importante expérimentation sociale, et de plus je n'ai aucun intérêt à le faire. Je suis un prisonnier politique... Il est bon qu'ils m'aient permis d'écrire en paix et dans la tranquillité, et ainsi j'ai pu compléter la description de notre travail, de la façon que nous avons construit une société utopique ici, dans les Tropiques, au milieu des palmiers, en regardant la mer des Caraïbes...

Pourquoi avons-nous échoué? Je ne sais pas. Je crois que nous avons méconnu l'importance des facteurs politiques, du jeu d'échecs de la politique internationale. Ce n'est pas que nous ayons fermé les yeux au monde extérieur ni que nous ayons pensé que Walden Trois existait dans le vide. Non. En réalité nous nous préoccupions beaucoup de ce que le monde pensait de notre utopie scientifique. Les critiques ont été grandes, les évaluations négatives ont abondé, à notre grande surprise, et finalement une des grandes puissances est intervenue et a mis fin à notre Walden Trois, quand il commençait seulement à exister.

Nous n'avons pas atteint 5 ans d'existence. Nous n'avons pas eu le temps nécessaire pour faire une évaluation objective de notre société. Personne ne peut dire que nous avons réellement échoué, mais qu'on ne nous a pas permis de compléter notre expérimentation sociale. Une expérimentation incomplète ne donne jamais de résultats définitifs, et demeure une étude pilote. Je crois que nous avons triomphé. J'espère que l'histoire me donnera raison.

Qui nous a envahi. Il est curieux que Martin se soit autant méfié de la Chine et de l'URSS que des Etats-Unis. Nous voulions jouer nos cartes de façon indépendante et sans la protection ni le regard bienveillant d'aucune des grandes puissances. Nous voulions vivre et travailler sans Marx ni Jésus, sans Mao ni Lénine. En finir avec l'armée fut une mesure très osée, qui nous a attiré de nombreuses sympathies au niveau mondial, mais nous a mis en danger, a fait de nous des proies faciles des grandes puissances. Nous étions une nation sans défense, qui croyait en l'"équivalent moral de la guerre" mais ne croyait pas en la guerre. Nous avons éduqué nos enfants pour qu'ils aimassent la paix. Nous avons insisté sur ce qu'il ne devrait plus y avoir de guerres. Les couleurs politiques, les idéologies à la mode, les luttes territoriales, nous semblaient des problèmes d'immaturité. Nous étions au-delà de telles limitations. Nous étions un peuple jeune, qui regardait le futur avec sécurité et qui avait décidé -obstinément- de suivre son propre chemin.

Notre chemin était différent, nous n'étions ni communistes ni capitalistes. Nous avons une économie centralisée et nous prêtons une grande importance à la formation d'un homme nouveau pour une société nouvelle; en cela nous ressemblions aux socialistes de toutes les époques. Nous pensions qu'il fallait respecter l'individu, lui donner le bonheur et lui accorder le droit à se développer comme personne humaine; en cela nous ressemblions aux démocrates d'hier et d'aujourd'hui (plus à ceux d'hier qu'à ceux d'aujourd'hui, sans aucun doute!). Nous croyions en la science, au sens large, pas seulement à la science physique mais aussi en la science qui étudiait le comportement de l'homme et de sa société; c'était une science engagée, qui s'appliquait à un moment historique déterminé et à une culture spécifique. Notre humaniste socialiste, ou socialisme humaniste, avait été une innovation, une espèce de troisième force dans le monde contemporain.

Mais nous étions une petite société, sans aucune importance. Dans le monde nous ne représentions rien, si ce n'était une alternative un peu romantique et un peu quichottesque. Très typique des peuples d'origine espagnole et très typique des tropiques. Nous avons voulu former une société "parfaite" en tournant le dos aux grandes puissances. Comme Don Quichotte, qui partit faire son chemin parmi les protestations et les plaintes des gens autour de lui, qui représentaient la lucidité et le sens commun, nous nous étions lancés dans la tâche de faire un monde meilleure à notre manière. Peut-être avons-nous été un peu fous, comme Don Quichotte. De toutes façons, si c'était à refaire aujourd'hui, je le referais. Et exactement de la même façon que je l'ai fait avant.

Je crois que les mois de solitude m'ont rendu dur et en même temps sensible. Je n'ai parlé à presque personne pendant tout ce temps, il ne m'ont soumis à aucun jugement. Ils m'ont bien traité, ils m'ont permis d'écrire, ils m'ont donné une nourriture acceptable et ma cellule n'est pas trop chaude. Je ne peux pourtant pas dormir la nuit, je pense à ce qui est arrivé à Martin, à ce qui sera advenu de Mercedes et de son fils Felipe, je pense à mes nombreux camarades de la Planification Nationale.

Le comportement de Charles me fait particulièrement mal. Je lui ai donné toute ma confiance et en ai fait mon principal collaborateur. Il était mon bras droit, et il avait accès à tous les papiers importants du gouvernement. Ce fut mon erreur. J'ai péché par naïveté. J'ai dû me rendre compte que l'on va dans la vie entouré d'ennemis, de critiques, de gens envieux qui disent être votre ami et attendent la première occasion pour vous détruire. Pour vous traîner dans la boue. Pour prendre votre place. Puisque jamais on ne m'avait fait cela, puisque jamais mes collaborateurs ni mes amis ne m'avaient trahi, j'ai pensé que cela n'arriverait jamais. Mais vint le jour où cela se passa finalement ainsi.

Je ne saurai jamais si Charles était un espion envoyé dans notre pays pour dévoiler les secrets du gouvernement. Il est possible qu'il en ait été ainsi. Martin, qui était un paranoïaque avec des fantasmes messianiques, m'avait mis en garde contre Charles. J'aimais beaucoup Martin mais j'aimais aussi beaucoup Charles, et je ne pouvais de ce fait douter d'aucun d'eux ni prendre des décisions qui porteraient préjudice à aucune des parties en conflit.

Un jour que Charles était sorti de son bureau du Palais, je trouvai une copie de lettres qu'il n'avait pas archivées parce qu'il était sorti rapidement pour une réunion. Bien que Charles eût plusieurs secrétaires, il faisait une partie de son travail lui-même, ce qui me semblait très étrange. Sans le vouloir je lus les copies des lettres et je ne compris pas grand-chose. Elles étaient adressées à

Washington, et elles ne voulaient vraiment rien dire. Elles pouvaient être écrites en code, mais à ce moment je ne le suspectai absolument pas. Les lettres étaient si simples qu'elles me parurent bizarres; la secrétaire pouvait les écrire, et les archiver sans grand mystère. Elles n'étaient pas adressées au Pentagone. Bien sûr que non! Mais bien à Washington. Leur contenu était si simple et idiot que je ne compris pas.

Si seulement j'avais compris. Je les laissai en place et retournai fermer le bureau de mon assistant. Je ne lui dis pas que j'étais entré pendant son absence, ni ne changeai mon attitude du tout envers lui.

Quelques semaines après vint l'invasion. Même aujourd'hui, il m'est difficile d'y croire. Des avions et des bateaux arrivèrent, en provenance de je ne sais où, et ils prirent la capitale. Ce fut très facile de le faire, étant donné que nous n'avions pas d'armée et que nous étions sans défense comme un enfant. Nous avions seulement de la force morale, pas de force militaire. Les envahisseurs encouragèrent le peuple à se rebeller contre la dictature du général Martin L. Rey, mais personne le fit. Notre peuple avait oublié que l'on vivait -techniquement- sous une dictature, et en réalité chacun faisait ce qu'il voulait et il n'y avait pas d'armée pour épauler le gouvernement ni pour supprimer les plans subversifs. Personne ne se rebella. Personne n'appuya les envahisseurs. Pour autant, personne le leur opposa non plus de résistance.

Même aujourd'hui, des mois après, il m'est difficile de comprendre exactement comme tout s'est produit. Il y a eu une invasion militaire, ils ont pris le pays et renversé la dictature militaire -...- du général M. L. Rey. Ce dernier se défendit, lutta seul, s'échappa et je crois que finalement il se suicida. Il se jeta dans la mer depuis le Pont des Amériques. Quelque chose de très dramatique et histrionique, tout-à-fait dans le style de Martin. Même s'il est aussi possible qu'on l'ait "aidé" à sauter... Moi, ils m'ont arrêté et m'ont envoyé dans cette cellule, où je suis depuis plusieurs mois. J'ai mis le temps à profit pour écrire, et j'espère que quelqu'un lira ce que j'écris, et aura une certaine sympathie pour nos efforts pour créer une société parfaite, ici dans les Tropiques, avec l'aide de la science du comportement et avec la collaboration de quelques jeunes idéalistes. Cet écrit ressemble à un journal intime, et peut-être que c'en est un, au fond.

On permit à mes collaborateurs de sortir du pays. La majeure partie est partie au Mexique et au Venezuela qui leur ont offert immédiatement l'asile politique. Je ne sais ce qu'il en aura été de Mercedes et de son fiston.

Le pays envahisseur justifia son action en disant que nous opprimions le peuple et avions mis un terme à la Liberté Humaine, ainsi avec majuscules. Que nous conditionnions les enfants et que nous contrôlions leurs esprits. Que nous avions une société "communiste" en pleines Tropiques, très près de Cuba, au milieu du continent américain... Cela ne pouvait être acceptable. La situation de l'invasion fut similaire à celle de la Baie des Cochons, à Cuba. Dans aucun des deux cas le peuple ne se rebella contre la "dictature" comme le pays envahisseur désirait qu'il le fit... Pour justifier son invasion. Mais nous autres n'avions pas d'armée, nous n'avions pas de parrain fort, nous n'étions ni dans l'orbite soviétique ni dans l'orbite chinoise. Et c'est pour cela que nous avons échoué.

Quand quelqu'un recommencera à construire une autre société idéale, il est nécessaire qu'il prenne en compte les difficultés politiques que nous avons affrontées. Un pays n'est pas seul dans le panorama mondial, et il n'est pas possible d'avoir le monde entier pour ennemi, de suivre notre chemin et de planifier la société en méconnaissant les intérêts des grandes puissances mondiales.

Même si en y pensant bien, il est peu probable qu'aucun pays essaie encore de construire une société idéale. Si cela se produit, ce ne seront pas des pacifistes comme nous, et ils ne chercheront pas à être près du naturel et de la simplicité comme nous l'étions nous. Une société pacifiste, aimant la nature et respectueuse de l'équilibre écologique, est une proie facile pour ceux qui ne sont ni pacifistes, ni amis de la nature, ni respectueux de l'écologie.

J'ai un goût aigre-doux dans la bouche quand je pense à tout cela. Nous avons eu l'opportunité de transformer en réalité les rêves les plus précieux de l'humanité. Nous avons mis un terme aux maux traditionnels de l'espèce. Nous avons cherché ce qui nous unit aux autres hommes, pas ce qui nous sépare. Nous avons donné à chacun du pain, un toit, du travail, et la possibilité d'aimer à sa manière. Nous lui avons seulement demandé de respecter les droits des autres et de respecter les droits de la nature.

Où seront Mercedes et Felipe? Que feront à présent les envahisseurs avec le pays? Il est possible que l'on revienne au système capitaliste traditionnel. On revendra à la misère et au chômage, à la compétition entre les hommes, aux haines et aux envies. Les enfants mourront à nouveau de maladies contrôlables, leurs parents ne pouvant payer les prix exorbitants des services

médicaux et des médicaments. Le calendrier reviendra à celui d'avant, avec les mois traditionnels. Personne n'aura le temps de réfléchir ni d'évaluer sa vie et son travail chaque année. Tous seront trop occupés à acheter et à vendre, à consommer et à détruire, à polluer l'environnement et à en finir avec la nature.

Pourquoi avons-nous échoué? J'espère qu'un jour l'histoire nous rendra justice. Qu'un jour on nous évaluera objectivement. Où seront Mercedes et Felipe?

*Un matin de soleil le printemps chantait,
et en voyant la maison sans toi, tout mon corps pleurait...
Tu m'as laissé en chemin, tu as emmené mon espérance...
Quand le blé était plus blond sur la terre de mon âme...
Tu es ma chanson d'enfance, le sanglot de ma guitare
et sur la mer qui te garde
je t'apporte des roses de France
et le sanglot de ma guitare...*

-Professeur Gonzalez -dit une voix avec un accent étranger qui frappait à la porte de ma cellule.
-Oui monsieur. Je suis prêt, je viens avec vous immédiatement.